This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 E. 4

Cte H. de Lachapelle
d'Apchier

DE LA GAIETÉ.

Semper gaudete.

St. P. Ep. ad Theſſ. c. 5.

Par le MARQUIS CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Pologne
Électeur de Saxe.

A FRANCFORT, &

A PARIS,

Chez NYON, Quai des Auguſtins, près la rue Gille-Cœur, à l'Occaſion.

M. DCC. LXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
8 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE

ON ſera ſans doute ſurpris de voir l'Auteur du *Tableau de la Mort* donner un Ouvrage ſur la Gaieté ; mais je me flatte que lorſqu'on l'aura parcouru, on avouera qu'il ne contredit en rien cette Philoſophie Chrétienne que j'ai tâché d'inſpirer : & ſi l'on n'en étoit pas perſuadé,

il ſuffiroit d'ouvrir le Livre qui a pour titre, *La Jouiſſance de Soi-même*, à l'Article des Jeux, page 396, & d'y lire ce qui ſuit.

» *Il faut convenir que notre eſprit étant limité, & n'ayant point en lui-même des reſſources infinies, retombe néceſſairement ſur des bagatelles quand il s'eſt beaucoup appliqué..... Les hommes les plus ſérieux dans leurs Ouvrages, ſont ſou-*

» *vent les plus enjoués dans le*
» *commerce du monde. . . . Ceux*
» *qui ne ſe connoiſſent point,*
» *(& combien n'y en a-t-il*
» *pas !) s'imaginent qu'un Sa-*
» *ge dégénere lorſqu'il plaiſan-*
» *te & lorſqu'il badine ; ils vou-*
» *droient qu'il ne déridât ja-*
» *mais ſon front, & qu'il ſou-*
» *tînt le perſonnage de mora-*
» *liſeur éternel : mais ceux qui*
» *s'approfondiſſent, ſentent très*
» *bien que l'eſprit doit ſe dé-*
» *tendre, & que rien n'eſt plus*

» *admirable que de voir un*
» *Philoſophe qui ſait partager*
» *ſon tems entre l'application à*
» *l'Etude & les devoirs de So-*
» *ciété.... On doit mépriſer*
» *le jugement de ces petits eſ-*
» *prits qui s'étonnent, & qui*
» *même ſe ſcandaliſent, de voir*
» *des Sages d'une humeur en-*
» *jouée.*

La Converſation avec ſoi-même, ainſi que *le Tableau de la Mort*, ſont deux autres Ouvrages qui viennent à l'ap-

pui de celui-ci : l'un renferme un Chapitre ſur les plaiſirs, qu'on goûte en réflechiſſant; & l'autre traite des conſolations de la mort, d'une maniere qui fait voir que chaque état a ſes douceurs, & qu'il n'eſt pas défendu d'en jouir ſelon les regles. *La Grandeur d'Ame* n'a pas d'autres principes; on y condamne cette dévotion auſtere qui ſe ſcandaliſe des moindres ris & des moindres pro-

pos. Les Ouvrages que j'ai donnés en Italien, ſont ſur le même plan. Ainſi en offrant le Livre *De la Gaieté*, je ne puis être accuſé d'inconſéquence.

Il eſt une Gaieté toute ſpirituelle, qui naît du calme des paſſions, & qu'on peut appeller l'épanouiſſement d'une ame tranquille. Si Eraſme, tout Philoſophe qu'il étoit, a fait l'éloge de la folie, il ſemble que je

puis louer une ſituation heureuſe, j'ai preſque dit vertu, qui paroît être l'harmonie de l'eſprit & du cœur, & qui n'ayant rien de commun avec la bouffonnerie, ni avec la diſſipation, eſt plutôt le rire de l'ame que celui des ſens.

La matiere que je traite n'eſt point auſſi frivole qu'on pourroit d'abord ſe l'imaginer. Le monde fourmille de libertins & de faux dévots, qui, dénués

de principes, croient la gaieté incompatible avec la vertu, taxent d'inconséquence, & quelquefois d'irréligion, tout Auteur dont la morale eſt ſévere & la converſation enjouée. Ils ignorent qu'on a beſoin d'un délaſſement proportionné au travail, que des ris innocens ne contredirent jamais les maximes de la Sageſſe, & qu'enfin la vertu ne plaît & n'engage qu'autant qu'elle

ſe montre ſous un aſpect aimable.

Le deſir que j'ai d'inſpirer la gaieté, m'a ſollicité à donner cet Ouvrage. Si je n'ai pas le bonheur de pouvoir réuſſir, on ſe perſuadera du moins qu'on peut écrire très ſérieuſement ſans être triſte ou taciturne. Les exemples ne me manqueront pas, ſi j'en dois citer. Certains Auteurs, dont les ombres valoient mieux

que mes lumieres, montrerent leur génie ſous diverſes formes. Le ſavant *Huet* compoſa ſa Démonſtration évangélique, & des Eglogues; Santeuil célebre par ſes Hymnes, ſe rendit fameux par ſes bons mots; l'auſtere *Nicole* donna ſes Eſſais de morale, & ſes Viſionnaires; *Fénelon* fit un Traité ſur l'exiſtence de Dieu, & ſon Télémaque; *Fléchier* nous édifia par des Oraiſons funébres, & nous

amuſa par la peinture de ſes défauts & de ſes vertus. Enfin *Saraſa*, Théologien Eſpagnol, ne crut pas profaner ſa plume en écrivant un Ouvrage qui a pour titre : l'Art de toujours ſe réjouir, *De Arte ſemper gaudendi* ; Ouvrage, qui, en égayant l'eſprit, fait aimer la vertu.

Je diſtinguerai toutes les différentes eſpeces de gaieté, & après les avoir caractériſées, je peindrai celle qu'on

peut nommer philoſophique, & dont on doit envier la poſſeſſion. Si, après ces éclairciſſemens, on s'obſtine à prétendre qu'un Ecrivain qui moraliſe dans ſes Ecrits n'eſt plus en droit de pouvoir s'égayer, j'en rirai, & je penſerai ſeulement que mon cenſeur n'eſt pas gai.

C'eſt d'ailleurs la meilleure maniere de répondre aux Critiques, qui cherchent ſouvent à mordre plutôt qu'à

inſtruire ; mais tout Auteur doit ſavoir qu'un Livre imprimé appartient au Public, & que c'eſt une donation qu'on n'a plus droit de revendiquer. C'eſt ſous ce point de vue que j'ai oujours conſidéré les foibles Ouvrages que j'ai oſé lui préſenter ; Ouvrages, je l'avoue, qui quelquefois diffus, & d'un ſtyle inégal, n'ont d'autre mérite que la vérité. Ainſi je n'ai jamais été affecté de

la critique qu'on en a pu faire ; & parce que mes Lecteurs ont droit de me juger, & parceque les personnes gaies n'aiment pas à se fâcher.

Les Ouvrages de M. le Marquis CARACCIOLI ; *se trouvent chez* NYON.

LA Jouissance de soi-même,	3 liv.	Reliés.
LA Conversation avec soi-même	2 10 s.	
LE Tableau de la Mort,	2 10	
LE Véritable Mentor,	2 10	
LA Grandeur d'Ame,	2 10	
DE la Gaieté,	2 10	
L'Univers Enigmatique,	2	
LES Caracteres de l'Amitié,	2	

DE

DE LA GAIETÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Gaieté.

IL n'eſt gueres concevable comment les hommes, preſque tous amis de la gaieté, n'en ont pas fait plus ſouvent l'objet de leurs réflexions, ou la matiere de leurs Ecrits. Si l'on excepte quelques Ouvrages, où l'on tâche de nous en donner une idée ſous les noms de bonheur & de plaiſir, on n'ap-

perçoit que des choſes vagues, & tout à-fait étrangeres à un ſi beau ſujet. Cependant, quelles richeſſes l'éloquence n'eût-elle pas trouvées dans les charmes qu'inſpire la gaieté ! charmes qui ne ſont ni l'effet du caprice, ni celui du hazard ; mais qui naiſſent d'une heureuſe diſpoſition d'ame, qu'on ne peut trop deſirer.

Que j'aime à m'égarer avec ces perſonnes gaies, dont l'imagination ſe promene ſur tous les objets rians, & recueille des plaiſirs purs, qui, paſſant juſqu'au cœur, s'y concentrent & s'y fixent ! C'eſt alors que les chagrins s'anéantiſſent comme s'ils n'avoient jamais exiſtés, & que l'eſprit & le cœur forment un concert qui endort les

passions, & qui réveille toutes les idées de bonheur ; c'eſt alors que, dans une ivreſſe réflechie, l'ame ſe ſavoure elle-même, jouit du plaiſir d'être, & de ſentir l'auguſte influence de ſon Auteur ; c'eſt alors qu'une conſcience ſans reproche répand ſur tous les événemens de la vie une tranquillité que l'écroulement de l'Univers ne pourroit ébranler.

Mais ne nous étonnons pas ſi la vraie gaieté produit de ſi beaux effets, puiſqu'il ne s'agit que de la définir pour en connoître tout le prix. En vain la bigoterie oſeroit la dénigrer ; on ne doit entendre par la gaieté que l'épanchement d'une ame philoſophe ſur des biens innocens que l'imagination embel-

lit. Et quels ſont ces biens ? Tantôt l'aſpect d'une prairie, tantôt la lecture d'un Ouvrage amuſant, tantôt l'entretien d'un ami, parceque la véritable joie ſe fait des tréſors de ce qui paroît indifférent & ſouvent inſipide aux yeux du miſantrope ou du libertin.

Si la gaieté étoit une paſſion, ſes impreſſions ſeroient bien moins calmes & bien moins agréables ; mais telle qu'un de ces doux zéphirs qui répandent leur haleine ſur les ondes, elle remue le cœur ſans le troubler, elle reveille l'eſprit ſans l'agiter, elle promene l'imagination ſans l'égarer. C'eſt au milieu de ſes charmes qu'on reſpire cet air doux & bienfaiſant dont les ſaiſons ne nous offrent point d'ima-

gé ; c'eſt dans ſon commerce qu'on ſe ſent revivre & rajeunir. Semblable à cette délicieuſe roſée qui fait reverdir nos campagnes, elle ne pénetre un cœur que pour le renouveller & le dilater. Qu'elle grace n'ont pas les ris qui ne ſont que ſes expreſſions ! quelle joie ne communique-t-elle pas à ceux qui ne ſont que la preſſentir !

Bien des perſonnes équivoquent ſur le mot de gaieté, en la confondant avec la bouffonnerie, ou tout au moins avec une diſſipation contraire à la décence & au recueillement. Il y a cependant une étrange diſparité entre épanchement & profuſion : l'ame s'évapore lorſqu'elle ſe livre à des joies immodérées ; & telle que d'agréables parfums, elle

ne fait qu'exhaler de douces influences, ſans rien perdre de ce qu'elle eſt, lorſqu'elle s'égaye dans une honnête ſociété.

Il y a une anatomie pour les facultés intellectuelles, ainſi que pour celles du corps; & lorſqu'on les analyſe, on trouve qu'elles ont beſoin d'un reſſort qui les mette en jeu, & qui les rende en quelque ſorte élaſtiques. Or cette eſpece de vie, que nous nommons gaieté, ranime l'eſprit & le cœur, de maniere que les ſentimens & les penſées ſemblent prendre une nouvelle vigueur. Il n'y a plus de diſſonance entre l'entendement & la volonté, plus de trouble dans l'imagination, mais une heureuſe harmonie qui tient l'ame comme

ſuſpendue entre les paſſions & les ſens. Les idées de l'homme gai, telles que l'or le plus pur, n'ont ni tache, ni alliage; & celles des mélancoliques ſe rouillent, pour ainſi dire, par l'âcreté de leur humeur.

Ces réflexions nous engagent à diſtinguer deux eſpeces de gaieté, qui ſont en quelque ſorte indépendantes de nous; celle de tempérament, & celle de caractere: l'une provient de la diſpoſition des organes, & l'autre de la tournure de l'eſprit. Il ſuffit de fixer deux enfans preſqu'auſſitôt qu'ils viennent de naître; ils paroiſſent également bien conſtitués, ils ont la même mere, & ſouvent ſucent le même lait: & cependant celui-ci ne mon-

tre qu'un air chagrin & ne s'exprime que par des cris; au lieu que celui-là n'offre qu'un front ſerein, & ne laiſſe échapper que des ris qui annoncent une ame à ſon aiſe & charmée d'exiſter. Il faut bien que dans ce double individu, où il ne ſauroit encore y avoir aucune inquiétude ni aucun remord, il ſe trouve une ſorte d'organiſation qui influe ſur l'humeur, ainſi qu'une certaine maniere de percevoir les objets, qui afflige, ou qui réjouiſſe: & voilà pourquoi des perſonnes, quoiqu'à la ſource des biens & des honneurs, éprouvent un certain dégoût qu'elles ne peuvent définir; pourquoi des hommes, qui n'ont pour héritage que des malheurs,

conſervent une gaieté inaltérable.

Cependant, comme nous devons travailler continuellement à nous réformer, la réflexion doit triompher de la mélancolie, lorſque nous avons le malheur d'être nés triſtes. La gaieté, quand on s'en fait une habitude, n'a jamais les mêmes agrémens que ſi elle étoit naturelle; mais elle plaît, parcequ'on aime la complaiſance. Nous ne ſommes jamais ſeuls, quand nous ſavons nous égayer. Toutes les beautés de la nature s'emparent d'une ame qui ſe développe, & les facultés de l'eſprit & du cœur forment une converſation intérieure, mille fois plus agréable que tous les entretiens.

On ne ſauroit croire juſqu'à quel point l'imagination & la gaieté ſe

ſervent réciproquement : elles ſont deux aîles qui balancent l'ame entre la triſteſſe & la diſſipation, & qui la tiennent dans ce juſte milieu qu'on peut appeller le trône de la ſageſſe. L'imagination du mélancolique lui creuſe des précipices où il ſe perd, au lieu que celle de l'homme gai lui ouvre des ſentiers fleuris où il ne s'égare en apparence que pour mieux ſe retrouver. Si Mallebranche eût été moins content de ſon ſyſtême, & conſéquemment moins gai, ſon imagination n'eût eu ni ce feu, ni cette beauté, que ſes adverſaires mêmes ſont forcés d'admirer. Un Philoſophe naturellement joyeux embellit tout, juſqu'aux horreurs; & il n'y a pas juſqu'à la mort dont il ne di-

minue la difformité, par la maniere de la repréſenter.

C'eſt la gaieté qui prend toutes ſortes de nuances & toutes ſortes de tons pour nous diſtraire de nos fatigues, pour engourdir nos douleurs, & pour rendre nos cœurs l'aſyle de l'innocence & de la tranquillité : tantôt elle délie une langue, & l'on entend les plus agréables chanſons ; tantôt elle tire un ſon harmonieux de divers inſtrumens, & l'on jouit de la plus merveilleuſe ſymphonie ; tantôt elle électriſe les eſprits, & l'ame s'échappe, pour ainſi dire, en étincelles ; tantôt elle colore les objets, & tout reprend une nouvelle face. Ainſi, lorſque les rayons du Soleil viennent à percer & à ſe répandre

de cœur, ni cette inquiétude d'eſprit, qui nous rendent froids, indifférens, & preſqu'ennemis de nous-mêmes. Laiſſons certains Peuples s'applaudir de leur taciturnité, & la prendre pour la quinteſſence du bon ſens & de la Philoſophie : on n'eſt aimable qu'autant qu'on ſe communique, & que la gaieté devient l'interprête du cœur.

Que je plains les hommes qui ne ſavent pas profiter de leur imagination, cette faculté brillante, dont l'uſage modéré détruit les chagrins, & paroît multiplier l'ame. Agile, féconde, ſublime, elle ſe tranſporte ſans s'arrêter, elle produit ſans s'épuiſer. Mille idées, toujours à ſes ordres, s'élancent, ſe diſperſent, font le tour du mon-

de, & vont s'attacher à des choſes mêmes qui n'exiſtent pas. Combien de fois l'imagination ne nous a-t-elle pas repréſenté des objets ſeulement poſſibles, & réaliſé des ſonges qui endormoient nos douleurs! Nous avons beſoin de ces heureuſes illuſions pour ne pas ſuccomber aux miſeres de cette vie, & pour trouver agréables la plupart des plaiſirs que nous goûtons: ce ſont des reſſources, que la Providence toujours attentive nous a menagées contre les caprices du tems & du ſort, & dont on doit ſe ſervir d'autant plus volontiers qu'on n'eſt heureux que lorſqu'on croit l'être. Chacun crie contre l'imagination, & chacun l'admire, parcequ'on ne peut s'empêcher

de reconnoître qu'elle renferme des tréſors. Ce préſent qui diſparoît, cet avenir qui s'ouvre, ces eſpérances qui conſolent, ces Poéſies qui enchantent, cette muſique qui ravit, ſont ſon unique ouvrage. Partout elle feint, elle invente, elle perfectionne, pour occuper & pour amuſer : ſans ſes charmes le monde redevient cahos, & la gaieté n'a point occaſion de produire ſes agrémens, ni de les faire valoir, & les hommes n'ont plus d'autre exiſtence que l'ennui, cette ſurdité générale qui abſorbe les ſens, les paſſions & l'ame même

CHAPITRE II.

Des différentes ſortes de Gaieté.

LA gaieté eſt preſqu'auſſi variée que les viſages : il n'y a pas deux perſonnes qui ſe réjouiſſent également. Les ris ſemblent être à l'uniſſon, les phyſionomies s'épanouir indiſtinctement ; & cependant chacun éprouve un plaiſir qui n'eſt pas celui du voiſin. Mais oublions ces nuances preſqu'imperceptibles, & parcourons ces diverſes claſſes de gaieté que les âges & les conditions différencient.

Je commence par la gaieté des enfans, & je dis qu'il n'y en auroit

pas une plus desirable, & plus réelle, si la réflexion étoit de la partie. Ils n'ont ni les embarras du ménage, ni les soucis de l'ambition, ni la crainte des revers, ni les terreurs de la mort; ils ne pleurent que pour rire presque au même instant, avec plus de satisfaction : on les voit au milieu de leurs petits jeux & de leurs petits entretiens, sur-tout lorsque cela se fait à leur insçu, déployer une ame dont la tranquillité ravit; ils paroissent, malgré leurs mouvemens colériques qui s'élevent de tems en tems, n'exister que pour se réjouir, au lieu que nos joies ne percent qu'à travers des études, des affaires, & des embarras.

La gaieté des jeunes gens, beau-

coup plus turbulente, & ſouvent bouffonne, dépend de la circulation du ſang : s'il bouillonne, ils ſe livrent à l'amour, ou ils ſe paſſionnent pour la guerre ; s'il pétille, ils recherchent les ſaillies, les ouvrages d'eſprit, & ſur-tout les pieces de théâtre où il y a de l'enthouſiaſme & du feu ; s'il coule tranquillement, ils deviennent pareſſeux, & quelquefois philoſophes. Mais où trouver un pinceau qui puiſſe bien crayonner la gaieté qu'on goûte à l'âge de vingt ans ! C'eſt une complication de tant de deſirs, & de tant d'idées, qu'on ne peut en débrouiller le cahos. Ce qui fait rire le matin, afflige le ſoir ; & l'humeur, comme un thermometre, hauſſe ou baiſſe à tout inſtant.

La gaieté relative à l'âge viril eſt certainement la moins équivoque : on en juge, parcequ'on la ſent; au lieu que, dans le tourbillon de la jeuneſſe tout nous diſtrait d'un retour ſur nous-mêmes. Je ſais que les ſoins de la vie & les inquiétudes de l'eſprit ſont un contrepoids qui empêche l'ame de ſe réjouir : mais comme c'eſt le tems de la raiſon, on ſe fait un ſyſtême de félicité qu'on tâche de rendre indépendant du cours des événemens. Reſſource heureuſe, qui engage à dévorer les chagrins, à ſe rejetter ſur les eſpérances lorſque la réalité manque, & à ſe repréſenter l'avenir lorſque le préſent afflige !

Les vieillards, néceſſairement

voisins de la mort, & presque toujours environnés d'infirmités, ne sauroient avoir qu'une gaieté d'habitude; ils ne rient, qu'autant qu'ils ont ri pendant leur vie. Il ne paroîtroit pas naturel qu'un âge pesant par lui-même, & qui n'offre que des symptomes affligeans, devînt l'occasion des plaisirs: il est leur tombeau; comment seroit-il leur berceau?

La gaieté des mourans, car il en est une, vient d'un grand fond de Religion, ou d'une grande insensibilité qu'on peut appeller folie. On voit plutôt l'une, que l'autre; parcequ'il n'est pas naturel à l'homme de finir comme la bête, sans rien craindre, & sans rien espérer.

Passons maintenant aux diffé-

rentes eſpeces de gaieté, qui ſont preſqu'inſéparables des conditions. Dans tous les états, la vraie vocation fait la vraie gaieté; autrement on n'a que des ris de contrainte, de complaiſance, ou d'uſage, qui n'arrivent point juſqu'au cœur. Les Cours nous ouvrent ici un vaſte champ, ſi nous voulons obſerver les joies feintes & les ſentimens ſimulés. Les Princes & les Courtiſans s'accrochent à trop de choſes fragiles, & à trop de plaiſirs momentanés, pour jouir de cette gaieté pure qui fait les délices du Sage: ils voudroient que leur cœur éprouvât à chaque inſtant l'impreſſion de toutes les voluptés; & comme cela ne ſe peut, ils ne ſentent que du dégoût & de

l'ennui. Il n'y a dans l'Univers que des plaiſirs épars : on ſe prépare néceſſairement des chagrins, lorſqu'on s'efforce d'en trouver la réunion. D'ailleurs le vuide de l'ame ne ſauroit être rempli par des biens terreſtres, quelqu'aimables & quelque multipliés qu'on les ſuppoſe. Les Grands en conſéquence qui ſont preſque tous avares ou ambitieux, jouiſſent bien moins en poſſédant, qu'en eſpérant, & leur gaieté eſt ſouvent contredite & déconcertée par l'ennui. Ajoutez que l'impoſture & l'orgueil, qui s'inſinuent dans tous les recoins des Cours, ne laiſſent point de place commode à la gaieté, qui veut être à ſon aiſe, & qui n'exiſte qu'au milieu des ris ſans prétention, ſans fierté, ſans grimace, ſans apprêt,

Le cérémonial des Grands étouffe les jolis propos, ainsi que les conversations, où doit regner une honnête liberté. Crainte de manquer à l'étiquette, on manque au plaisir; & le signal de la grandeur devient celui de l'embarras & de la taciturnité: personne n'ose rire, parceque personne n'ose se compromettre.

La gaieté des riches seroit bien la meilleure, s'ils savoient se borner, & jouir d'une maniere honnête; mais leur opulence entraîne mille passions & mille projets. Tant qu'il reste quelque superflu à acquérir, & il en reste toujours, ils oublient tout ce qu'ils ont, pour n'envisager que ce qu'ils n'ont pas; & c'est ainsi que la pauvreté se saisit des riches mêmes encore plus fortement

tement que des malheureux, & qu'ils ſe trouvent terriblement indigents au milieu de leurs tréſors. D'ailleurs les riches, preſque toujours avares ou prodigues, n'ont qu'une gaieté qui va & vient comme leur argent.

Les pauvres les plus miſérables ont auſſi leur gaieté, & qui, par une juſte compenſation de la Providence, eſt vive à proportion de leurs chagrins. Mais comme ce n'eſt qu'une ſituation forcée, & qui n'a lieu que par intervalles, on doit plutôt appeller cette joie une ivreſſe, ou un tranſport, qu'une véritable gaieté : bientôt les beſoins ſe font ſentir, les peines renaiſſent, & le plaiſir s'oublie, comme on avoit oublié la douleur.

Les dévots, qu'on doit toujours distinguer des personnes pieuses, depuis que l'usage a établi cette différence, ne sont joyeux que par distraction. Leurs scrupules mal entendus, leurs minuties toujours incommodes, resserrent leur cœur, en rétrécissant leur esprit; presqu'aussi tôt qu'ils commencent à rire, ils paroissent déja s'en repentir. Le respect humain devient un nouvel assujettissement qui les gêne: crainte de compromettre leur réputation, ils n'osent s'égayer; aussi n'est-ce qu'avec un ton pédantesque ou langoureux qu'ils s'annoncent dans la Société, fâchés de ce que les plaisirs qui ne sont souvent ni de leur goût, ni de leur état, subsistent encore.

Les Beaux-Esprits n'ont qu'une gaieté d'imagination, mais qui a besoin d'être excitée, & qui souvent ne veut pas se produire, par jalousie, ou par vanité. Ils ont honte de rire comme tout le monde, ou d'applaudir à des bons mots qu'ils n'ont pas dits, parcequ'ils se croyent les seuls êtres qui doivent réunir les suffrages & donner le ton. Ainsi, victimes de leur orgueil, ils dévorent en secret quiconque se fait admirer, & ils ne s'égayent que dans les cercles où l'on est assez complaisant, & peut-être assez stupide, pour les encenser.

Les vrais Savants au contraire ne goûtent de satisfaction réelle que lorsqu'ils se concentrent en eux-mêmes, parce qu'ils ne con-

noiſſent de plaiſir que celui d'analyſer, de calculer, ou de métaphyſiquer : ſi on les tire de cette ſphere, on s'apperçoit qu'ils ſont embarraſſés, & que leurs ris n'exiſtent que ſur leurs levres. Ainſi leur gaieté n'eſt bonne que pour eux, à moins qu'ils n'ayent l'uſage de fréquenter le monde par beſoin & par réflexion : alors, plus badins que les autres, ils deviennent preſqu'enfants ; mais ce n'eſt qu'à deſſein de reprendre les études ſérieuſes avec plus de goût, plus de courage, & moins de diſtraction. Voilà pourquoi Mallebranche dit très-judicieuſement que les récréations d'un Philoſophe doivent avoir quelque choſe d'enfantin, pour qu'il n'en reſte aucune trace dans ſon

cerveau : auſſi jouoit-il aux épingles.

Les femmes rient ordinairement plus volontiers que les hommes, parce qu'elles s'amuſent de choſes plus élégantes, parce que l'hommage qu'on leur rend les encourage à dire tout ce qui leur plaît, & parce que leurs propos ſont ordinairement ſans conſéquence. L'homme retient ſouvent une ſaillie, dans la crainte d'une mauvaiſe affaire, tandis que le ſexe hazarde ce qu'il veut. Je ſais que la trop grande ſenſibilité des femmes nuit ſouvent à leur gaieté, & qu'il ne faut que la vue d'une araignée, ou la mort d'un oiſeau, pour les déconcerter, les allarmer, & les effrayer : mais accoutumées preſqu'en naiſſant à dire des choſes

agréables, elles contractent une gaieté naturelle, & rient de meilleure foi que nous; leur colere plus prompte, & bien moins opiniâtre que la nôtre, passe comme une giboulée, & fait place à la sérénité: cependant cette gaieté n'est point assez constante pour être citée comme exemple, & enviée comme bonheur.

Les Bourgeois, parmi lesquels je comprends les Artistes & les Marchands, ont une grosse gaieté qui charme, parce qu'elle n'est point raffinée. On desire être à leur place, lorsqu'on les voit dans leurs parties de plaisir rire sans réserve, & se prodiguer, pour ainsi dire, ainsi que leur argent; car alors ils ne pensent qu'à se dédommager

amplement de leurs fatigues paſſées. Il ne manque qu'un peu de Philoſophie à cette maniere de s'élever au-deſſus des pertes & des événements, pour rendre une telle gaieté unique & deſirable; & lorſqu'on a le bonheur de la poſſéder, on peut dire, à raiſon de la médiocrité qui fait la baſe des Profeſſions bourgeoiſes, qu'on eſt vraiment heureux.

Le peuple, toujours inconſtant, & toujours trop ſuſceptible d'impreſſions ridicules & triviales, n'a qu'une gaieté d'accès, qui, comme la fievre, eſt tantôt plus ardente, & tantôt plus tempérée. Si on ne l'obſerve que lorſqu'il chante, & lorſqu'il boit, on le croit la Confrairie des heureux : mais ſi on le

ſuit dans les détails du ménage, & dans le cours de la vie, bientôt on remarque une humeur difficile & acariâtre, qui engendre les plus horribles propos & les ſcénes les plus pitoyables. Les petits ſe battent comme ils s'embraſſent, & grondent comme ils rient, avec la même fougue & les mêmes tranſports.

Les gens de la campagne ſemblent nés pour avoir la gaieté en propre, comme un fonds qu'on ne peut leur ravir; cependant, malgré leurs danſes, leurs repas & leurs fêtes, qui ſont le vrai ſymbole de la joie, & le modele de tout Peintre qui veut exprimer les plaiſirs innocents, on peut dire qu'on ne trouve plus dans les Vil-

lages ce même contentement, ni cette même sérénité. La décadence des mœurs, ainsi que la nécessité des impôts qui croissent de jour en jour, répandent sur les campagnes un certain morne dont les anciens Bergers auroient été allarmés; d'où je conclus qu'il faut quelque chose de plus que la simplicité, pour produire une gaieté continuelle & indépendante des événements. Cela est si vrai, que dans le tems même où la candeur se faisoit encore aimer, & où les Payſans se délectoient à cueillir une violette, à surprendre un oiseau, à répéter leurs plaisirs sur des chalumeaux, ils n'éprouvoient pas toujours une joie pleine & entiere; il ne falloit que la vue de leur Seigneur, ou

l'aſpect de ſon château, pour leur faire croire qu'ils n'étoient pas les heureux : auſſi Virgile dit très ſagement, que les Laboureurs ſeroient les hommes les plus fortunés, *s'ils connoiſſoient leur bonheur.*

Les ſots s'amuſent de tout, & ne s'amuſent de rien ; leur eſprit n'a ni aſſez de conſiſtance, ni aſſez de pénétration, pour bien percevoir & bien ſentir. Ils s'imaginent que, pour ſe réjouir, il ne s'agit que de remuer les lèvres & de faire du bruit ; ainſi toutes les ſociétés leur ſont égales, & ils deviennent amis de la premiere perſonne qu'ils rencontrent. J'avoue que ces ſortes d'êtres ſont en quelque maniere heureux, mais à la façon des animaux qui s'attrompent, crient, &

ne réfléchissent point. Il ne faut pas les confondre avec les ignorants, dont la gaieté trouve souvent sa place dans la Société, quoiqu'elle ne soit jamais piquante.

Les libertins, que je devrois omettre, puisque leur gaieté ne mérite pas ce nom, voltigent de plaisirs en plaisirs, sans jamais saisir ces instants heureux qui sont le bonheur de la vie. Ils ne se réjouissent jamais, parce qu'ils veulent toujours se réjouir; & les amusements n'étant que des moments rapides, les intervalles qui se trouvent entre les Spectacles & les Bals leur semblent des siécles: aussi les voit-on d'une impatience furieuse si leurs rendez-vous retardent seulement d'une minute. Mais outre ce

la, comme ils veulent toujours être ailleurs que là où ils ſont, ils n'ont jamais qu'un quart d'eux-mêmes qu'ils puiſſent abandonner à leurs divertiſſements & à leurs ſociétés. S'ils courent à la chaſſe, ils penſent aux ſpectacles; s'ils vont au Théâtre, ils s'occupent du jeu; ils ne vivent qu'en partie, & toujours à contre-temps. Peut-on n'être pas malheureux, lorſque les paſſions prennent la place de l'ame & de la raiſon?

Quant aux incrédules, ces extravagants qui n'admettent point d'autre ame que la circulation du ſang, d'autre Dieu que la nature, d'autre autorité que leur opinion, ils n'ont ni joie, ni paix, qu'autant qu'ils engourdiſſent leurs remords;

& cette ſituation eſt l'état d'un malade qui ne ſent plus ſon mal. Chez eux la raiſon devient inſtinct, la Loi préjugé; de ſorte qu'à la maniere des brutes, il n'y a plus que leurs pouls & leur digeſtion qui décident de leur félicité : s'ils digerent bien, ils ſont contents de l'ordre de cet Univers, & ils oſent preſqu'avouer un Etre ſuprême; au lieu que, ſi le contraire arrive, ils crient que tout eſt mal, & ſe déchaînent contre la Religion, à moins que le tonnerre ne vienne à gronder.

Il eſt aiſé de reconnoître, après ces différents tableaux que je viens d'ébaucher, qu'il faut à l'ame quelque choſe de plus que les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs, &

même la joie, pour éprouver une véritable gaieté. Une certaine Philosophie, que j'aurai soin de définir, doit être la base de nos satisfactions, qui ne sont durables qu'autant qu'elles sont raisonnables. Ce n'étoit que pour en venir là, que j'ai parcouru successivement les différentes classes de gaieté. Si l'on ne s'accorde pas également à reconnoître la justesse de mes réflexions, je n'en serai nullement surpris; tous les hommes n'ont pas les mêmes yeux.

CHAPITRE III.

De la Gaieté philoſophique.

LE mot Philoſophie ſe prend en divers ſens; mais comme nous n'en voulons point abuſer, à l'exemple de nos beaux eſprits, nous le rendrons à ſa propre ſignification, & nous dirons qu'on n'eſt Philoſophe qu'autant qu'on étudie la ſageſſe, qu'on ſe dépouille des préjugés, qu'on conforme ſa vie à la Religion, qu'on ouvre l'avenir pour enviſager le ſouverain bonheur, qu'on ſe contente de ſon ſort, qu'on ſe fait un ſyſtême de félicité indépendant des biens, des honneurs, des événements, & même de la ſanté, qu'on cultive les de-

voirs de citoyen & d'ami, qu'on ſait ſupporter le commerce des hommes, & s'en priver, commander enfin à ſes paſſions, & s'en détacher.

Quiconque arrive à cette perfection, & chacun doit y tendre, aura veritablement cette gaieté dont nous voulons tracer une image. Il ſaura rire & pleurer, moraliſer & badiner, étudier & jouer, être ſociable & méditatif, agiſſant & tranquille, ferme & complaiſant, politique & ſincere, humble & ſublime : il ſaura trouver dans ſon ame les moyens de concilier les bienſéances du monde & les devoirs de l'Evangile, l'amour de ſa famille & le renoncement à ſoi-même, l'indifférence & la ſenſibilité, l'élévation & l'affabilité : il ſaura s'élever

avec les Philoſophes, ramper avec les ignorants, parler de riens avec les femmes du monde: il ſaura brayer la fortune ſans la mépriſer, attendre le lendemain ſans le deſirer, enviſager la mort ſans la mépriſer ni s'en effrayer : il ſaura uſer des biens comme n'en uſant pas, vivre ſur la terre comme n'y étant pas : il ſaura interroger les morts, pour ſe garantir de la malignité des vivants ; ſe faire une ſolitude au fond de ſon cœur, pour ſe retrouver & pour ſe voir ; ſupporter les défauts de ſes freres, pour qu'on tolere les ſiens ; pleurer avec ceux qui pleurent, & rire avec ceux qui rient ; ouvrir enfin ſa bourſe & ſon cœur pour honorer l'humanité.

Tout devient amuſement à l'hom-

me qui peut profiter de lui-même : il rit en instruisant ; & sa vie, toute partagée en idées utiles & agréables, en pensées riantes & solides, en desirs joyeux & sages, coule aussi doucement qu'un ruisseau qui serpente au milieu des fleurs. On ne trouve des gens atrabilaires & chagrins, que parce qu'on ne connoît point les ressources de l'ame : on la laisse en soi-même, comme le feu au sein d'un caillou ; on se livre tout entier aux sens qui n'ont qu'une gaieté momentanée, parce que bientôt ils se lassent de voir & de respirer ; on se confie tout simplement à des ris forcés, parce qu'on tient ordinairement le cœur loin de l'esprit ; on s'ennuie par-tout où l'on se trouve, parce qu'on s'y

transporte avec des passions inquietes & turbulentes.

La gaieté philosophique ouvre l'ame à nos yeux, nous la montre telle qu'elle est, & l'enrichit de tous les agrémens qui sont permis, & qu'elle a soin de recueillir. Elle dépouille les fleurs de leurs beautés, les champs de leur verdure, les astres de leur clarté, pour s'en faire une image qu'elle se représente, lorsque quelque objet fâcheux l'incommode & l'afflige; elle dérobe les pensées d'un Auteur, & quelque fois les expressions d'un Savant, pour se les rappeller lorsque le besoin l'exige, & s'en servir contre l'inconstance du sort, ou contre les paradoxes du genre humain; elle oublie le présent &

le passé lorsqu'ils lui sont défavorables, pour se représenter un avenir plus gracieux, & se former une perspective capable de distraire & de consoler : elle se transporte en idée dans les endroits qui lui ont plu, & elle se sait bon gré de savoir rire au milieu de tant de personnages tristement superbes qui s'applaudissent de leur gravité. Je souhaite que ce langage ne soit pas inintelligible à mes Lecteurs, & qu'ils éprouvent cette satisfaction que je m'efforce de peindre, & dont la plupart des Grands n'ont pas la moindre idée. On aura beau chercher le bonheur; ce ne sera jamais que son ombre qu'on poursuivra, si l'on n'acquiert cette gaieté raisonnée dont le Sage fait ses déli-

ces, & qu'il préfere à tous les tréſors.

Qu'il me ſoit permis de me plaindre ici de la lenteur de mon eſprit, lui qui ne peut décrire d'une maniere aſſez énergique ces ris que l'ame recele en elle-même, & qu'elle déploye ſur le viſage des Philoſophes lorſqu'ils ont beſoin de ſe réjouir. Quelle aménité ! quelle candeur ! C'eſt alors qu'on ſent le prix de ces Sociétés innocentes, où l'eſprit, avoué par le cœur, ne laiſſe échapper que d'heureuſes ſaillies, que d'agréables propos, que des diſcours intéreſſants ; de ces Sociétés, où la raiſon ſans autorité, & le ſavoir ſans pédanterie, ſemblent toujours être de l'avis de tout le monde, où l'ame enfin

ſe trouve à l'aiſe, & communique ſa ſatisfaction.

C'eſt par la réflexion, qu'on diſtingue la gaieté philoſophique de ces joies inſipides qui n'ont ni principe ni objet; & c'eſt par une ignorance de ſoi-même, qu'on oſe croire & ſoutenir que la raiſon nuit à la gaieté. Mais faut-il donc ſe réjouir en bête, pour pouvoir s'amuſer? Eh quoi! il ſera triſte & déſagréable de penſer que cette vie n'eſt qu'une ſcene de théâtre; que notre ame immortelle ne doit dépendre ni du temps, ni du ſort; que tous les événements ſont prévus par une Sageſſe infinie, qui fait tout pour le mieux; que les tirans les plus deſpotiques n'ont point d'empire ſur nos penſées ni ſur nos de-

ſirs; que nous avons un magaſin inépuiſable d'idées, qui ſont le plus précieux des tréſors; qu'il n'y a pas un grain de ſable dans l'Univers, ni un inſecte, qui ne puiſſent nous amuſer, & nous occuper; que le plus malheureux des hommes jouit du même ſoleil, & a les mêmes ſenſations, que le plus puiſſant Monarque; que tous les revers ne ſont que le ſonge d'une nuit, en comparaiſon de l'Eternité; que dans quelqu'humiliation qu'on vive, on eſt grand, ſi l'on ſait bien penſer; que le bonheur n'a beſoin ni de biens, ni d'honneurs, mais de la maniere d'enviſager les objets; que la Société nous procure à toute heure mille avantages & mille conſolations, que le plus

ſimple Particulier a droit de s'approprier ; que l'étude eſt une ſource de délices pour quiconque en veut profiter ; que la ſcience, ainſi que la vertu, ſont des richeſſes, dont la cabale ni l'envie ne ſauroient nous dépouiller ; qu'enfin la mort nous ouvrira le Sanctuaire de la Divinité ? Voilà les idées que fournit la réflexion : peuvent-elles affliger, ou plutôt ne doivent-elles pas réjouir & conſoler ? On ne s'attriſte que parce qu'on ne ſait pas penſer ; & le libertin, qui veut s'étourdir ſur ſon être & ſur ſa deſtinée, n'eſt qu'un animal qui ſuit brutalement un miſérable inſtinct.

Le beſoin n'eſt pas moins eſſentiel à la gaieté philoſophique, que la réflexion. Il y a long-temps qu'on

a dit que le travail étoit le pere du plaiſir. Les joies du monde n'ont rien que de ridicule & de forcé, parcequ'elles naiſſent du deſœuvrement & de l'ennui. Lorſque les idées abſtraites diſparoiſſent, & que les ſciences & les affaires nous quittent, après nous avoir, pour ainſi dire, abſorbés, l'ame, dépouillée de l'attention qui la captivoit, s'élance, & ſaiſit le moindre propos pour s'en faire un agréable paſſe-tems. Les bagatelles, quand on s'en occupe continuellement, ſont de miſérables riens: mais ces riens deviennent précieux, ſi-tôt qu'on ne s'applique plus. Si c'eſt une folie de s'y livrer, c'eſt une ſageſſe de ſavoir s'en amuſer. Mais les hommes incapables d'application ne

peuvent comprendre ce langage. Comme ils n'ont jamais ſenti cette ſituation de l'ame qui a beſoin de repos, ils traitent d'extravagance la conduite d'un Philoſophe qui joue & qui rit : ils ne ſavent pas que l'eſprit a beſoin de ſe renouveller par une eſpece d'inaction, comme le corps par le ſommeil ; & ils ſe perſuadent que leur vie, qui n'eſt qu'une honnête végétation, doit ſervir de modele à tout homme qui s'applique & qui penſe.

Si l'on connoiſſoit bien ſon ame, & ſi l'on travailloit à s'approfondir, on découvriroit qu'elle a ſes abſtractions, ſes rêves, ſes ſaillies, ſes écarts, comme le ciel a ſes nuages, ſes brouillards, ſes lueurs,

ſes éclairs ; & que la diverſité de ces ſituations, employées à-propos, forme l'harmonie du monde phyſique & moral. Mais il y a des ames, qui, toujours opaques, ſe ſcandaliſent & s'allarment lorſque la ſérénité paroît ſur quelque viſage : elles appellent en témoignage une certaine humeur, qu'elles prennent pour de la raiſon, ou pour de la piété ; & alors, ſans égards, elles ſe déchaînent contre les ris les plus innocens. Il faut plaindre ces ſortes d'êtres, & même les éviter ; car leur converſation, toujours auſtere, toujours guindée, jette dans une eſpece de léthargie qui engourdit l'eſprit & le cœur.

Heureux l'homme, qui content de ſon ſort, & du pays qu'il ha-

bite, fait rendre sa vie agréable par une maniere de penser, qui, toujours la même, rejette les chagrins comme des tentations, & ne s'attache qu'à des objets consolans. Ce n'est qu'en se faisant un pareil système de félicité, qu'on se soutient au milieu des troubles & des maux qui nous investissent; & voilà pourquoi je nomme gaieté philosophique, ce contentement de l'ame, qui n'est altéré ni par des remords, ni par des inquiétudes.

Je ne prétends pas que cette gaieté soit un art: par-tout où se trouve la contrainte, il n'y a point une vraie satisfaction. On ne rit jamais bien, que lorsqu'on rit sans préparation & sans effort. La véritable joie naît de l'à-pro-

pos, de certains hazards qu'on n'a pu prévoir; en un mot, elle eſt *l'impromptu* du cœur, comme les ſaillies ſont celui de l'eſprit. Mais cela n'empêche pas que pour s'égayer d'une maniere intéreſſante, il ne ſoit néceſſaire de s'accoutumer à un ton d'aménité qui influe ſur toutes les actions; il faut toujours ſavoir pourquoi on ſe réjouit, pouvoir rendre raiſon de ſa gaieté, & trouver en ſoi-même à tout inſtant ces conſolations aimables que fournit la vraie Philoſophie: autrement on rit à l'aventure, ſelon la méthode des ſots, & l'on fait voir un viſage animé qui contraſte avec une ame engourdie.

C'eſt donc bien à tort qu'on ſuppoſe la Philoſophie ennemie de

la gaieté, elle qui ne connoît le plaiſir d'être que par celui de penſer, qui ſent que les biens & les maux doivent être indifférents à une ame immortelle, qui ne s'afflige que de la mauvaiſe conſcience, qui ſait que la triſteſſe ne ſert à rien qu'à troubler la paix & la ſanté, qu'on eſt toujours heureux lorſqu'on s'abandonne à cette Providence immuable qui ne dort jamais, & que la mort n'eſt qu'un paſſage à la véritable vie.

La gaieté philoſophique eſt de tous les états, quoique ce ſoit une gaieté d'eſprit & de ſentiment, parcequ'il n'y a point d'homme qui, par le ſecours de ſon imagination & de ſon cœur, ne puiſſe ſe faire un bonheur. Il eſt un calcul

naturel que chacun peut employer à ſupputer ſes biens & ſes maux, afin de n'en extraire que ce qu'il faut pour ſe ſoutenir entre la triſteſſe & la diſſipation. C'eſt dans ce juſte milieu qu'exiſte ce contentement, dont jouit toujours le Sage : car on doit ſe convaincre que la gaieté, telle que nous la définiſſons, ayant la ſageſſe pour appui, ne ſe détermine, ni par le caprice, ni par l'humeur : elle fait ſes délices de ſe reſſouvenir, d'eſpérer, d'imaginer, lorſqu'elle n'a pas d'autre objet qui l'amuſe, de même qu'elle prend plaiſir à jouer ou à diſcourir quand elle ſe trouve en ſociété.

Les joies profanes n'exiſtent que par intervalles ; mais la gaieté

philoſophique, quoique plus ou moins vive ſelon les circonſtances, ſe conſerve toujours au fond de l'ame, prête à éclorre au moindre ſignal. Les hommes qui rient à toute force, ſans beſoin & ſans réflexion, n'ont pas même le coloris de la félicité. Ah, que ne puis-je ouvrir ici le cœur du Sage, ce ſanctuaire où regnent la candeur & la paix! Vous verriez que, toujours bien avec lui-même, il n'a point d'inſtant qui trahiſſe ſa ſérénité: vous verriez qu'au moment de ſes plus grandes occupations, il ne perd point l'idée de ſon bonheur; que malgré l'épuiſement de ſon eſprit, il goûte le plaiſir de penſer avec une eſpece de ſenſualité: vous verriez que toujours au-

deſſus de l'Univers, & au-deſſous de l'orgueil, il défie tous les revers de pouvoir le troubler; qu'il ſait ſe multiplier lorſqu'il eſt ſeul, & s'iſoler lorſqu'il ſe trouve en compagnie, rire enfin avec lui-même bien mieux qu'on ne rit au ſpectacle & au bal.

Il ſemble qu'Horace avoit entrevu cette gaieté philoſophique, lorſqu'il a dit que le Sage verroit, ſans pâlir, l'Univers s'écrouler. L'ame des vrais Philoſophes eſt un firmament qui ne préſente de toutes parts qu'une aimable clarté; tandis que la joie des libertins, comme ces lumieres boréales qui brillent & s'éteignent tout-à-coup, ne laiſſe à ſa ſuite qu'une affreuſe obſcurité. La mauvaiſe conſcience

reprend ſes droits, & les remords ſe hâtent de ſuccéder à la diſſipation qui ſembloit devoir toujours durer. Les ſens de l'homme profane ſont trop diſtraits pour lui laiſſer le tems de goûter aucune ſatisfaction.

Je vais paſſer pour un Ecrivain à paradoxes, ſi j'avance que les anciens Philoſophes n'eurent point la gaieté philoſophique dont je viens de parler ; mais n'importe, pourvu que je diſe la vérité. Oui, Démocrite lui-même, ce Sage bizarre, ne fut, malgré ſes ris continuels, qu'un fantôme de gaieté : il ne rioit que par orgueil & pour ſe faire une réputation d'un genre ſingulier, & il ne faut rire que par délaſſement, & ſans paſſion. D'ail-

leurs, la Religion des Payens n'ayant point cette baſe que nous trouvons dans la nôtre, ils ne purent ſentir certaines joies que nous éprouvons, parceque le cœur ne s'ouvre réellement que pour la vérité : on ſent que ſa capacité n'eſt pas remplie, ſi-tôt qu'on ſe repoſe ailleurs que dans le vrai Dieu. Cette remarque ne vient point ici d'une affectation pour la moralité : mais elle eſt amenée tout naturellement par le ſujet. On pourra contredire ce que j'avance, ſi l'on ne fait que me lire ; mais on avouera que j'ai raiſon, ſi l'on ſe ſonde & ſi l'on s'interroge.

En effet, toute gaieté qui ne porte point ſur la Religion doit être néceſſairement mobile, &

conséquemment toujours prête à s'évanouir. Les honneurs finissent, les plaisirs s'usent, les fortunes se renversent, les amitiés se rompent, les passions s'épuisent, les sociétés se brouillent, les fêtes se passent, la jeunesse s'enfuit, la santé s'altere ; & conséquemment on ne peut être réellement gai, si l'on n'a pas d'autres points d'appui que ces étais. L'ame, n'étant ni terrestre, ni mortelle, doit nécessairement, pour être heureuse, rechercher des plaisirs qui lui soient analogues. Telle est la joie que nous voulons désigner, & que nous avons uniquement en vue dans tout cet Ouvrage ; nous prions nos Lecteurs de vouloir s'en souvenir.

CHAPITRE IV.

La Gaieté s'accorde parfaitement avec la Vertu.

LE monde eſt quelque choſe de bien bizarre, & de bien inconſéquent; il ne peut ſouffrir la vertu lorſqu'elle paroît auſtere, & il ſe ſcandaliſe lorſqu'elle rit. Si l'on ſe décidoit par principes, on ſauroit que, ſelon l'Ecriture, la triſteſſe n'opere rien de bon; qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on participe à cette Philoſophie Chrétienne qui charme l'eſprit & le cœur; qu'à chaque jour ſuffit ſa peine, & qu'il faut ſans ceſſe ſe réjouir dans le Seigneur.

Si nous fixons ces hommes vénérables dont la cendre vit sur les Autels, avec quelle ardeur ne faisoient-ils pas éclater cette satisfaction vive & pure que l'hypocrisie ne peut imiter, & qui suppose nécessairement un cœur droit & tranquille ! ils portoient un air de sérénité jusques sur les échafauds, au point que les Tyrans en étoient désespérés, & qu'ils s'efforçoient de faire rider des visages où l'image du Ciel paroissoit empreinte.

Le suprême Législateur daigna employer quelquefois l'ironie, manger avec les Publicains, assister aux noces, se plaire dans la compagnie du Disciple bien-aimé, & jamais il ne condamna les Symphonistes qui se trouverent chez

les morts qu'il reſſuſcita. L'Apôtre ne ceſſe de crier qu'il faut ſe réjouir chrétiennement, rire avec ceux qui rient, & être ſage avec ſobriété. Un Auteur célebre dit que Jean-Baptiſte jouoit dans les déſerts avec les ſerpens; & la Tradition nous apprend que Jean l'Evangéliſte s'amuſoit avec une perdrix. Saint Jerôme badine ſouvent dans ſes Lettres; Saint Auguſtin a compoſé un Traité ſur la Muſique & ſur l'Amitié; & pluſieurs Saints prirent plaiſir à la Poéſie. Les Peres des déſerts s'occupoient à faire des corbeilles, & à apprivoiſer des animaux; & on lit dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, que ſaint Paulin, Evêque de Nole, retiré à cinq cens pas de la Ville, s'appelloit en

riant le Concierge d'une petite Egliſe, & que tous les ans il travailloit un Poëme à ſon honneur. Rien n'eſt plus agréable à lire que les Refus de ſaint Grégoire de Naziance, lorſqu'il ne voulut pas accepter l'Evêché de Saſime : il écrit à ſaint Baſile que ce Dioceſe n'eſt qu'un paſſage habité de gens ramaſſés, plein de bruit & de miſere, ſans eau, ſans verdure, ſans aucun agrément; & qu'il ne ſe preſſe pas d'y aller, parceque ſa plus grande affaire eſt de n'en point avoir, & de ſe repoſer.

Il n'y a point d'Ordre Religieux, quelqu'auſtere qu'on le ſuppoſe, qui n'ait des heures de récréation; & les Chartreux mêmes, ces Solitaires ſi édifians, qui n'eurent ja-

mais beſoin de réforme, ont leurs jours *d'eſpaciment.* On ſait que l'Ange de l'Ecole rioit avec ſes Condiſciples, qu'il s'amuſoit à voir les expériences de Phyſique & de Chymie que faiſoit ſon Maître Albert; qu'enfin ſaint François de Sales lui même jouoit quelquefois ſa petite partie : & tout cela ſe combine très fort avec la vertu. Boſſuet ne craint pas d'avancer dans l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, qu'*elle fut douce, familiere, & agréable.* Il n'y a que le cagotiſme à qui ces traits déplaiſent, parcequ'il ne conſiſte que dans la bizarrerie & dans la mauvaiſe humeur.

Le célebre Lami, en peignant une Communauté de dignes Ec-

cléſiaſtiques, dit qu'il n'y a rien de plus à craindre parmi les perſonnes qui vivent enſemble, que la mélancolie, & qu'un Supérieur doit travailler à entretenir la gaieté, qu'on peut appeller *la Fille de la Charité*. Mais qu'avons-nous beſoin de ces exemples? ne ſentons-nous pas en nous-mêmes que la bonne conſcience engendre la véritable joie, & que la ſérénité déſigne une ame tranquille & à l'abri des remords? D'ailleurs, comment la vertu ne ſympathiſeroit-elle pas avec la gaieté, puiſque c'eſt une perfection de ſavoir triompher des chagrins, & de prendre un air riant lorſque les maux paroiſſent devoir nous accabler?

On ne perſuadera jamais la ſa-

geſſe aux hommes, ſi on n'a ſoin de la préſenter ſous un aſpect aimable. On s'effarouche à la vue de ces fronts auſteres qui annoncent l'humeur ; de ſorte que la piété, même pour ſes propres intérêts, doit ſe faire toute à tous, & gagner les cœurs. Saint Paul dit qu'il étoit redevable aux ſoux mêmes, & par conſéquent il ſe modifioit en quelque ſorte ſelon leur génie, lorſqu'il vouloit les ramener à la vérité. Loin d'ici ces airs ſombres & farouches qu'on prend pour l'image de la Sageſſe ! ce ſont ces fantômes de vertu qui ont rendu la vertu même ridicule, qui ont ſouvent empêché des milliers de jeunes gens de ſe convertir ; & qui ont fait des Cloîtres, pour

bien du monde, un ſéjour de triſteſſe & d'horreur. La gaieté inſpire de la confiance; c'eſt la clef qui ouvre les cœurs, l'aimant qui attire les eſprits, le rayon qui diſſipe les brouillards.

Mais pour bien ſavoir ſi la gaieté s'accorde réellement avec la vertu, voyons quelle eſt donc cette vertu dont tout le monde parle, & que preſque perſonne ne connoît. Le Paganiſme, qui ne fit que l'entrevoir à travers l'orgueil qui le dominoit, révéra ſon ombre comme le bien le plus précieux; & le Chriſtianiſme, qui la poſſede en propriété, nous la repréſente comme l'élément des ames, & comme l'empreinte de la Divinité même. Ses penſées ſont ſaintes, ſes deſirs

chaſtes, ſes ſentimens ſublimes, ſes idées céleſtes; elle n'enſeigne & ne reſpire que l'amour de Dieu, l'abnégation de nous-mêmes, le ſalut du prochain : ferme ſans rigueur, humble ſans baſſeſſe, généreuſe ſans oſtentation, magnifique ſans faſte, tendre ſans foibleſſe, douce ſans fadeur, elle prend toutes les formes de la charité, & ſait plaire à ſes ennemis mêmes. La bienſéance la précéde, la dignité l'accompagne, la félicité la ſuit : point d'obſtacles dont elle ne triomphe, ou par ſa prudence, ou par ſa réſignation; point d'évenemens dont elle ne ſe faſſe un mérite, ou par ſa tempérance, ou par ſa foi; point de pleurs qu'elle n'eſſuie, ou par ſes largeſſes, ou par

ſes diſcours ; point de bonnes œuvres qu'elle ne pratique, & par devoir, & par amour : en un mot, la vertu, toute aux hommes, & toute à Dieu, édifie ſur la terre, & regne dans le Ciel. Son commerce n'a rien que de gracieux, & ſon langage rien que d'inſinuant : elle ſait qu'elle émane d'un Légiſlateur dont le joug eſt doux & le fardeau léger, & elle s'étudie à ne montrer que de la douceur ; elle ſait que la vérité éternelle déteſte les cœurs doubles, & elle ne connoît d'expreſſion que la ſincérité ; elle ſait que la Loi ne recommande que la bonne conſcience & le calme des paſſions, & elle eſt toujours riante & tranquille.

Qui doute, après ce tableau, que

la gaieté ne ſoit la compagne inſéparable de la vertu, & qu'elle ne lui ſerve à gagner les cœurs & à s'inſinuer? Eh, comment la vertu ne ſeroit-elle pas gaie, elle qui ne craint que Dieu, qui s'accommode à tous les tems, à tous les lieux, à toutes les ſituations, qui déteſte les vices ſans jamais haïr les perſonnes, qui n'oublie que les injures, qui goûte eſſentiellement le plaiſir d'obliger, qui ne trouve dans ſon ſein que des motifs de patience & de charité, qui jouit du plus grand bonheur de cette vie, & qui eſpere fermement l'éternelle félicité.

C'eſt donc un malheur lorſqu'une perſonne vertueuſe, triſte par caractere ou par tempéra-

ment, n'a pas le courage de diſſiper ſon humeur ſombre & mélancolique ; car alors on l'évite, & ſes diſcours n'ont que de l'auſtérité ou de la pédanterie. On ne réuſſit dans l'art de perſuader, qu'autant qu'on s'annonce avec un air doux & gracieux. Si le front ou les yeux déſignent le chagrin & l'humeur, les cœurs ſe reſſerrent, & les eſprits ne veulent point acquieſcer. Tous les corps deſirent avoir un chef affable, & d'une phyſionomie riante: l'expérience même nous démontre qu'il n'y a que ces ſortes de perſonnes qui réuſſiſſent dans l'art de gouverner. On craint de leur déplaire, on ſe laiſſe gagner par leurs façons, de ſorte qu'elles viennent à bout de faire tout ce qu'elles veulent, ſans

ſans paroître rien vouloir : ainſi une belle journée nous entraîne comme malgré nous à la promenade, & nous ſéduit par ſa ſérénité.

Ajoutons que les perſonnes gaies étant, pour l'ordinaire, moins difficiles & moins intéreſſées, ont le commandement plus doux. Les hommes auſteres tourmentent ceux qui les approchent, & ſont d'une exactitude qui va juſqu'à la minutie. Une gaieté ſoutenue dénote preſque toujours un bon caractere : c'eſt l'ame qui ſe dévoile, lorſque des ris naturels épanouiſſent le viſage. J'ai remarqué que l'harmonie étoit parfaite parmi les époux qui avoient une humeur enjouée, & que tout maître qui ſavoit rire, trouvoit des domeſti-

ques affectionnés. D'ailleurs si rien n'est plus contraire à la vertu que l'orgueil, on peut dire que la gaieté se rencontre rarement chez un homme fier. Entrez dans un cercle, & vous verrez que la personne qui vous accueille, & qui vous parle plus volontiers, est la personne la plus gaie. L'illustre Vauvenargue, que je ne cesse de regretter, dit le contraire dans son excellent Ouvrage de l'*Introduction à l'Esprit humain*, où il soutient que les personnes enjouées sont plus vaines que les autres; mais il ne prétendoit pas être infaillible. L'expérience vient à mon secours, & je n'ai besoin que de son autorité dans une affaire qui est toute de son ressort. La vanité ne dureroit

pas long-temps, si elle n'avoit le sérieux pour appui.

Ceux qui ont pensé que la gaieté contrastoit avec la vertu, n'ont connu ni l'une, ni l'autre; non-seulement on peut rire sans blesser la sagesse, mais encore plaisanter. Platon, Diogene, Socrate, n'ont pas fait difficulté de badiner, & leurs Historiens n'ont pas cru ternir leur mémoire en rapportant ces anecdotes. Mais citons des hommes plus vénérables. François d'Assise, ce Saint si mortifié, & qu'on propose comme modele de la plus austere penitence, ne contrefit-il pas au milieu d'un Chapitre, Frere Elie, Général de son Ordre, de maniere à exciter les ris de tous les assistans? N'avons-nous pas vu Benoît XIV,

ce Pontife chéri de toutes les Nations, & dont les mœurs furent toujours irréprochables, tenir les propos les plus plaisans, & s'égayer au milieu des conversations les plus sérieuses ? Rome répete encore ses bons mots, comme les saillies d'un esprit qui savoit allier la Religion avec l'aménité, & rendre la vertu autant aimable qu'intéressante.

Je sais que cette dévotion qui ne s'annonce jamais qu'avec des yeux larmoyans, une tête panchée, un ton langoureux, n'approuvera pas ces exemples : mais cette dévotion est-elle la vertu ? ou plutôt n'est-elle pas cette hipocrisie que le Sauveur condamne, lorsqu'il nous ordonne de nous

parfumer & de nous laver, crainte d'avoir le visage trop abattu, & d'afficher la pénitence ? Il y a un fantôme de piété, & qui en impose à bien d'honnêtes gens, dont l'esprit simple ne sauroit démêler l'imposture. Les scandales pris légérement viennent de cette mépriſe ; car il suffit aux yeux de certaines personnes de tourner un mauvais Sermon en ridicule, pour être regardé comme un homme sans Religion. On ignore que la vérité n'a pas besoin de fables pour se soutenir, & même qu'elle les réprouve. Ainsi *le Don Quichotte des Prédicateurs*, cette critique ingénieuse qui vient de paroître en Espagne, irrite & scandalise les sots au lieu de les instruire & de les corriger.

Ainſi la ſatyre du célebre Maſcaron, Evêque d'Agen, ſur le même ſujet, fut autrefois très mal reçue, & preſque taxée d'héréſie. Cependant, comme dit admirablement Mr. Fleury, dans ſes Diſcours ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, » qu'importe à la Reli» gion que ſaint Jacques ne ſoit » jamais allé en Eſpagne, ni ſainte » Madeleine en Provence, & qu'on » doute de l'hiſtoire de ſaint Gre» goire; ainſi que de ſainte Mar» guerite? « Mais nous aimons les fables, au point qu'un bon Capucin crie à l'impiété, ſi l'on ne croit pas toutes les Légendes de ſon Ordre, ou ſi l'on oſe dire le moindre mot contre l'élégance de ſon habit.

Rien n'eſt plus néceſſaire aux

hommes que de leur montrer la Religion en grand, c'eſt-à-dire dégagée des minuties dont *la bigoterie* la ſurcharge. Quand on rit des fables que l'Egliſe réprouve, & de ces pratiques ridicules qui ne ſont que le fruit de la ſuperſtition & de l'ignorance, on fait voir que la piété conſiſte dans la vérité, que la Religion n'a beſoin que d'elle-même pour ſe ſoutenir, & que les abus ne furent jamais l'objet de ſa vénération. La raillerie peut être quelquefois le langage de la vertu. Nous liſons dans la Géneſe que Dieu dit, après le péché du premier homme ; *voilà donc Adam devenu ſemblable à nous !* Et d'ailleurs ne ſait-on pas que le Sauveur du monde expoſoit à la dériſion

publique les pratiques des Pharisiens, quoiqu'il ordonnât de respecter leur autorité? On peut donc, sans blesser la Religion, se moquer de certains usages & de certaines affectations qu'elle rejette; & c'est souvent le moyen de ramener à la vérité les hérétiques & les libertins, eux qui croient que nous révérons les choses les plus puériles & les plus apocryphes.

Ajoutons qu'il n'y a que les personnes vertueuses qui éprouvent une vraie satisfaction. Justes de tous les tems, paroissez ici, & venez produire à nos yeux ces plaisirs ineffables & purs, que toute la grandeur & tout l'or ne pourront jamais procurer. N'est-il pas vrai que votre conscience tranquille &

timorée fut la source de ces ris innocens qui annonçoient la candeur & la paix ; n'eſt-il pas vrai que vous trouvâtes en vous-mêmes cette félicité que le monde ne ceſſe de chercher & ne rencontre jamais, n'eſt-il pas vrai que toujours ſereins, toujours joyeux, vous ne connûtes, ni les chagrins de l'infortune, ni les dégoûts de l'ennui ?

Ah, quand la vertu pénetre un cœur, & qu'elle s'en rend ſouveraine, l'ame ſe dilate, les ſens s'épurent & le viſage n'offre rien que de riant. Ainſi l'on apperçoit un bouton de roſe s'ouvrir aux premiers rayons du ſoleil, & charmer la vue par l'arrangement de ſes feuilles & par la vivacité de ſes couleurs. Jamais l'humeur ne ſert de regle ni

de conseil à l'homme vertueux ; s'il paroît quelquefois moins ouvert, c'est qu'alors il rentre en lui-même pour aller puiser ces sentimens de douceur & de générosité qui le rendent cher à tout le monde : il ne connoît de trouble que celui des orages ; & encore, au milieu des plus fortes tempêtes, conserve-t-il sa sérénité.

Les Justes ont leurs larmes, me dira-t-on, & l'Ecriture parle souvent de leurs gémissemens : oui, j'en conviens ; mais quelles larmes ? des larmes qui portent avec elles les consolations les plus délicieuses ; des larmes qui ne sont connues que de Dieu, & qui ne viennent jamais affliger la Société, que lorsque la charité exige des actes de tendresse &

de compassion ; des larmes que l'espérance essuie à mesure qu'elles se répandent ; des larmes qui sont suivies d'une moisson de gloire, & qui ne coulent qu'en rejaillissant pour la vie éternelle ; des larmes enfin qui éteignent le feu dévorant des passions, & qui rendent l'ame beaucoup plus chaste & plus lucide.

O charmante vertu ! car c'est toujours sous ces traits que vous vous annoncez ; comment ne seriez-vous pas compagne de la gaieté, puisque la véritable joie est un don de l'Esprit-Saint, puisque Dieu promet des consolations infinies à ceux qui le servent fidélement, puisqu'il nous déclare que son joug est doux & léger, & qu'il aime ceux qui font l'aumône gaie-

ment. On ne nous représente les Chérubins & les Bienheureux avec un air riant, que parcequ'on sait combien la vertu répand de charmes sur les visages ; & l'Eglise n'a des jours d'allégresse & des cantiques de joie, que parcequ'il nous est ordonné de nous réjouir dans le Seigneur.

Les Turcs, si l'on peut les citer ici, prient Dieu, lorsqu'ils voyagent, de les préserver de la rencontre des personnes tristes & abattues; & c'est une priere sage qui se trouve dans leur Alcoran. Mais au lieu de produire l'ouvrage du mensonge, ouvrons les Livres saints : mille passages divers de l'Ecclésiaste & de la Sagesse condamnent la tristesse : & il faut avouer qu'elle est sou-

vent une dangereuſe tentation ; elle répand une amertume qui engourdit l'homme ſur ſes devoirs, & qui le conduit inſenſiblement au découragement ou au déſeſpoir. Il n'y a point de perſonnes qui ſupportent plus difficilement la ſolitude, que celles qui ſont triſtes. La gaieté ſoutient, diſſipe les mauvaiſes penſées, & fait trouver du plaiſir juſques dans les choſes les plus indifférentes : elle ſait remplacer le commerce des hommes, ou par le chant d'un oiſeau, ou par la vue d'une fleur, ou par la promenade, ou par quelqu'agréable travail. » On accuſe la dévotion, dit Mr. Fleury, dans ſon Traité ſur les Etudes, » de rendre les gens » triſtes, parcequ'on voit en effet

» beaucoup de ceux qui paſſent » pour dévots, être chagrins, cri- » tiques, & plaintifs; mais rien » n'eſt plus éloigné de l'eſprit du » Chriſtianiſme : c'eſt un eſprit de » douceur & de joie; & la mé- » lancolie eſt comptée parmi les » plus anciens ſpirituels, entre » les ſept ou huit ſources de tous » les péchés, comme la gourman- » diſe & l'impureté. » D'ailleurs ne voyons-nous pas qu'on ne plaît aux hommes que par un air riant, & que la Sageſſe ne croit pas faire un plus grand éloge du Juſte, *qu'en le qualifiant de Chéri de Dieu & des hommes.*

CHAPITRE V.

La gaieté eſt l'ame de la Société.

TOUTE la nature nous invite aux douceurs de la Société ; les oiſeaux ſe recherchent, les abeilles ſe raſſemblent, les arbres s'entrelacent, les fleuves vont s'unir à la mer, & l'harmonie de l'Univers ne ſe ſoutient que par une attraction qui doit être une image de la nôtre : mais ſi la gaieté ne regne dans cet innocent commerce, tout change de face. Au lieu d'un agréable Printemps qui ranime les objets & qui les vivifie, ce n'eſt plus qu'une ſaiſon lugubre qui interrompt le cours des rivieres, qui ſuſpend le ramage des oiſeaux, qui

dépouille les prés de leur verdure, & les parterres de leurs fleurs. Ainſi notre imagination ſe refroidit, notre cœur ſe reſſerre, notre ame s'engourdit, ſi une certaine joie, qu'on peut appeller le reſſort des penſées, ne vient nous rappeller à nous-mêmes & aux autres, & en quelque ſorte nous rajeunir.

Si, pour goûter les charmes de la Société, il ne s'agiſſoit que de ſe réunir & de ſe regarder, les Anglois ſeroient certainement les hommes les plus ſociables; car, en quelque pays qu'ils ſe trouvent, ils ne manquent pas de ſe raſſembler, au point qu'ils ne voyagent que pour voir des Anglois; mais il eſt un eſprit, un langage, un ton, & même un air, qui conſtituent l'ai-

mable Compagnie, & que la gaieté philoſophique peut ſeule inſpirer. On s'anéantit dans la plupart des cercles, parceque trop de paſſions & d'intérêts empêchent les eſprits de ſe produire & de ſe développer. Les uns auroient honte de ſe montrer à découvert, & les autres craignent de ſe compromettre; chacun, concentré en lui-même, ne laiſſe échapper que des mots ſtériles, qui n'inſtruiſent, ni ne réjouiſſent. Il eſt vrai qu'un homme ſagement gai ne ſe livre pas indifféremment. Le monde, aſſemblage bizarre d'opinions & de préjugés, exige beaucoup de diſcernement & de diſcrétion. Il eſt très facile, quoiqu'en tenant les mêmes diſcours, de paſſer pour enjoué dans une compagnie,

& pour fou dans une autre. Le grand art consiste à se mettre à l'unisson des personnes qu'on fréquente, & à ne laisser appercevoir de gaieté qu'autant qu'il en faut pour développer son caractere, sans cependant rougir d'une disposition d'ame que tout homme sensé regardera comme un mérite.

Les hommes ne sont réellement sociables, qu'autant qu'ils sont gais. Si l'on dépouilloit les François de leur aménité, on ne respireroit plus dans leur compagnie cet air de franchise qui leur est si naturel. Il faut les voir à la Ville & à la Campagne, les suivre dans les détails de la vie, dans leurs promenades, dans leurs entretiens, dans

leurs yeux, pour avouer que rien ne contribue mieux que la gaieté aux agrémens de la Société : ils se consolent de leurs chagrins par une chansonette ; ressource plus heureuse qu'on ne s'imagine, & dont on ne se moque que parce-qu'on n'en connoît pas le prix. Paris, n'est préférable à Londres, au Grand-Caire, à Pekin, à toutes les Villes de l'Univers, que parceque ses Habitans sont plus gais, & savent répandre des agrémens jusques sur la moindre bagatelle. C'est bien moins l'intérêt (car les François ne sont pas intéressés) que l'envie de se réjouir, qui les engage à imaginer des modes, à produire chaque jour des brochures, & à se

faire continuellement un ſpectacle réjouiſſant de tout ce qu'ils entendent & de ce qu'ils voient. On ne trouve que chez eux des promenades gracieuſes, où les viſages s'épanouiſſent ainſi que les fleurs, & où les eſprits philoſophent même en badinant. Au moindre rayon qui paroît, même dans la ſaiſon la plus rude, on voit un eſſaim de gens de tout âge & de tout état venir y ranimer leur gaieté, & répondre avec empreſſement à l'invitation que ſemble leur faire un beau jour.

Je ſais que les Etrangers ont ſouvent qualifié cette gaieté de frivolité; mais les François en ſont bien vengés, en les voyant eux-mêmes s'efforcer de les imiter. Cha-

que Etranger fait ſes délices de voyager en France, & ne s'en arrache qu'avec le deſir d'y revenir. Il eſt bon de lire à ce ſujet une Lettre ſur la Gaieté Françoiſe, qu'on vient de donner au Public, & que je ne connois que par les Journaux.

Si je pouvois reproduire ici ces converſations naturelles, mais amuſantes; ces repas ſimples, mais joyeux; ces promenades retirées, mais agréables, je ferois voir que la gaieté, l'ame de tous ces plaiſirs, engendre une véritable ſatisfaction. Elle s'annonce au milieu d'un cercle ſérieux, comme le Soleil dans une journée d'Hyver; & après en avoir diſſipé les brouillards, elle jouit des charmes qu'elle

a produits. On ne voit à sa suite, ni la médisance, ni la calomnie, ces monstres qui désolent les Sociétés, parceque, toujours sans malice, elle ne raille jamais pour offenser. C'est par cette raison qu'on recherche les personnes gaies, & qu'on se fait une fête de les entendre & de les voir. Arrivent-elles; les visages se déridents, & chacun s'empresse à respirer une satisfaction qu'on sent nécessaire.

Charmante gaieté, vous qui n'êtes ni folle ni indiscrete, vous sans qui les Souverains mêmes n'ont ni agrément ni consolation, vous qui naissez du fond du cœur, emparez-vous des esprits, & nous n'aurons besoin ni de Bals, ni d'efforts pour nous réjouir. Ce n'est en ef-

ſet que l'ennui qui a imaginé ces Aſſemblées ſuperbes & confuſes, où l'on travaille inutilement à fixer le plaiſir, & où l'on ſe donne rendez-vous pour ſe diſtraire de ſoi-même & pour s'oublier. Cela eſt ſi vrai, qu'on ne peut rien voir d'auſſi triſte que ces Bals ſolemnels où l'on prie gravement toute une Ville à venir tel jour ſe faire voir. Le plaiſir, qui conſiſte preſque entiérement dans les préparatifs, eſt déja paſſé lorſqu'on arrive : on regarde, on court; & après avoir inutilement cherché dans la foule une gaieté qui n'y eſt pas, on ſort dupe de ſon imagination, & charmé de ſe retrouver chez ſoi. Un violon pris à la hâte, un nombre de Villageois raſſemblés tout-à-

coup, une danſe ſans préparation & ſans art ; voilà les fêtes où la gaieté ſe trouve à l'aiſe où elle ſe développe, où elle agit. Tout ce qui tient à l'étiquette & à la grandeur, n'eſt que gêne & dégoût. Le cryſtal des eaux, l'ombre des buiſſons, la verdure des prairies, inſpirent bien mieux la joie que la vue des glaces, des tableaux, & des lambris dorés.

Il n'y a dans les Sociétés qu'un ton monotone, & qu'un air embarraſſé, lorſque la gaieté naturelle n'y regne pas. On n'y débite des nouvelles agréables que très déſagréablement, & on n'y converſe que de maniere à endormir. La bonne humeur ſupplée à l'eſprit, & vaut beaucoup mieux que

ce ſavoir préſomptueux qui humilie les autres, & qui ne s'occupe que de choſes relevées. C'eſt un art de parler ſans rien dire, & on ne peut l'acquérir qu'en s'égayant.

La converſation a ſes regles, & elles exigent qu'on mêle l'agréable à l'utile : mais que ces préceptes ſont mal obſervés ! On ne rit que d'une maniere forcée, tandis que la nature devroit être notre premier maître dans la façon de nous réjouir. Le Paradis Terreſtre nous offre l'image de la vraie Société. Adam & Eve, dans une harmonie qui retraçoit celle de l'Univers, n'avoient que des paroles avouées par le cœur, & goûtoient l'avantage d'unir la douceur de leur voix au bruit des zéphirs & à

celui des eaux. Que j'aime à m'égarer en idée dans les agréables boſquets, où les premiers humains, pénétrés de cette joie pure & ſainte qu'engendre la vertu, ſavouroient ſans inquiétude & ſans remords l'heureux plaiſir de ſe communiquer leurs deſirs & leurs penſées ! Ils trouvoient juſques dans la moindre feuille l'occaſion de diſcourir agréablement, & de reconnoître cette Sageſſe infinie, qui, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, joue au milieu de cet Univers, & transforme la pouſſiere en fleurs. Voilà ce que nous devons imiter autant qu'il eſt poſſible, ſi nous voulons éprouver cette gaieté délicieuſe qui fait le bonheur de la vie.

Quelle différence entre cette ma-

niere de vivre & celle des perſonnes taciturnes, qui toujours mécontentes des autres, & ſouvent d'elles-mêmes, voudroient exterminer les ris, & ne daignent pas prendre la peine de parler, ſitôt que quelqu'un leur déplaît! Voyez cette femme de qualité qui fronce le ſourcil, qui ne s'exprime qu'en grondant, qui ſemble régenter l'Univers, & qui d'un ton impérieux décide des queſtions qu'elle n'entend pas: elle ne doit qu'à ſon rang les égards qu'on paroît avoir pour ſa perſonne; tandis que les femmes qui prennent les tons de la Société, & qui devinent en quelque ſorte les penſées pour les faire valoir, deviennent un objet d'admiration.

Quel eſt ce prétendu Philoſophe qui ne lance que des regards ſiniſtres & dédaigneux, qui, par ſa morgue, ferme la bouche à quiconque l'enviſage, qui paroît ſe creuſer lui-même pour en tirer des noirceurs contre ſes freres, qui trouve des impromptu malins au fond d'un verre où pétille le Champagne, qui enfin s'applaudit de ſa méchanceté, comme les autres de leur bon eſprit ? Il eſt un original qu'on évite, un être qu'on croit moins un homme qu'un tigre : tandis que ce Sage aux yeux doux, au front ſerein, perſuade, enchante, & rend tout le monde de ſon avis, preſqu'avant d'avoir parlé. Ainſi l'eſprit de Société n'a que des dehors rians, & il ne ſe montre que ſur

tes physionomies ouvertes qui paroissent les antagonistes du chagrin & de l'humeur.

L'ennui, ce cruel fléau, ou plutôt l'engourdissement des ames, & qu'on ne peut concevoir tel qu'il est, parcequ'il n'est rien, endormiroit toutes les Societés, si la bonne humeur ne s'empressoit à le dissiper. J'avoue qu'il y a des Compagnies où il paroît inutile de faire la moindre dépense d'esprit, & où l'on n'a pas même le courage de dire un seul mot; mais tout homme gai par besoin, & par réflexion, sait tirer parti de toutes les Societés, & toujours avec une décence convenable à l'âge & à l'état. Un Ecclésiastique, par exemple, doit avoir une gaieté plus modérée

qu'un Séculier ; & un Miniſtre ne peut rire avec la même liberté qu'une perſonne privée : quoique l'un & l'autre ſe rendent ridicules, s'ils affichent un certain ſérieux que les ſtupides prennent pour de la dignité. L'air riant ſied dans tous les états ; c'eſt le meilleur préſent qu'on puiſſe offrir à la Société : la Providence ne nous a réunis ni pour nous attriſter ni pour nous ennuyer, mais pour jouir des douceurs de la converſation & de l'amitié.

Il y a deux ſortes de Sociétés dans l'Univers ; une qu'on peut appeller particuliere, & l'autre univerſelle. La premiere ſe forme en nous, lorſque donnant carriere à nos idées, nos deſirs & nos penſées, nous nous amuſons par le ſe-

cours de la mémoire & de l'imagination; la seconde, lorsque nous produisant au-dehors, nous nous divulguons nous-mêmes, & nous devenons en quelque sorte diaphanes. Quiconque ne connoît pas cette double Société, ou n'en fait pas user alternativement, se prive du plus grand bonheur de la vie. La parole & la pensée sont deux liens qui attachent l'homme à lui-même & aux autres, & que la gaieté nous rend également précieux. Il est autant agréable qu'utile d'ébaucher en soi ce qu'on doit dire, & de n'exprimer que ce qu'on a déja senti. Une ame naturellement philosophe conçoit les choses avec précision, & les rend avec agrément.

Peu de perſonnes connoiſſent l'eſprit de ſociété, cet eſprit, qui toujours complaiſant, & jamais rampant, ſe modifie ſelon les lieux & les tems, étudie les caracteres & les conditions. Le monde n'eſt qu'un mélange bizarre d'ignorance & de ſavoir, de lenteur & de vivacité, de menſonge & de vérité, de baſſeſſe & d'orgueil, d'humeur & de gaieté; & il faut ſe ſoutenir entre ces écueils, ſans ſe heurter: on ne ſe recherche que par déſœuvrement, on ne s'obſerve que par malignité, on ne joue que par cupidité, on ne s'aime enfin que par intérêt; mais lorſqu'on eſt ſociable on n'a que des motifs raiſonnables & ſublimes dans tout ce qu'on projette, & ce qu'on fait.

Toutes les ames répandues dans cet Univers doivent, pour ainſi dire, faire maſſe par leur étroite union : mais ſoit la bizarrerie des modes & des goûts, ſoit la diverſité des Religions, ſoit enfin la force des préjugés, chacun ne tient qu'à lui-même, ou plutôt qu'à ſes paſſions. L'humeur, ce poiſon cauſtique ou lent, qui nous irrite ou qui nous mine, ronge les eſprits & les cœurs, de maniere à déranger toute la ſymétrie des Sociétés. Malheureux fruit de la bile & du ſang, & ſouvent du caractere, elle ſe fâche, elle gronde, elle s'attriſte, ſans ſavoir ni comment ni pourquoi, à moins que la gaieté ne vienne la tempérer ou la réprimer : car ce ſont ſes charmes qui corri-

gent l'humeur, dont l'impreſſion a les ſuites les plus funeſtes. Il n'y a perſonne qui aime à vivre avec ceux qui ſont dominés par l'humeur. L'homme aimable, dit l'Ecriture, eſt né pour la Société.

Oh! combien n'eſt-il pas charmant de voir une Compagnie raiſonnablement enjouée, où les ſentimens le diſputent aux ſaillies, & où les propos, enfans d'une honnête liberté, intéreſſent autant qu'ils réjouiſſent. C'eſt alors qu'on ſe développe, qu'on ſe communique, & qu'on paroît n'avoir qu'un cœur & qu'une ame. Ah! s'il étoit poſſible de ſe tranſporter dans tous les endroits où regne une gaieté decente, on croiroit voir revivre l'âge d'or, & l'on reſpireroit un air

plus suave que la douceur du Printems.

Si l'on n'est pas du même avis, on se le dit sans aigreur & sans présomption. Les querelles, les cabales, les rapports, ne trouvent place que dans les cœurs livrés à l'inquiétude ou à la mélancolie. Il arrive tous les jours qu'un esprit gai tourne en plaisanterie des reproches, & même des injures, & trouve le moyen, par cet innocent stratagême, d'empêcher des mésintelligences & des divisions. Les tons de la gaieté, comme ces sons moëlleux que forme une musique Italienne, raviſſent l'ame, & la rendent toute autre qu'elle n'étoit.

La Société n'étant ni l'effet du caprice ni l'affaire d'un moment,

on languit, si le plaisir de se voir & de se retrouver ne s'annonce pas sur les visages; & c'est par cette raison que ces soupers affichés & presque toujours composés de personnes qui ne s'aiment ni ne se connoissent, ne causent ordinairement que de l'ennui. Après avoir débuté par jouer tristement un *Brelan* ou un *Tri*, on s'assied au milieu de personnes qui ont un air indifférent, & l'on cause sans intérêt, comme on mange sans appetit, jusqu'à ce qu'on rentre chez soi, pour aller dormir dans un tems où tout le monde se réveille. Si quelque bel esprit s'efforce d'animer les convives, il ne fait rire que par complaisance : tout homme qui veut dominer, humilie.

Il n'appartenoit qu'à nos Peres bien moins raffinés que nous de former des Coteries ſans fard & ſans ennui. Alors la joie & la cordialité réuniſſoient toutes les familles, parcequ'on connoiſſoit encore la candeur. Leurs repas, il eſt vrai, n'offroient ni cette cérémonieuſe ſymétrie, ni ces ragoûts recherchés qui brillent ſur nos tables, mais une gaieté naturelle développoit les cœurs, de ſorte que, malgré toutes nos faillies, il nous eſt impoſſible d'imiter leurs chanſons. En voulant trop ſubtiliſer, on dépouille les penſées d'une certaine naïveté, qui eſt leur ſeve & leur vertu : ainſi la nature perd ſouvent ſes plus beaux agrémens, en l'aſſujettiſſant trop

à l'Art. Ce n'eſt pas le bel eſprit qu'on doit deſirer dans la Société, mais le bon eſprit : l'un fait payer l'intérêt de ſes bons mots par des caprices, par des airs de mépris, & ſouvent par des traits de malignité ; tandis que l'autre ne s'étudie qu'à prendre tous les tons qu'on veut, & à plaire à tout le monde

La Société doit être une ſphere qui tourne tranquillement ſur ſon axe, & nous en avons fait un tourbillon où l'on ne peut plus appercevoir ni ordre ni raiſon. L'étourderie, la ſuffiſance, la frivolité, le libertinage, l'incrédulité, tout s'y mêle indifféremment, au point que, ſi cela dure, les Sages n'oſeront plus ni rire ni parler. Tant

qu'on n'éprouvera point cette joie vive & pure qui eſt le fruit de la bonne conſcience, on n'aura que des converſations diſcordantes, & les hommes ne feront que profaner leur exiſtence, ou l'oublier. Le commerce de la vie, autrement cette union réciproque qui doit regner entre les hommes qui ſont freres, veut qu'on ſe viſite avec cordialité, qu'on ſe parle avec douceur, qu'on s'égaie avec ſageſſe. Il faut, juſques dans la probité même, une certaine aménité qui en corrige la rigueur; autrement on ne paroît honnête homme que par tempérament ou par humeur.

Enfin la gaieté eſt ſi eſſentielle, qu'elle trouve ſa place juſques dans une maiſon de deuil. Mille fois on

a vu des personnes affligées suspendre leur douleur, pour rire avec ceux qui avoient une conversation enjouée. Ainsi David, par sa harpe, dissipoit le malin esprit qui possédoit Saül; ainsi le son des instrumens vient à bout de guérir les malades que la Tarentule a piqués.

Convenons cependant que, malgré tout l'agrément des Societés, notre imagination a besoin d'être égayée par un appartement riant, & commode. Il y a des maisons, & des quartiers qui paroissent le séjour de la tristesse, & qui n'inspirent que des idées sombres. On remarque dans Paris que les personnes qui habitent la cité, sont moins enjouées que celles qui demeurent dans le voisinage des Tuilleries, & du Palais Royal.

CHAPITRE VI.

La Gaieté eſt néceſſaire aux Gens d'étude.

SENEQUE, dans ſon Ouvrage ſur la tranquillité d'ame, dit qu'il en eſt des eſprits comme des terres, qu'on ne doit enſemencer & cultiver que par intervalles. Un travail aſſidu jette bientôt dans l'épuiſement; & l'ame, qui a beſoin de ſe repoſer comme le corps, à raiſon de la délicateſſe des fibres & des muſcles dont elle dépend, exige du délaſſement & de la diſſipation. C'eſt pourquoi Socrate ne rougiſſoit pas de badiner avec ſon fils; que Céſar-Auguſte jouoit ſouvent

aux dez avec des enfans dont l'esprit & la figure lui plaisoient ; que Domitien passoit une heure chaque jour à prendre des mouches ; que Lælius & Scipion, ces personnages si célebres, s'amusoient pendant leur séjour à la campagne à chercher des coquilles, & à s'en faire un passe-tems à la maniere des enfans ; que l'austere Caton lui-même s'égayoit en buvant avec ses amis ; qu'enfin le Cardinal de Richelieu trouvoit du plaisir à voir jouer des petits chats.

Ciceron dit dans une de ses Oraisons, que de même que les oiseaux, après avoir cherché leur nourriture & construit leurs nids, voltigent çà & là pour se réjouir, nos esprits accablés par l'étude & par

le travail cherchent à s'élancer & à se dissiper. Tout le monde sait qu'Amasis, Roi d'Egypte, badinant au milieu d'un repas, dit à ceux qui paroissoient le désapprouver, qu'un arc ne pouvoit toujours être tendu. On est bien plus propre à réflechir, selon la remarque d'Ésope, lorsqu'on a soin de jouer & de se délasser à propos.

Il faut observer que nos ames, étant limitées, sont incapables d'une application continuelle, & que l'on risque de devenir hypocondre ou fou (ce qui est à-peu près la même chose) si l'on n'a soin de s'amuser & de s'égayer. Combien de fois après des excès de travail, n'avons-nous pas éprouvé, que notre esprit étoit, pour ainsi dire, ab-

forbé, & qu'il ne nous restoit plus d'autre sentiment de notre existence, qu'une pesanteur de tête qui nous accabloit. C'étoit alors que dans la crainte d'y succomber, nous cherchions comme malgré nous une nouvelle maniere de vivre & de respirer, & que nous saisissions avec ardeur les premiers divertissemens qui s'offroient, comme un homme affamé se jette avidement sur tous les mets qu'on lui présente.

Plus les délassemens sont enfantins après une forte application, & meilleurs ils sont: l'ame engourdie en quelque sorte, pour avoir trop imaginé, ne pense qu'à se débarrasser d'un pareil état, & à reprendre toute sa vigueur: on la sent alors

s'élancer par les oreilles & par les yeux, dans tout ce qu'elle croit devoir la diſtraire & la vivifier. Ainſi nous cherchons à reſpirer l'air avec empreſſement, lorſque ſuffoqués par la fumée, ou par quelque oppreſſion, nous nous appercevons que notre haleine s'interrompt & ſe racourcit.

Il faut connoître tout le poids d'une étude ſérieuſe, ou avoir interrogé nos Métaphyſiciens & nos Algébriſtes, pour convenir de la néceſſité de ſe récréer, lorſqu'on a trop médité. Ce travail mille fois plus accablant que la fatigue du Payſan qui porte des fardeaux, ou qui laboure ſon champ, dépouille l'homme d'une partie de lui-même, pour ne laiſſer agir que des eſprits

animaux, dont la diſſipation épuiſe & deſſeche.

Auſſi la plupart des Auteurs, ſur-tout ceux qui imaginent, languiſſent-ils plutôt qu'ils ne vivent. On n'apperçoit qu'une ombre de ce qu'ils ſeroient s'ils s'appliquoient moins, & l'on devine facilement qu'il leur faut de la gaieté pour ſe ſoutenir, puiſque, malgré leurs récréations, ils n'ont qu'une demi-exiſtence. Voilà pourquoi les Ordres les plus auſteres diſpenſent des obligations journalieres du Cloître, les Religieux qui étudient; & que chaque Corps qui s'applique, prend des vacances, & ſuſpend tout travail. Les Savans ont beſoin de gaieté pour oublier leurs études trop profondes, les Gens

d'esprit pour ranimer leur imagination, les Philosophes pour rendre leurs raisonnemens moins abstraits, les Poëtes pour faire d'agréables descriptions, les Prédicateurs même pour persuader plus aisément la vertu.

On se lasse de penser, ainsi que de parler; & si on n'a pas la précaution de se dissiper, on se met dans le cas de ne pouvoir plus travailler. Bientôt le genre nerveux se trouve attaqué : état funeste pour tout homme qui chérit l'étude, & dont on doit absolument se garantir, en n'étudiant que par intervalles, en faisant succéder des lectures amusantes aux méditations sérieuses, & d'aimables entretiens aux affaires & aux soins.

D'ailleurs, lorsqu'on n'a pas soin

de se distraire & de s'égayer, on fait des ouvrages qui sentent l'épuisement ; c'est une sécheresse qui ennuie le Lecteur : au lieu que les Auteurs qui savent se délasser à propos ravitaillent leurs pensées, & se retrouvent avec un esprit neuf. Ainsi le Printems, cette saison délicieuse, ranime la seve des arbres, & leur communique une charmante verdure qui donne une nouvelle face à l'Univers.

La plupart des Ouvrages ne sont intéressans qu'à raison de leur aménité ; & il faut, pour la trouver, ne pas vivre en misantrope. On reproche un style pesant aux Solitaires & aux Erudits, parceque leurs mœurs ne sont point égayées par des entretiens amusans.

ſants. Il faut un certain agrément dans les Livres, même les plus ſérieux; & cela eſt ſi vrai, qu'on donne univerſellement la préférence aux Ouvrages François. On aime à y retrouver ces nuances de gaieté qui caractériſe la Nation, & qui fait que les matieres même les plus abſtraites y ſont préſentées ſous une forme qui plaît. Fontenelle n'écrivoit avec tant d'agrément, que parcequ'il étoit gai. Les Anglois, trop méditatifs & trop ſombres, avancent toujours en creuſant; mais leur profondeur ne laiſſe ſouvent qu'un vuide aux yeux du Lecteur.

La gaieté peut s'appeller l'émail du ſtyle & des penſées: elle donne un certain coloris qui attache &

qui enchante ; elle dépouille les queſtions philoſophiques de leurs abſtractions, les calculs de leur ſéchereſſe, les affaires de leurs épines; elle rejette les diſſertations inutiles, les citations pédanteſques, les récits languiſſants : en un mot, avec elle on ſait faire un Livre ; & ſans elle, on compile & l'on ennuie. C'eſt à la gaieté que nous devons *la Pluralité des Mondes*, *le Lutrin*, *Ver-Vert*, & tant d'autres ouvrages auſſi ingénieux qu'amuſans. Les Auteurs qui ont la gaieté en partage, ſavent intéreſſer en diſant même des choſes communes, parcequ'on aime ce qui réjouit.

Quelle différence entre l'Ecrivain d'un caractere enjoué, & l'Ecrivain ſombre & taciturne ! L'un

quitte ſa plume & ſes livres d'un air ſatisfait, ſuſpend toute réflexion, & ſe dépouille de ſa ſupériorité, pour ne dire que des choſes obligeantes & agréables, & s'occuper même de riens, s'il le faut: l'autre, abſorbé dans ſes idées, annonce tout-à coup la peine qu'il a de vous recevoir; il ne répond que par grace, & n'entend qu'à demi, parceque ſon eſprit ſe trouve loin de ſon corps. On apperçoit en quelque ſorte deux ames dans un Auteur qui ſait rire & raiſonner; l'une qui moraliſe en écrivant, l'autre qui badine en converſant.

Les Gens d'étude ſont donc réellement à plaindre, lorſqu'ils n'ont pas la reſſource de la gaieté; ils ne travaillent qu'avec dégoût, ou ils

étouffent leur esprit à force de rêver creux. L'étude des Antiques & des Loix n'est rebutante & pénible, que parcequ'elle éteint l'imagination : c'est par cette raison que les François vifs & enjoués cultivent moins cette double science que les Italiens & les Allemands ; ils sentent que leur ame, qui ne cherche qu'à se distraire, n'y trouveroit pas son compte.

Il n'y a pas de plaisir comparable à celui de parcourir un Ouvrage dicté par l'aménité ; il semble qu'on se promene au milieu d'une prairie semée de fleurs, & qu'on sent la douce influence de l'Automne ou du Printemps. Tels sont les Livres de l'inimitable Fénelon, ce Prélat, qui plein d'agré-

mens dans ſes diſcours, ainſi que dans ſes Ecrits, perſuadoit la vertu, même en riant. On le vit toujours avec un air enjoué, au milieu de ſes plus grandes diſgraces, répandre cette joie pure & raiſonnable dont il étoit pénétré. Je ſais que les eſprits gais négligent quelquefois leur diction, parcequ'ils ne ſont ordinairement ni auſſi exacts ni auſſi minutieux que les Auteurs flegmatiques; mais ne vaut-il pas mieux trouver quelques négligences dans un livre rempli d'agrémens, que de lire un ouvrage aride & ſérieux, où chaque phraſe eſt grammaticalement exprimée? Tout homme qui n'eſt ni érudit ni compilateur, mais qui a l'eſprit vif & ſaillant, aimera les productions qui

ont un ton de gaieté ; on y trouve une aiſance, une candeur, une amenité, qui attachent & qui délaſſent. Combien de raiſonnemens & de deſcriptions dans nos meilleurs Ecrits, & qui ne doivent leur exiſtence qu'à des entretiens dont la gaieté fut l'ame & l'occaſion ? Les idées coulent de ſource, lorſque dans la Société on s'enrichit des réflexions d'autrui ; & cette eſpece de plagiat, le ſeul qui ſoit permis, eſt ſouvent d'une grande reſſource. Les penſées qui naiſſent au milieu d'un Cercle, deviennent un patrimoine commun. Je ſuis ſûr que des Livres ſans nombre doivent le jour à quelques bons mots de nos célebres Auteurs ; ils les diſoient par hazard, & ils étoient

recueillis, comme le plus beau fruit de la réflexion : d'où j'infere que les converſations animées par l'eſprit & par la gaieté, ſont très utiles pour compoſer d'une maniere ingénieuſe & amuſante.

La raillerie même, ce ton ſi difficile à prendre lorſqu'on ne veut pas s'écarter des regles de la modération, devient agréable, ſans être offenſante, quand on ſait la tempérer par la gaieté. Auſſi le célebre Nicole dit-il très ſagement qu'il y a une raillerie délicate permiſe dans les Ouvrages; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que, lorſque les hommes & leurs paſſions ont diſparu, la plupart des écrits deviennent inſipides, s'ils n'ont un certain ſel qui pique la curioſité. Qui liroit au-

jourd'hui la satyre Ménippée, si l'on n'y trouvoit des traits vifs & hardis : qui liroit même certaines Epîtres de Boileau, s'il ne répandoit un ridicule sur les vices & sur les Auteurs de son tems ? Nous voulons être remués dans nos lectures, par quelque chose qui applique & qui intéresse ; de sorte que bien des gens vont chercher matiere à rire dans les productions mêmes des Impies, lorsque parmi les bons Ouvrages ils n'en trouvent pas un amusant : nouveau motif, qui doit engager les Auteurs qui écrivent sur des sujets sérieux, à les égayer autant qu'il est possible. C'est la conduite qu'a tenu la Bruyere : il a su corriger les mœurs en riant, & rendre ses caracteres

autant de portraits qui charment les libertins, auſſi-bien que les dévots.

On reprochoit à Démoſthene de compoſer des Harangues qui ſentoient l'huile, parce qu'étudiant toujours à la lueur d'une lampe, il ne jouiſſoit pas même de la lumiere du Soleil. Cet inconvénient ne lui ſeroit ſûrement point arrivé, s'il eût connu cette gaieté ſociable qui eût partagé ſon tems entre la converſation & l'étude. Abbadie, quoiqu'accoutumé à méditer, vit preſque journellement des perſonnes capables de l'égayer. Il ſavoit que nous avons tous une portion de ſérieux & de gaieté; que, lorſque l'une eſt épuiſée, il faut faire uſage de l'autre; qu'enfin on n'eſt riche en ex-

preſſions qu'autant qu'on ſe communique : auſſi ſes Traités, comme fruit des entretiens & des réflexions, ſont-ils écrits d'une maniere noble, ſimple & intéreſſante.

Cependant je ne diſconviendrai pas que la gaieté nuit quelquefois aux études profondes, parcequ'elle diſtrait trop : mais ces études ſi abſtraites, lorſqu'on veut bien l'examiner, ont-elles une utilité ſi merveilleuſe ? En compoſant un Ouvrage profond, on n'écrit que pour deux ou trois perſonnes qui le liſent, & qui peut-être encore le contrediſent. La plupart de ces idées neuves, qu'un Auteur croit des démonſtrations, paſſent pour des ſyſtêmes, & quelquefois des viſions. Mallebranche lui-même a

gagné, pour fruit de ſes veilles, l'honneur d'être mis au rang des rêveurs. Un Livre à la portée de tout le monde, reſſemble au pain, qui, tout ſimple qu'il eſt, vaut mieux que les mêts les plus recherchés.

CHAPITRE VII.

La Gaieté contribue beaucoup à la ſanté.

L'HOMME gai ne vieillit point, & paroît toujours ſe bien porter; car la gaieté ſuſpend les maux, de maniere qu'on ne s'en apperçoit preſque pas. J'ai vu des vieillards dévorés par la goutte, autant que par les années, ſe diſtraire continuellement de leur malheureuſe ſituation, & engourdir leurs douleurs à force de s'égayer. Il n'y avoit point d'inſtant qui pût altérer leur ſérénité, parcequ'ils s'étoient fait une habitude de rire au lieu de murmurer : ils ſavoient

que les plaintes étoient un nouveau mal qu'on joignoit aux infirmités, & qu'il valoit mieux attirer le monde par un air riant, que de l'éloigner par un visage refrogné. Mais il faut connoître la construction du corps humain, examiner cette circulation continuelle de bile & de sang, dont le mouvement plus ou moins irrégulier engendre la bonne ou mauvaise humeur, pour savoir tout ce que peut la gaieté; il faut connoître jusqu'à quel point les chagrins influent sur notre esprit, & comme l'esprit à son tour agit sur nos organes & sur nos fibres. La plupart des maladies, dont nos Docteurs ne sauroient souvent trouver la cause, naissent de certains chagrins

ſourds qui minent inſenſiblement. C'eſt ce que j'ai entendu dire à M. Alion, Médecin à Turin, qui a écrit ſur cette matiere, de façon à faire deſirer la publication de ſon Ouvrage. Il prouve la grande ſympathie de l'ame & du corps, & le terrible empire des chagrins ſur 'un & ſur l'autre.

La gaieté, comme une ſeconde circulation, donne une nouvelle vigueur à notre eſprit & à notre corps. On double en quelque ſorte ſa vie, lorſqu'on ſe livre à un enjouement raiſonnable & continuel. Il y a tant de peine ici bas, qu'on ne doit pas penſer à les déraciner, mais à les endormir. Le chagrin, ainſi que la colere, ces eux fléaux du genre humain, dé-

truiſent ſourdement des perſonnes de toute eſpece. Notre foibleſſe, qui s'annonce par des cris dès le premier inſtant de notre naiſſance, & qui ſe retrouve preſque à chaque pas, nous aſſujettit tellement à toutes les créatures, que le moindre revers peut nous miner ou nous ſuffoquer. Sitôt que la triſteſſe s'empare de notre ame, (& combien de fois ce malheur n'arrive-t-il pas?) le cœur ſe reſſerre, le pouls ſe ralentit, les eſprits animaux s'aſſoupiſſent, le ſang s'épaiſſit, les penſées ſe confondent, l'imagination s'égare, & il ne reſte plus de l'homme qu'une eſpece de fantôme: voilà les effets du chagrin, à moins qu'il ne ſe change en déſeſpoir; & alors on ſe dévore, & l'on

appelle la mort avec fureur, comme la seule espérance qui reste.

Ces malheureuses impressions ne sont point à craindre, lorsqu'on est gai par caractere & par réflexion. On sait que toute l'amertume ne sauroit garantir d'un mal passé, que c'est une folie de se chagriner pour une chose qu'on ne peut empêcher, & que la mélancolie & l'accablement sont le plus grand des malheurs : on évite les réflexions sinistres qui pourroient altérer la santé ; &, crainte de se livrer à la tristesse, on prend un Livre qui amuse, ou l'on recherche une Société qui réjouit. Le corps s'use par les chagrins, comme le cœur par l'amour, & l'esprit par l'étude, si l'on n'a soin de se

faire un rempart contre tous les revers. Nous voyons tous les jours des Courtisans disgraciés, n'offrir plus aux yeux du Public qu'une vie morne & languissante.

Mais si cela ne suffit pas pour démontrer les dangers de la tristesse, jettons les yeux sur ces infortunés que la consomption dévore. Sépulcres mouvants, plaintives ombres d'eux-mêmes, ils ne se sentent exister que par l'impression d'un chagrin sourd qui les anéantit insensiblement, & dont ils ne connoissent, ni la nature, ni la cause. Leur esprit & leur cœur, errants çà & là, semblent se séparer pour ouvrir au milieu d'eux un abyme, où toute idée de bonheur & d'espoir va s'engloutir. C'est

ainſi que l'hypocondrie épuiſe les corps, en décourageant les ames; & c'eſt ainſi qu'on devient ſpectateur d'une longue mort, lorſqu'on s'abandonne à la miſantropie.

Nous ne nous portons bien que lorſque nos nerfs ont leur élaſticité, & que tout notre être, tant ſpirituel que matériel, ſe trouve dans une certaine aiſance. Ainſi la triſteſſe, qui nous engourdit, doit néceſſairement déranger l'économie de notre ſanté. En ſuſpendant le cours libre de nos deſirs & de nos penſées, elle opere en nous le même changement qui arrive dans les fleuves lorſqu'il fait trop froid. L'eau qui ſe convertit dans une eſpece de marbre, n'eſt qu'une image des révolutions que nous cauſe le chagrin.

La gaieté au contraire, comme une chaleur douce, tient l'esprit & le cœur toujours dilatés. Scarron, dont l'ame fut unie au corps le plus mal organisé, n'eût pas vécu deux ans, si la gaieté, son unique fortune, ne l'eût continuellement soutenu & consolé. Elle se mettoit à la place de ses douleurs, & lui dictoit les choses les plus burlesques, dans le tems où il devoit souffrir le plus cruellement.

On se trompe bien sur la nature des chagrins, si l'on s'imagine qu'il n'y a que ceux qui détruisent la réputation, ou qui renversent la fortune, dont l'impression soit nuisible à la santé. Les inquiétudes sont relatives aux tempéramens, aux caracteres, aux goûts, aux conditions.

Tous les hommes se font des peines imaginaires. La Religieuse est aussi sensible à la mort d'un oiseau, qu'un Financier à la perte de sa fortune. Il n'y a que la gaieté, qui, comme le véritable élément des esprits, vienne dissiper les allarmes & les réduire à leur juste valeur. Alors on passe tranquillement ses jours, & l'on arrive insensiblement à la vieillesse, sans s'appercevoir qu'on vieillit. Les personnes qui s'affligent volontiers, ou qui ignorent l'art de se réjouir, ne vivent qu'en partie; tandis que les hommes gais jouissent d'une existence complette, & sentent à tous les instans le plaisir d'être & de penser.

Mais il suffit d'examiner le visage d'un homme naturellement joyeux,

pour reconnoître les heureuſes influences de la gaieté. C'eſt un front ſerein, qui, auſſi pur que le plus beau jour, n'annonce ni nuages ni brouillards; ce ſont des yeux clairs & parlants, qui indiquent l'harmonie du corps & de l'eſprit; c'eſt une bouche riante, qui exprime toute la joie du cœur. Il eſt rare que les rides défigurent un viſage accoutumé à s'épanouir. Le tems a beau tracer des ſillons ſur tout ce qui reſpire, & ſe graver en quelque ſorte ſur nos fronts & ſur nos joues; il ne fait qu'effleurer les perſonnes gaies, parcequ'elles dépendent bien moins que les autres de ſes caprices, de ſes révolutions, de ſes malheurs. En effet, le Philoſophe accoutumé à vivre en lui-même,

rend le bonheur de ſon exiſtence indépendant des modes, des événemens, des années : il ne connoît que le jour préſent qui lui ſuffit, ſans s'inquiéter du lendemain qui lui ſemble imaginaire ; il ſe contente de la Société qu'il trouve, ſans deſirer les endroits où il n'eſt pas ; il ſe fait un plaiſir de ſes occupations, ſans penſer qu'il y en ait de plus gracieuſes ; il s'éleve enfin au-deſſus des miſeres humaines, ſans mépriſer l'humanité.

La gaieté, comme ces liqueurs qui ſurnagent ſur la lie, ſe tient, pour ainſi dire, au-deſſus de nos maux, & ſe clarifie de maniere qu'on l'apperçoit toujours ſans aucun mélange. Le ſang devient plus fluide, le cœur plus à l'aiſe, les hu-

meurs moins âcres & moins abondantes, & l'eſprit plus dégagé. On ſe ſent renaître, ſitôt qu'on ſent le chagrin s'en aller ; & cela eſt ſi vrai, que la plupart des malades deſirent un Médecin gai, & que bien des Docteurs ont fait fortune plutôt par leur enjouement que par leur habilité. Preſque toutes les perſonnes, & ſur-tout les Dames, oublient leurs maux, lorſqu'on vient leur apprendre la nouvelle du jour, & leur faire des récits autant agréables qu'ingénieux.

Je ne crains rien, diſoit un Philoſophe, lorſque j'ai la gaieté : elle me dédommage de la mauvaiſe fortune ; elle me préſerve des maladies, ou elle me les fait oublier ; elle me répand dans les Sociétés,

ou elle m'en retire ; ſemblable à ces fleurs qui s'ouvrent & ſe reſſerrent ſucceſſivement, & qui conſervent toujours leur même fraîcheur.

Rien n'eſt plus ſujet aux maladies, que la miſantropie ; que dis-je ? elle eſt elle-même le mal le plus cruel : quiconque en eſt atteint, ſouffre par-tout, ſans pouvoir déterminer l'endroit de ſes ſouffrances ; mais lorſqu'on eſt gai, on n'eſt pas plus affecté du chagrin, que d'une mouche qui paſſe ; ou, ſi l'on s'y livre, ce n'eſt qu'en reſſentant une certaine ſatisfaction qu'on goûte juſqu'au ſein même de la douleur. Les larmes ſont précieuſes aux ames ſenſibles ; & elles ont beau couler, elles n'alterent point

point la gaieté que la Philoſophie fait naître.

Tout homme qui s'inquiete, touche à la maladie; & tout malade qui s'afflige, s'approche de la mort. C'eſt alors que les dégoûts, les défaillances & les inſomnies viennent épuiſer le corps, & réduire l'ame à des plaintes & à des ſoupirs. On ne ſauroit croire combien les rêves mêmes d'un homme chagrin alterent ſa ſanté; ils reſſemblent aux fievres lentes, qui conſument ſans paroître agir. Il n'en eſt pas ainſi des perſonnes enjouées; les afflictions ne font que gliſſer ſur leur ame, ſans pouvoir s'y fixer: que dis-je? elles n'arrivent jamais juſques-là; & l'eſprit ſe conſerve exempt de tout nuage & ſans aucun trouble.

Mais laiſſons ces détails, pour terminer la queſtion par un calcul. Si l'on compte ceux qui parviennent à un âge très-avancé, on trouvera que le plus grand nombre eſt compoſé de perſonnes d'une humeur douce & enjouée. Le contentement, vrai élixir de la vie, vient nous ranimer : il nous dépouille de nos flegmes & de nos humeurs, pour nous communiquer un certain bien être que nous ſentons en nous-mêmes, & que nous ne pouvons exprimer ; il nous allege de maniere à diminuer notre propre poids, & à nous élever au-deſſus de nos ſens & de nos paſſions, par une façon de penſer qui ne reſpire qu'une heureuſe indépendance. Si les corps

étoient transparents, on y verroit les effets de la gaieté, qui, comme un nouveau suc, dilate les muscles, donne à tout notre être une nouvelle agilité, & le rend en quelque sorte plus cher à lui-même. Ni la vieillesse, ni la maladie, n'ont rien d'effrayant chez un homme gai: il se fane, il est vrai, mais comme une rose, qui conserve, même en dépérissant, quelques vestiges de sa beauté. Aussi voyons-nous les personnes joyeuses par tempérament, ou par réflexion, environnées de leurs amis jusqu'au moment de leur dernière fin. On se fait encore un plaisir d'aller jouir des restes de leur gaieté passée, & de leur entendre raconter les anecdotes de leur jeunesse.

L'homme enjoué ſe trouve au milieu d'un cœur dilaté par la joye, & dans ces eſpaces agréables qu'étend l'imagination. Les idées, les penſées, les deſirs, tout s'arrange & ſe multiplie, de maniere à ouvrir le ſentier du bonheur. L'homme ſérieux au contraire perd au moins un tiers de ſa félicité, & ſouvent la fait perdre aux autres.

On dit communément que le chagrin tue les hommes, & qu'il ne cauſe aux femmes que des vapeurs; & c'eſt ſans doute parceque le ſexe pleure plus facilement, & parce qu'il a des idées plus volubiles: mais n'avons-nous pas en revanche plus d'occaſions de nous diſſiper? Quoi qu'il en ſoit, la triſ-

teſſe deviendra toujours une maladie dangéreuſe quand on s'y livrera, & l'on ne ſauroit trop la diſſiper.

O vous qui conſumez vos jours dans le ſein des projets, des chagrins & des embarras, jouiſſez du tems que le Ciel vous accorde, au lieu de vous inquieter. Sachez que c'eſt être riche que de ne rien deſirer, & que c'eſt une folie de ne vivre que d'une maniere incertaine. La gaieté, comme un baume délicieux, calme tous les maux, & ne nous fait voir que de la puſillanimité dans la plupart des ſoins qui nous dévorent.

CHAPITRE VIII.

Des Plaiſirs.

LES plaiſirs, tels que les chagrins, ſont relatifs aux âges, aux conditions, aux pays, aux goûts. L'enfant fait ſes délices d'un jeu, que l'homme trouve inſipide ; la ſolitude procure des ſatisfactions, que le monde croit chimériques ; l'Anglois aime à rêver, le Hollandois à fumer, le François à chanter ; le Sage ſe complaît dans le recueillement des penſées, le Libertin dans la diſſipation des ſens ; mais malgré cette diverſité d'affections, il eſt un plaiſir unique, ainſi qu'un beau réel, qu'on ne peut s'empêcher de deſirer. Je parle de

cette joie intérieure, fruit de la bonne conscience & du calme des passions, qui, toujours la même au milieu de tous les événemens & de tous les pays, n'a besoin, ni des biens, ni des honneurs, ni des modes, ni des préjugés. Les hommes les plus dissipés recherchent le vrai plaisir; mais sans savoir où il existe, parce qu'ils ne rentrent pas en eux-mêmes : autrement ils sentiroient qu'il ne peut être que dans un cœur ami de l'innocence & de la vérité.

En vain le monde toujours agité passe donc d'un tourbillon dans un autre, pour saisir le vrai bien; on ne fait que se distraire de ses maux, lorsqu'on vit hors de soi. Il faut à l'ame une tranquillité fixe, qui ne

ſoit altérée, ni par le libertinage, ni par l'ambition. Les Cours en conſéquence n'offrent que des ombres de plaiſir; & la jeuneſſe, qu'on croit la ſaiſon la plus riante & la plus heureuſe, n'eſt qu'un temps d'orage. On s'étourdit ſur le vrai plaiſir, pour courir après le faux; & il ne reſte que du dégoût. L'amour du plaiſir n'eſt point une paſſion étrangere à l'homme; il naît avec nous: mais bien différents de la bête, qui ne ſuit qu'un brutal inſtinct, nous devons diſcerner les goûts qui ſont analogues à la dignité de notre être, & nous les approprier par la réflexion. Tous nos malheurs ne viennent que de notre ardeur démeſurée à ſaiſir ſur-le-champ ce qui nous flatte ou

ce qui nous éblouit. Nous ne pensons pas qu'il y a des fantômes de plaiſir, qui, ſous une apparence trompeuſe, renferment les plus grands chagrins, & que l'aveuglement ou les remords ſont le fruit de toute paſſion illégitime. L'eſprit, preſque toujours ſéduit par le cœur, s'attache à l'exiſtence des ſens plutôt qu'à celle de l'ame, & s'oublie lui même pour laiſſer régner notre malheureux corps. Ce ne ſont alors que des voluptés criminelles qui nous dénaturent, ou tout au moins des deſirs terreſtres qui nous aviliſſent.

Quel empire les plaiſirs ſenſuels n'ont-ils pas pris ſur l'homme depuis le commencement du Monde? Chaque ſiecle s'eſt épuiſé à raf-

finer la volupté, & à la rendre l'Idole de l'Univers. On a voulu que les ſenſations devinſſent notre bonheur : mais quel bouleverſement ce déſordre n'a-t-il pas cauſé ? Nous n'avons plus connu d'autre dogme que le matérialiſme, & nous avons ſenti en nous-mêmes, quoique malgré nous, un vuide affreux, qui ne ſe rempliſſoit que par des remords & par de l'ennui. Ce n'a plus été une ame ſpirituelle qui a déterminé nos goûts, mais une efferveſcence de ſang & d'humeurs.

Sans doute il eſt triſte de traiter auſſi ſérieuſement le chapitre des plaiſirs ; mais ne méritons-nous pas cette morale par la maniere dont nous vivons ? Nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes,

si le vrai Philosophe n'ose plus parler du plaisir qu'en tremblant. Au lieu de goûter des voluptés spirituelles, qui sont les délices de la raison, nous ne pensons qu'à nous réjouir d'une maniere toute profane : & encore quelles réjouissances ! L'Homme sensuel ne peut rester un moment avec lui ; la Femme du monde est obligée de se perdre tout le jour dans le sein des modes & des bagatelles ; le Petit-Maître court à trois spectacles pour chercher une satisfaction que l'exercice des sens ne sauroit procurer. Quiconque espére trouver le plaisir à force d'aller & de venir, ne le rencontrera jamais : le Sage ne fait que s'interroger, & il sait être heureux.

Les satisfactions d'une ame qui se connoît & qui s'aime, sont de nature à effacer toutes les voluptés que le monde idolâtre, & dont il se fait une image enchantereſſe. Les idées, les penſées & les deſirs, qui ſe renouvellent à chaque inſtant par le moyen d'une imagination & d'une volonté inépuiſables, produiſent un contentement qu'on ne peut exprimer, lorſqu'on ſait ſe répandre dans l'immenſité ſuprême. Dépouillez le Sage des biens, des honneurs, & même de toutes les Sociétés; & vous le verrez tranquille & joyeux, parce qu'il n'a que des objets immuables pour appuis de ſon bonheur.

Les hommes livrés à la diſſipation des ſens, n'ont que des plaiſirs

momentanés, & qui, par la trop grande idée qu'ils s'en faiſoient, deviennent inſipides lorſqu'ils en jouiſſent : mais les perſonnes qui ont la vraie gaieté, ſe trouvent à toutes les heures au même dégré de ſatisfaction. Ni les diſgraces, ni les priſons, ni la mort même, ne peuvent abſolument ravir une pareille joie, parcequ'il faudroit anéantir l'ame pour pouvoir la détruire. Ainſi les plaiſirs attachés à l'exiſtence du Philoſophe, font partie de ſon cœur & de ſon eſprit : ils lui ſervent de richeſſe & de compagnie, quand tout paroît lui manquer. On ſe reproduit & on ſe multiplie, quand on ſait profiter de ſoi-même ; & l'on plaint très-ſérieuſement ceux dont la féli-

cité se trouve attachée à un Spectacle ou à un Bal.

La réflexion nuit au plaisir des libertins, parcequ'ils ne peuvent réfléchir sans avoir des inquiétudes & des remords; mais elle contribue au contentement du Sage, & même elle en est l'occasion. On se voit volontiers, lorsqu'on n'a rien en soi que de calme & de riant: il n'y a point un plus beau miroir, qu'une conscience sans reproche.

Le Sage ne connoît que trois sortes de plaisirs: l'étude, qui consiste à s'instruire, à se ressouvenir, à imaginer; la conversation, qui renferme les visites, les repas, les douceurs de l'amitié; la promenade enfin, qui comprend les voyages & les satisfactions qu'on goûte

à voir les merveilles de la nature & les chefs-d'œuvre de l'art. Si les hommes s'en tenoient à ces récréations innocentes, ils étendroient la ſphere de leurs connoiſſances & de leur bonheur. Des plaiſirs de toute eſpece, entaſſés, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ne forment que des tourbillons. Les perſonnes naturellement gaies ſe font un paſſe-tems des choſes les plus ſimples, parcequ'elles aiment la ſimplicité.

Tout plaiſir, quelque nom qu'on lui donne, n'eſt qu'une habitude, ou qu'une frénéſie, ſi la gaieté ne l'excite. Cela paroit chez les mélancoliques, qui ne ſe réjouiſſent jamais qu'avec indifférence ou avec fureur. L'ame ne veut qu'elle-même pour inſpirer une

véritable joie, parceque rien ne nuit plus au plaisir que tout ce qui est compliqué. Il n'y a point de satisfaction égale à celle de trouver une heureuse pensée, ou l'occasion de faire du bien; alors, dans un espece d'enthousiasme qu'on ne peut exprimer, on paroît ne plus tenir à la terre, & devenir un être tout nouveau : mais ces réflexions sont étrangeres aux esprits rampants & aux mauvais cœurs.

Ce n'est qu'à l'aménité, cette situation douce & tranquille, qu'il appartient de procurer de vrais plaisirs; sans elle les ris sont forcés, les conversations mornes, les promenades insipides : tout refleurit par-tout où elle s'annonce, & ses charmes, qui s'élancent du fond

du cœur, paroiſſent le ſymbole de la candeur. Les libertins ne ſauroient comprendre ce langage; mais il n'en eſt pas moins certain que leurs ſenſations, dont ils ſe rendent idolâtres, ne ſont que des engourdiſſemens qui chatouillent & qui piquent. Plus ils ſe répandent hors d'eux-mêmes, & plus ils manifeſtent leur ennui. Le monde n'imagine tant de moyens de ſe réjouir, que parceque réellement il ne ſe réjouit pas.

L'amour, en conſéquence, cette paſſion tantôt ſourde & tantôt turbulente, ne peut ſe mettre au rang des plaiſirs qu'autant qu'il prend les nuances de l'amitié. Ainſi ces rendez vous qu'on croit le comble du bonheur, ces lettres qu'on eſ-

time comme les plus riches préſents, ces attentions qu'on ſuppoſe les expreſſions de la volupté, ne ſont que des eſclavages déguiſés, qui étouffent l'ame, ou qui la tyranniſent. On ne s'en apperçoit pas, parce qu'on ne voit rien lorſqu'on aime paſſionnément : on baiſe même le nœud de ſa chaîne, en croyant le rompre ; & l'on croit goûter le plaiſir, en ne ſentant que des inquiétudes & des déchiremens.

Il n'y a donc pas de doute que la gaieté ne ſoit incompatible avec cet amour immodéré : & comment pouvoir allier le calme avec le trouble, la ſatisfaction avec le repentir, la réflexion avec l'étourderie, les ris avec le déſeſpoir ? On n'exiſte que dans les autres, lorſqu'on aime

ſans meſure ; au lieu qu'on vit en ſoi-même, quand on commande aux paſſions. Si nous débarraſſions l'ame de ceux que nous aimons, des ornemens qui leur ſont étrangers, ou des frivolités qui les entourent, nous ne trouverions ſouvent qu'un mauvais caractere, ou qu'une ombre de raiſon ; mais les plaiſirs du monde ſont une fauſſe monnoie, qu'on laiſſe courir comme ſi elle étoit excellente. Cependant qu'arrive-t-il ? Après avoir bien commercé dans ce genre, on ſe retire ſans autre avantage que celui d'avoir perdu ſon tems.

CHAPITRE IX.

Des Cotteries.

ON appelle Cotteries, des Sociétés particulieres, formées par l'habitude ou par le goût ; elles ont un avantage sur les Assemblées générales, en ce qu'on y rit sans contrainte, & qu'on y parle en liberté: mais les Etrangers, qui n'y sont pas volontiers admis, ou qui s'y trouvent embarrassés comme ne sachant ni les Anecdotes ni la Langue du pays, ne peuvent souffrir ces sortes de rendez-vous. Ils aiment beaucoup mieux une maison où toute la Noblesse se rassemble, & parcequ'ils connoissent toute une Ville dès le premier instant, &

parcequ'ils ſe perdent dans la foule ſans être expoſés à la critique & à des queſtions preſque toujours gênantes. Paris, en conſéquence, leur paroît un endroit où l'on n'eſt pas accueilli auſſi gracieuſement qu'ailleurs, & où l'on eſt toujours iſolé, quelque monde qu'on fréquente. Ils ne penſent pas que, dans une Ville auſſi vaſte & auſſi peuplée, il ſeroit impoſſible d'y raſſembler toutes les perſonnes diſtinguées, & qu'il n'y a qu'une plaine qui pût les contenir.

Cependant ſi l'on veut prendre le ton de la bonne compagnie, apprendre à converſer, former des liaiſons durables, & jouir de la vraie gaieté, il faut aimer les Cotteries. C'eſt dans leur ſein, qu'on voit les

caracteres se développer, les esprits se ranimer, les ames se réunir. Tout intéresse parmi des personnes qui se voient journellement; mêmes connoissances, mêmes allures, mêmes goûts, mêmes plaisirs. On y parle avec franchise, on y rit sans gêne, & la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. Les affaires d'Etat, les Nouvelles courantes, les Anecdotes littéraires, les Folies du monde, & même les précieux riens passent & repassent comme des objets capables d'instruire ou d'amuser. Ici, la brochure du jour est déclarée insipide ou piquante; là, quelqu'événement politique fournit matiere à l'entretien : ici, on discourt sur quelque mode naissante, & là, sur quelque

point de Philoſophie. Aimable variété, qui applique ou qui délaſſe, qui intéreſſe ou qui réjouit, ſelon les circonſtances & les beſoins!

Les hommes de mérite ſont confondus dans ces grandes Aſſemblées, qui ont tout l'air d'un Bal paré. Il y a trop de perſonnes qui entrent & qui ſortent, qui parlent ou qui jouent, pour pouvoir s'occuper de l'eſprit & des talens, & même pour y prendre garde. On n'y paroît qu'avec dignité, on n'y diſcourt que d'une maniere entrecoupée, on n'y rit qu'avec réſerve: ce ſont, en un mot, des converſations où l'on ne converſe point, & qui, ne ſe ſoutenant qu'à l'aide de l'étiquette ou du déſœuvrement, n'inſpirent ni confiance, ni gaieté. La

grandeur y trouve plus ſon compte; mais la liberté n'y eſt pas à ſon aiſe.

Cependant comme les mœurs varient ſelon les Pays, & que tous les hommes n'ont pas le même goût ou la même aptitude à converſer; il faut reſpecter les uſages: & d'autant mieux que ce qu'on nomme aſſemblée en Italie, s'appelleroit cohue en France; & que ce qui paſſe pour enjouement à Paris, ſeroit regardé comme étourderie à Londres. Mais malgré la diverſité de ces nuances, qui embelliſſent les différentes faces de l'univers, les Cotteries ſont le plus doux lien de la Société: elles reveillent l'eſprit, elles dilatent le cœur, elles répandent la joie, elles engendrent l'amitié; & l'on peut dire

dire que, ſans la répétition éternelle des mêmes jeux, il n'y auroit rien de plus agréable que les converſations Françoiſes.

Lorſqu'un cercle ne s'étend pas au-delà de neuf ou dix perſonnes, l'entretien devient général, & l'on a le plaiſir d'entendre le Philoſophe ou l'Orateur, & de les admirer. C'eſt une eſpece d'Academie, où chacun parle à ſon tour, & s'inſtruit ſans paroître avoir beſoin d'inſtructions, & ſans avoir l'air de les recevoir. Les femmes bien nées, dont l'eſprit pénétrant & délicat apperçoit plus promptement les défauts, rendent leurs Cotteries d'excellentes écoles pour les jeunes gens : elles examinent juſqu'à leurs geſtes, & juſqu'à leurs re-

gards; & comme elles ont droit de tout dire, & qu'elles disent tout avec grace, elles donnent des avis qui semblent des complimens.

» Le plaisir de la Société entre les » amis, dit l'inimitable La Bruyere, » se cultive par une ressemblance de » goût sur ce qui regarde les mœurs, » & par quelque différence d'opi- » nions sur les Sciences. Mais je sou- tiens que cette culture n'est agréable & utile, qu'autant qu'il y a de la gaieté : autrement l'uniformité de pen- ser sur la conduite dégénéreroit en une froide monotonie, & la diver- sité des sentimens sur l'article des études engendreroit des disputes pédantesques & dangereuses. La gaieté peut donc s'appeller l'em- bellissement des Cotteries, puisque

ſes charmes animent & tempérent les entretiens, de ſorte que, quelque matiere qu'on traite, on n'y reſpire que la douceur & l'urbanité.

Si les hommes étudioient davantage le véritable eſprit des Cotteries, ils en ſentiroient l'agrément, & ils ſe lieroient plus volontiers; mais l'intérêt & la frivolité ſont deux grands obſtacles aux liaiſons. Ou l'on ne penſe qu'à parvenir, ou l'on ne fait que voltiger d'un cercle dans un autre, ſans autre but que celui de s'oublier. Cependant, lorſqu'on connoît le prix de l'amitié, quel plaiſir de ſe retrouver avec ceux qu'on chérit, de leur ouvrir ſon cœur, d'entrer dans un commerce de paroles & de penſées qui renouvellent l'ame en quelque ſor-

te, & la multiplient, de mettre en un mot ſes ris, ſes plaiſirs, ſes ſecrets mêmes en commun, pour qu'il en réſulte une joie égale & univerſelle !

Les Cotteries furent en honneur dans tous les tems chez les Perſonnages les plus célebres. Il n'y a que les hommes ſans humanité qui voient tout le monde indifféremment, & qui ne s'apperçoivent ni de la mort ni de l'abſence des autres. Si l'on ne fréquente que des Aſſemblées générales, on riſque de contracter peu-à-peu cette inſenſibilité. On ſent bien moins la néceſſité des liaiſons, lorſqu'on eſt dans la foule ; alors tout paroît égal, pourvu qu'on voie du monde. L'amitié a décliné, à meſure que

le faſte & l'ambition ont formé ces converſations ſolemnelles, qui ne ſont, à proprement parler, que des audiences, où chacun avide d'obtenir un mot, & même un régard, paſſe tout ſon tems à craindre & à eſpérer. Je ne prétens pas ici parler des *Gala*, ces jours ſi ſagement établis pour rendre hommage aux Souverains, & qui les rapprochent de leurs Sujets; ces jours qui procurent à toute une Nobleſſe l'occaſion de ſe voir, & qui n'arrivant que de loin en loin, n'apportent nul obſtacle aux petites Societés. Il ſeroit même à deſirer que cet uſage paſſât en France; les Etrangers y trouveroient une reſſource, & les gens du Pays une conſolation.

On croira peut-être que j'ai

voulu juſtifier toutes les Cotteries, & l'on ſe trompera. La frivolité du ſiecle a engendré des Societés ridicules, qui ont fait divorce avec le bon ſens; des Societés, où une femme à prétention vient jouir de tous ſes avantages, recueillir les fruits de ſix heures de toilette, employer impunément de jolis riens, des tons enfantins, des ſouris prémédités, des geſtes ſéduiſans, des minauderies, des coups d'éventail, des vapeurs, & même des évanouiſſemens.

Des Societés, où un Abbé élégant & douillet eſt l'homme deſiré, l'homme néceſſaire, l'homme univerſel, qui, dans un même jour, ſe trouve aux Sermons, aux plaidoyers, aux toilettes, aux prome-

nades, aux ſpectacles, aux grands repas; qui réfute une propoſition contraire à ſes préjugés; qui baiſſe les yeux au moindre propos équivoque, pour montrer de la modeſtie, mais qui ſourit en même-tems pour ne pas paroître ſans intelligence; qui ſait enfin le nom, l'uſage, le prix, & la boutique de tous les pompons & colifichets nouveaux nés.

Des Societés, où le Petit Maître, à talons rouges, à plumet friſé, à bouquet ambré, entre en fredonnant, fait dix révérences en pirouettant, voltige çà & là, attaque la prude, perſiffle l'Abbé, contredit le Nouvelliſte, parle de chiens, de chevaux, d'équipages, fait voir le portrait d'une Dame adorable,

ſe rajuſte devant un miroir, ſort enfin en cabriolant, & court à quatre ſoupers divins.

Des Societés, où un Nouvelliſte du bon ton a ſa place marquée, raconte toutes les circonſtances d'un fait, l'aſſaiſonne de mille réflexions, en connoît les cauſes dont il va chercher la ſource dans le quinzieme ſiecle, en prévoit les ſuites, & prétend toujours tenir tout de la premiere main, parcequ'il a toujours vu quelque Prince, ou quelque Miniſtre.

Des Sociétés, où un bel eſprit, plein de lui-même, croit illuſtrer le cercle où il paroît, n'eſt jamais du ſentiment reçu, attaque les Ecrivains les plus célebres, & goûte l'honneur d'avoir frondé la Reli-

gion dans un Livre que ſa flétriſſure a rendu célebre.

Des Societés, où une prude renonçant au monde qui la quitte, & débitant une morale amere que l'âge & le dépit lui inſpirent, ſe fâche contre toute perſonne qui oſe avoir un joli viſage.

Des Societés, où une Joueuſe impatiente & diſtraite s'ennuie de tout propos qui ne ramene point au jeu, juſqu'à ce que, nichée dans la place qu'elle croit heureuſe, elle ſe fâche contre les mauvaiſes cartes qu'on lui donne, elle coupe d'un air colere, elle ouvre ſon jeu en murmurant, perce la nuit, & fait donner parole qu'on reviendra le ſoir de meilleure heure.

Mais laiſſons ces ridicules pour

revenir aux Cotteries raiſonnables, où l'Abbé s'annonce comme un Eccléſiaſtique, où le Petit-Maître paroît avoir oublié ſa fatuité, où la femme qui joue n'eſt point une joueuſe, où l'Auteur n'eſt ni bavard ni pédant. C'eſt là que cette gaieté philoſophique, l'agrément de la raiſon, ſe ſaiſit des ames, & ne préſente à l'imagination que des objets gracieux; c'eſt là qu'on perd de vue ſes affaires, ſes études, & même ſes chagrins domeſtiques, pour reſpirer un air de contentement & de liberté; c'eſt là qu'on rappelle les anecdotes du jour, pour en faire un ſujet d'entretien, & peut-être de plaiſanterie; c'eſt là qu'on ſe perfectionne dans l'Art du ſavoir vivre, & qu'on apprend à

écouter avec profit, & à narrer avec préciſion.

Quant aux Cotteries Angloiſes, quelqu'intéreſſantes qu'on les ſuppoſe, nous ne les croyons gueres propres à être citées comme exemple dans un Ouvrage ſur la gaieté. Le morne & le bruyant y contraſtent d'une maniere ſi ſinguliere, qu'on ne peut ni le définir ni le comprendre. Il faut autre choſe que du *Punch* pour égayer l'ame, & pour lui procurer une joie ſolide & agréable. C'eſt par cette raiſon que les repas n'ont point en eux-mêmes de quoi réjouir, s'ils ne ſont aſſaiſonnés de cette franchiſe & de cette aménité qui mettent les convives à l'aiſe. Ainſi le moindre dîner en France a mille fois plus

d'agrément que toutes les tables faſtueuſes de Pologne, où l'on ne parle que pour boire à la ſanté des uns & des autres, & où la confuſion empêche de rien entendre.

Les grands repas, ainſi que les ſpectacles, ſont la deſtruction des Cotteries, qui ne ſe ſoutiennent que par le petit nombre & par la convenance des perſonnes. Mais je ne ſais pourquoi les Nations ſérieuſes aiment les comédies bouffonnes, tandis que les François ne ſauroient les ſupporter. L'homme ſans doute aime à ſortir de ſon caractere, lorſqu'il ſe réjouit: ou plutôt celui qui a ri toute la journée, aime à s'inſtruire lorſqu'il court au théâtre; de même que celui qui a été grave du matin au ſoir, cherche quelque

passe-tems qui l'égaye. Il n'y a que les foux qui affectent continuellement l'air sérieux, selon cette belle maxime du célebre La Rochefoucaut. *Il est une folie grave, concertée, & contente d'elle même, qui a un certain air de sagesse plus impertinent mille fois, que cette folie étourdie & plaisante qui ne fait nulles réflexions.*

Le sérieux, marqué au coin du ridicule, n'est pas à son aise dans les Cotteries. La liberté qui y regne le contredit perpétuellement : d'ailleurs on agace une personne qui ne parle, ni ne rit, & on la force, comme malgré elle à se prêter à l'amusement de la Compagnie. Les Pays où l'on fume continuellement, laissent la gravité toute entiere jouir d'elle-même tant qu'elle

veut. Chacun, à l'aide d'une pipe, a droit de paroître automate, & peut-être de l'être. Ceux qui croient que le silence suppose une ame plus pensante & plus recueillie, sont dans l'erreur; la taciturnité n'est souvent que le surtout de l'ignorance : combien de personnes perdroient leur réputation, si elles se hazardoient à parler !

On apperçoit une différence étonnante entre les Nations enjouées & sérieuses. Celles-ci traitent les affaires les moins importantes avec toute l'attention & toute la gravité, s'attachent fortement à leurs titres, à leurs possessions, & s'appuient sur cette terre comme sur des fondemens éternels; celles-là au contraire donnent simplement

un coup d'œil ſur les objets, & regardent ce monde comme une fleur qu'on cueille, qu'on flaire, qu'on admire, & dont on connoît la courte dureé. Ainſi la gaieté n'eſt pas toujours une legereté, comme on ſe l'imagine. Il y a ſi peu de choſes intéreſſantes ici-bas, lorſqu'on les enviſage philoſophiquement, que c'eſt une ſageſſe de n'y prendre garde que pour s'en amuſer. Nos préjugés, nos coutumes, nos étiquettes, nos cérémonies, nos modes, & nos affaires mêmes, deviennent encore mille fois plus ridicules, lorſque nous n'avons pas l'eſprit d'en rire & de les apprécier.

La Société des perſonnes gaies ne ſe diſſout jamais : ſoit en Ville, ſoit à la campagne, ſoit à table, ſoit

au jeu, soit en se promenant, soit en conversant, elles ne paroissent ni distraites ni isolées. Il n'en est pas ainsi de l'homme sérieux, qui, ordinairement plus occupé de lui-même que des autres, paroît ne se complaire que dans sa propre existence: il lui est indifférent si l'on parle ou si l'on rit, si l'on dispute ou si l'on joue, parcequ'il s'est fait une loi de ne présenter qu'un buste à la Compagnie qu'il daigne honorer de sa présence.

Le sérieux étant le caractere le plus général, je m'expose sans doute à avoir beaucoup de contradicteurs; mais pour ne pas déplaire à la multitude, doit-on déguiser la vérité? Je voudrois que ceux qui admirent tant la gravité, & qui la croient le

comble de la raiſon, la viſſent en oppoſition avec une ſage gaieté : à moins qu'ils ne fuſſent triſtes comme une Ville *Anſéatique*, * ils ne balanceroient ſurement pas à préférer cette humeur qui prévient, qui parle, qui rit, qui intéreſſe, & qui attache. La gaieté prend toutes ſortes de formes pour plaire & pour amuſer, tandis que le ſérieux toujours uniforme & toujours monotone, n'annonce qu'une ame mécontente d'elle-même ou des autres. Si les Peintres n'avoient exprimé que le ſérieux, la Peinture n'auroit ſurement pas tant d'admirateurs.

* On appelle villes Anſéatiques certaines villes de l'Empire, telles que Nuremberg & autres, où il regne un ſerieux, & un morne capables d'allarmer ; quoique les Allemands en général ſoient nés pour la ſocieté, & très empreſſés à bien accueillir les Étrangers.

CHAPITRE X.

Des Jeux.

Tous les Fondateurs des Républiques ou des Monarchies instituerent des fêtes & des jeux, comme un délassement nécessaire. Il n'y a point de Pays qui n'ait des divertissemens analogues aux mœurs & au climat. Les uns s'amusent par des luttes, des danses, des carrousels; les autres par des jeux de hazard, ou de combinaison : mais quoi qu'il en soit, nous pouvons dire qu'on ne joue plus aujourd'hui de maniere à exciter la gaieté. On se rassemble autour d'un tapis aussi gravement

que s'il s'agiſſoit de diſcuter une affaire épineuſe, ou de réſoudre un problême; & la cupidité, qui eſt ordinairement l'ame de toutes les parties, permet à peine l'uſage de la reſpiration. On avertit gravement quelqu'un qui oſe rire ou parler, qu'il faut ſe taire, parceque l'on joue, comme ſi c'étoit un malheur d'être diſtrait dans un moment où l'on ne doit chercher qu'à s'amuſer.

Je conçois facilement que des perſonnes dont la vie n'eſt qu'une ſucceſſion de déſœuvrement & d'ennui, aient le courage de paſſer les journées à remuer des cartes, & à les étudier; mais je ne puis comprendre que des gens d'un eſprit vif & laborieux quittent une étude pour en reprendre une autre,

& captivent leurs oreilles & leurs yeux de maniere à répéter mille fois le même genre d'application, ou à eſſuyer toute la mauvaiſe humeur & ſouvent les ſupercheries d'une joueuſe atrabilaire & ruſée.

On a laiſſé dépérir ces jeux de Societé dont nos Peres faiſoient ſi ſouvent uſage, ces jeux qui ne dépendant ni du nombre des perſonnes, ni de leur ſavoir, mais ſeulement de la bonne humeur, n'entraînoient ni perte d'argent, ni impatience, ni ennui. On rioit alors, & l'on ne craignoit pas les diſtractions, parcequ'on ne jouoit que pour ſe diſtraire. Autres tems, autres mœurs! On regarde maintenant comme un être inutile qui conque n'a pas le courage ou l'habi-

leté de s'ennuyer pendant ſix heures, ou de percer les nuits à épuiſer ſa ſanté. Jamais on n'eut tant d'ardeur pour le plaiſir, & jamais on ne le connut moins. On court aux Aſſemblées avec vîteſſe, on y reſte par déſœuvrement, & l'on s'en revient avec dégoût.

Mais je demande où la gaieté ſera-t-elle de miſe, ſi ce n'eſt au milieu des jeux? devrons-nous donc la réſerver pour le tems des études & des affaires? Il eſt inconcevable comme nous avons renverſé l'ordre des ſages coutumes & de la raiſon! Nos travaux, nos plaiſirs, nos beſoins, ſe confondent: ce qui devoit être l'occupation du jour, devient celle de la nuit; ce qui devoit amuſer, applique; ce qui devoit

délaſſer, fatigue: & l'argent, qu'on n'auroit dû employer qu'au bien de l'humanité, entre dans les détails du jeu, comme dans ceux du ménage. On croit en conſéquence qu'on ne peut plus s'amuſer, ſi l'on n'eſt riche; & les divertiſſemens les plus agréables paroiſſent inſipides parcequ'ils ne coutent rien.

Ce n'eſt pas ainſi que raiſonne la gaieté; elle n'aime pas les jeux qui s'achetent, parcequ'elle ſent n'avoir beſoin que d'elle-même pour ſe réjouir. Les promenades qui ſe meſurent à la toiſe, les parties qui ſe peſent au poids de l'or, n'annoncent que de la gêne, de l'inquiétude & de l'ennui. On a rendu les jeux de commerce auſſi ruineux que ceux de hazard, parce-

qu'on ſacrifie tout à la cupidité, de ſorte que les perſonnes qui ne jouent point, ſont bien moins intéreſſées que celles qui jouent.

C'eſt cette façon bizarre de s'amuſer, qui fait qu'on ne converſe plus. Les Joueurs ont beau prétexter qu'on ne médit point lorſqu'on remue des cartes; on n'eſt pas dupe de leurs raiſons. On ſait que la médiſance n'eſt point une partie eſſentielle de la converſation; que ceux qui ont la malheureuſe habitude de parler mal du prochain, en trouvent toujours l'occaſion; qu'on a l'art de placer au jeu des coups-d'œil & des demi mots, ſouvent plus malins que des entretiens, & qu'enfin on apprendroit à diſcourir raiſonnable-

ment, ſi l'on vouloit moins jouer.

Je ne prétens point ici qu'on doive proſcrire les cartes comme un divertiſſement odieux ; mais je voudrois qu'on n'en ît pas une étude, & que, plus ami de la Société que du gain, on converſât tout en jouant : je voudrois qu'on ne fût point aſſujetti à des parties qui durent deux & trois heures, parceque toute récréation doit être libre : je voudrois que lorſqu'on a le bonheur de poſſéder des perſonnes de mérite, on ſuſpendît au moins le jeu pour leur faire compagnie ; qu'on ne regardât pas un homme avec indifférence, parcequ'il ne ſait pas jouer : je voudrois que le hazard formât un *Piquet* ou *Tri*, mais que ce ne fût ni habitude,

tude, ni loi; qu'on ne se fît point une petite guerre à force de vouloir gagner, mais que le principal intérêt fût le plaisir de s'amuser: je voudrois enfin que l'amour du jeu ne fût qu'un moyen de se délasser.

On croira ces conditions onéreuses, & cependant elles sont essentielles pour maintenir la gaieté, qui disparoît de jour en jour depuis qu'on a des jeux combinés & prémédités, des jeux qui sont une espece de persécution pour ceux mêmes qui s'y livrent. Reprenons les noix d'Esope, & les épingles de Mallebranche; & nous verrons que ces jeux ne nous semblent puériles, que parceque nous ne sommes pas Philosophes, & parce-

que nous avons voulu jouer éternellement. La vraie Philosophie, simple dans ses amusemens, ainsi que dans ses mœurs, se rit de ceux qui ne se réjouissent que par intérêt ou par combinaison : elle saisit le premier divertissement qui s'offre, tel qu'une boule ou un volant, parceque, lorsquelle se délasse, elle ne croit pas devoir s'occuper.

Rien ne donne plus envie de se réjouir & de jouer, que la vue des Cosaques; ces Peuples, qu'on croit barbares, ont l'air de vouloir toujours rire & danser. Tous ceux que j'ai vu dans la Russie rouge, excitoient la joie parmi leurs camarades, & amusoient leurs maîtres de maniere à se faire rechercher. Un

homme qui ne tient à rien, pas même à ſon corps, n'a ni chagrin ni embarras; & c'eſt le cas du Coſaque, dont l'Univers eſt la Patrie, & la petite guerre le ſeul moyen de ſubſiſter. Tous les endroits où les jeux de paulme, de quilles, de boule & de billard ſont uſités, inſpirent la gaieté, & ce n'eſt qu'à meſure qu'on les a négligés, qu'une eſpece d'engourdiſſement a ſaiſi les eſprits. Nous voyons encore que le peuple ſe réjouit beaucoup mieux que les grands, parceque ces jeux ſont des exercices.

CHAPITRE XI.

Des Ris.

LE rire, que les faux dévots regardent comme un ſcandale, eſt une faculté qui nous diſtingue des animaux, un ſigne naturel qui dénote la joie du cœur, & que l'Ecriture ne fait point difficulté de prêter à Dieu, même dans ces occaſions, où elle s'accommode à notre maniere de concevoir les choſes & de les exprimer. Les Pſeaumes, l'Eccléſiaſte, le Livre de la Sageſſe, nous diſent que Dieu ſe rit au plus haut des Cieux, qu'il ſe joue dans cet Univers, & qu'il ſe moque des impies. D'ailleurs,

quel eſt le perſonnage le plus ſaint qui n'ait pas ri dans ſa vie ?

Les ris devroient toujours être avoués par le cœur ; mais l'on voit peu d'hommes rire de bonne foi. Si du moins on ne ſourioit que par habitude ou par complaiſance, on rempliroit ſouvent des devoirs de Société ; mais malheureuſement on s'accoutume à une certaine duplicité, qui met les levres en contradiction avec le cœur. Delà ces viſages riants qu'on prend comme un maſque à la vue d'un ennemi qu'on voudroit anéantir ; de-là ces politeſſes dont on uſe à deſſein de tromper ; de-là ces fauſſes confidences qu'on ſe fait ſi volontiers ſous prétexte d'amitié, & qui ne tendent qu'à ſe déchirer avec plus de

ſuccès; de-là cette défiance univerſelle qui régne dans les Sociétés. Toutes les facultés dont la nature nous a doués pour bien rendre nos ſentimens & nos penſées, ne ſont plus que des ſignes équivoques. Nous éprouvons continuellement en nous-mêmes les révolutions d'une anarchie : l'eſprit s'empare des fonctions du cœur, les ſens de celles de l'ame; & nos paroles, ainſi que nos démarches, deviennent des mouvemens qu'on ne peut ni approfondir ni débrouiller.

Nos Peres, dont la candeur perçoit à travers les moindres geſtes, ne rioient ni par grimace ni par contrainte : ils n'exprimoient au-dehors que ce qu'ils ſentoient intérieurement, parcequ'ils étoient

ſimples, & conſéquemment ſinceres. Il faut avouer que les ris ſans apprêt, & qui naiſſent d'une amitié réciproque, ont un mérite qu'on ne connoît bien que lorſqu'on chérit l'humanité : ils ſont les interpretes d'une ame contente, dont les épanchemens diſſipent le chagrin & l'ennui ; ils rendent la Société un commerce de ſatisfactions & d'agrémens ; ils ont le talent de la conciliation ; ils font en un mot, que les hommes ſe ſuffiſent en quelque ſorte à eux-mêmes, ſans recourir à l'Art des Théâtres, qui ne ſubſiſtent, ſelon la remarque du Philoſophe Rouſſeau, que ſur les débris des Cotteries innocentes où l'on ſavoit rire & s'amuſer.

Voilà ce que produiſent les véri-

tables ris ; mais bien des perſonnes de ce ſiecle mourront ſans les connoître. Nous avons fait, à force de rafinemens, une nouvelle gaieté, qui n'eſt analogue ni à la Philoſophie ni à l'Humanité : on ne ſe réjouit point, lorſqu'on veut de l'art & de la méthode ; de même que l'on ne ſait pas converſer quand on n'aime que les nombreuſes Aſſemblées.

Ce ſeroit ici le lieu de détailler toutes les différentes manieres de rire qu'on apperçoit dans la Société, & qui contribuent à ſon embelliſſement ; mais il ſuffit de ſavoir que chaque paſſion a une façon de rire qui lui eſt propre. Le libertin ne rit pas comme le dévot, ni l'ambitieux comme le Philoſophe. Il

y a des tons & des dégrés qui diversifient la gaieté à l'infini, & qui la rendent personnelle. Cependant on doit s'appliquer à ne jamais rire aux dépens des autres, à éviter ces ris contempteurs qui supposent une ame basse ou jalouse, & à se faire un visage de Société, qui ne soit pas l'ouvrage de l'hypocrisie, mais celui de la complaisance. Ainsi les personnes taciturnes, qui trouvent du plaisir à rêver & à s'attrister, peuvent conserver leur mélancolie; mais sans la faire paroître, parceque la Société a droit d'exiger qu'on se modifie selon ses usages & ses loix. Eh, que deviendroit l'Univers, s'il n'y avoit pas un goût général qui déterminât les goûts particuliers! On mêleroit indistinc-

tement les larmes & les ris ; & nos Assemblées ne seroient plus qu'un commerce de bizarrerie & d'humeur.

Si l'on connoissoit le mérite de ces ris gracieux qui développent le caractere & qui annoncent la bienfaisance & la candeur, on ne se présenteroit qu'avec un visage riant, ou l'on rougiroit de n'avoir pas les qualités aimables qui honorent l'humanité. Les ris, lorsqu'ils sont sinceres, excitent la confiance, engendrent l'amitié, réveillent l'esprit, deviennent le lien des Assemblées & des repas. On doit autant les desirer dans le commerce de la vie, qu'on doit redouter les ris malins, ces témoignages d'une ame orgueilleuse ou perfide. Les personnes qui rient

de bon cœur n'ont ordinairement ni vengeange, ni méchanceté; & il ſuffit, pour s'en convaincre, d'enviſager quelque rieur dans le tems qu'il s'épanouit : on voit toutes ſes penſées ſe reproduire ſur ſon viſage, & toute ſon ame ſe développer.

Si l'on blâme les ris, parceque ſouvent ils ſont hors de propos & même indécents, il faudra proſcrire auſſi les paroles. Ce n'eſt jamais que l'abus, qu'on doit condamner & éviter; il n'y a rien de plus pitoyable qu'un mauvais plaiſant, comme il n'y a rien de plus aimable qu'une perſonne raiſonnablement enjouée. Lorſqu'on rit du fond du cœur, on annonce qu'on ſent le plaiſir d'exiſter, & qu'on

jouit d'une conſcience pure & paiſible. Mais il ne faut pas croire que ce doivent être des éclats. Ceux qui paroiſſent rire avec plus de force, n'ont ſouvent qu'une gaieté empruntée. L'ame du Sage recele en elle-même la véritable joie ; & ſes moindres geſtes, ainſi que ſes moindres expreſſions, ſont autant de témoins qui conſtatent ſa réalité.

Démocrite s'acquit le nom de Philoſophe en riant toujours, parce qu'il ne s'agit que du motif qui détermine à rire. Nous aurions ſans doute droit d'imiter un pareil exemple, nous qui vivons dans un ſiecle vraiment ridicule par ſes modes, par ſes frivolités, par ſes paradoxes ; mais on attribueroit aujourd'hui de pareils ris à la malî-

gnité ou à l'humeur. Cependant, ſelon l'expreſſion d'Horace, on corrrige les mœurs en riant, & ſouvent l'ironie vaut mieux qu'une réprimande.

Nous finirons ce Chapitre par une réflexion qui ne trouvera ſûrement pas de contradicteurs : c'eſt qu'il n'y a perſonne, de quelque pays & de quelque caractere qu'on le ſuppoſe, qui n'aime à voir un viſage riant, & qui n'y reconnoiſſe un charme aſſez puiſſant pour déſarmer la colere & la fureur. Je ne parle point ici de ces phyſionomies apprêtées, que les femmes frivoles ont l'art de ſe faire à l'aide d'un miroir ; mais de ces ris naturels, qui développent une ame innocente & tranquille, & qui ſemblent le lan-

gage de la candeur. De tels ris peuvent s'appeller des demi vertus ; car ils enlevent souvent les suffrages, & ils triomphent de la rudesse & de l'obstination : on ne peut s'empêcher de les aimer, de même qu'on est forcé d'admirer un beau jour. C'est sans doute une folie de rire au hazard, & continuellement ; mais c'est un grand avantage d'avoir toujours le visage riant.

CHAPITRE XII.

Du Chant.

LA gaieté n'a point de langage plus expreſſif que le Chant ; & nous voyons que la nature ranime la voix des oiſeaux, ſitôt que le Printems vient couvrir la terre de fleurs, & répandre l'allégreſſe.

L'homme, Berger dans ſon origine, après avoir écouté le ſouffle des zéphyrs, le murmure des eaux, le bourdonnement des abeilles, s'efforça de les contrefaire ; & tantôt à l'aide d'un chalumeau, tantôt par le ſeul mouvement de ſa voix, il forma des tons & des modulations qui exprimerent ſon bonheur

& ſa joie. Il lui fut d'autant plus facile de réuſſir dans ce genre, qu'il n'y avoit alors ni guerre ni injuſtice capables de troubler la paix ; mais les plaintes & les larmes naiſſant avec les maux qui vinrent déſoler l'Univers, on crut devoir recourir à l'Art pour produire une muſique capable d'engourdir la douleur. Bientôt on vit éclore les Cantates & les Ariettes, les Vaudevilles & les Chanſons ; & les Villes & les campagnes ſe trouverent remplies d'Habitans qui charmerent leur ennui par le plaiſir de chanter.

Cet agréable exercice, varié à l'infini, déſigne les mœurs des diverſes Nations. Le Polonois, naturellement mélancolique, ou par la raiſon du climat, ou par la forme du

Gouvernement, n'a que des airs langoureux; l'Italien, au contraire, qui n'éprouve de joie que par accès, ne fait que sautiller en chantant: au lieu que le François, gai par caractere, emploie des tons agréables & moëlleux, dont le cœur semble être la véritable source. Aussi n'est-ce pas sa faute, mais celle de sa langue, si sa musique n'a pas l'avantage de plaire aux personnes de bon goût.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, par-tout où la gaieté s'annonce, on aime les Chansons. L'Artisan, par cette raison, chante en faisant son ouvrage, le Laboureur en traçant son sillon, le Berger en gardant son troupeau; tandis que le Riche, distrait par ses affaires, ou rongé par son ambition, n'ouvre

la bouche que pour parler d'intérêts, ou pour donner des éloges que ſon cœur dément. Lorſque la gaieté étoit encore pure, c'eſt-à-dire ſans mélange, ſans trouble, ſans diſtraction, il n'y avoit point de repas qui ne fût égayé par quelqu'agréable Chanſon. Les Convives ſe ſuccédoient à l'envi, pour exprimer, ſur toutes ſortes d'airs, la joie dont ils étoient pénétrés. Maintenant, que l'orgueil a pris la place de la candeur, & l'Epigramme celle des Chanſons, on s'ennuie ſuperbement, & l'on ſe déchire avec art. Nous ne voyons plus cette gaieté qu'on reſpiroit aux tables de nos Peres, que dans les payſages, où ſous les couleurs d'un habile pinceau, les anciennes coutumes paroiſſent revivre.

Cependant quel plaiſir de déployer ſa voix en même-tems que ſon cœur, & de peindre par des ſons les mouvemens tranquilles d'une ame heureuſe & naïve! Quel plaiſir d'unir ſon Chant au ramage des oiſeaux, & d'agacer une Compagnie, ou de la réveiller par ces Chanſonnettes innocentes qui ne bleſſent ni la Religion ni les mœurs! Il y a pluſieurs motifs qui engagent à chanter; ſouvent la peur, le chagrin, & même la colere y excitent: mais lorſqu'on eſt en Société, on ne peut chanter que par gaieté, à moins que ce ne ſoit que par complaiſance. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe les reſſorts du cœur humain, & l'impreſſion que ſes mouvemens produi-

ſent à l'extérieur, on diſtingue facilement d'où naît l'envie de chanter. L'ame s'unit toute entiere aux Chants qui proviennent de la gaieté, au lieu qu'elle ne prend aucune part à ceux qui ſe font entendre au moment de quelque forte paſſion.

Si notre eſprit & notre cœur étoient dans une parfaite harmonie, nous goûterions davantage le plaiſir de chanter; alors nos voix ne feroient que rendre ce qui ſe paſſeroit au-dedans de nous, & elles ſe trouveroient à l'uniſſon de nos idées & de nos ſentimens: mais nous avons toujours des affections qui détonnent, & qui contrediſent intérieurement les ſons que le mouvement de nos levres produit.

Ceci nous ramene tout naturellement à la gaieté philoſophique, en nous faiſant voir qu'il n'y a qu'elle qui ſoit la mere des vrais plaiſirs. Soit qu'on chante, ſoit qu'on converſe, & même ſoit qu'on ſe taiſe, on éprouve une ſatisfaction qui paroît multiplier notre exiſtence, & nous ravir au delà des bornes du monde. Rien n'eſt hyperbolique dans ces expreſſions : il ſuffit d'enviſager les perſonnes raiſonnablement gaies, pour appercevoir *l'hilarité*, ſymbole de la véritable joie.

CHAPITRE XIII.

Des bons mots.

TOUS les Anciens eurent leurs bons mots, que l'Hiſtoire a cru devoir nous tranſmettre ; & les Peres mêmes de l'Egliſe ne firent pas difficulté de les employer contre les Héréſiarques & les Impies. Il ne s'agit que de s'en ſervir avec vérité, & avec diſcrétion. Les pointes ſont un ſel Attique; mais qui, tel que celui que nous répandons ſur nos mêts, doit être employé ſobrement. Ainſi les diſeurs de bons mots, qui, à l'imitation de Séneque, laſſent par des excès d'eſprit, dépouillent la Société de ſes agrémens naturels. On aime une converſation où chacun parle à ſon

tour, & où l'on ne court ni après les phraſes ni après les ſaillies.

D'ailleurs, les perſonnages affichés pour beaux Eſprits, n'ont ſouvent qu'une morgue, qu'un ton, & ne s'établiſſent les arbitres des plaiſirs & de la raiſon, que parcequ'on n'a pas le courage de les contredire, ou le talent de les deviner. L'imagination, quelque brillante qu'elle ſoit, a ſes momens de repos, ainſi que tout ce qui exiſte dans la nature. On ne fait que répéter ou dire des choſes extravagantes, lorſqu'on veut continuellement imaginer. L'eſprit s'épuiſe parcequ'il eſt limité, comme le corps dépérit parcequ'il eſt terreſtre. De-là naît cette inſipidité dans la plupart des Ouvrages qu'on nous

a donnés ſous le titre de bons mots ; delà vient qu'il y a toujours moins d'équité que de prévention en faveur des beaux Eſprits, & qu'il faut ſouvent eſſuyer mille mauvais mots, avant d'en entendre un bon.

Mais comme je ne veux point leur ravir toute l'eſtime qu'ils s'approprient, je dirai que les penſées brillantes n'ont ſouvent qu'un éclat momentané qui dépend de la circonſtance & de la compagnie, & que ce n'eſt pas rendre ſervice à leurs Auteurs de les répéter ; je dirai que les meilleurs ſaillies ſont celles qu'engendre l'à-propos, & que ſouvent le ton & l'air même de la perſonne qui parle, leur donnent plus de la moitié de leur prix ; je dirai enfin que tout *impromptu* exige

exige une indulgence qu'on n'accorderoit pas à une réflexion.

Pluſieurs perſonnes s'imaginent que tout homme à bons mots eſt néceſſairement une perſonne d'eſprit; & elles ſe trompent: ce n'eſt ſouvent qu'une certaine vivacité, comme celle qui devine tout-à-coup les logogryphes & les énigmes. L'habitude d'ailleurs, ainſi que la gaieté, rendent l'imagination propre aux ſaillies. Le Pape Benoît XIV avoit peut-être moins d'eſprit que d'érudition; mais naturellement gai, & né dans une Ville où le Peuple même s'exprime d'une maniere comique, il dit des choſes facétieuſes juſqu'à la mort. Il y a des eſprits prompts qui ne peuvent rien retenir, & qui, échauffés par la pré-

ſence des objets, ou par la force d'un diſcours, produiſent ſans s'en appercevoir des choſes très-agréables; c'eſt un vin de Champagne, qui s'élance & qui pétille ſitôt qu'on le remue. Ainſi les Gaſcons, qui, ſelon l'expreſſion de Fontenelle, paroiſſent avoir leur eſprit en argent comptant, ne ſont ni plus capables ni plus célebres que les autres Peuples.

Les caprices des Langues contribuent auſſi aux bons mots. Il n'y a point de Peuple, dont l'idiome, ou le jargon, ne renferme des équivoques. Cela ſe voit ſur-tout chez les Italiens, qui prennent continuellement plaiſir à donner le change par des doubles ſens; mais malheureuſement c'eſt quelquefois aux

dépens de la bienséance. La malignité, qui étudie les bons mots, est un autre inconvénient. On ne s'arrête qu'avec peine, lorsqu'on a le talent de faire rire; & souvent l'on sacrifie sa fortune, ou son ami. Il en est de l'esprit comme du vin: lorsqu'il fermente avec trop de violence, il s'aigrit; & l'on devient insensiblement caustique, en croyant n'être que plaisant: un mot en amene un autre, & l'on est tout étonné, à la fin d'une conversation, d'avoir irrité, ou scandalisé.

Ces écarts d'imagination doivent nous rendre très-circonspects à l'égard des bons mots, & nous convaincre qu'on aime beaucoup mieux l'homme qui parle avec candeur

que celui qui rit d'un air équivoque. La Société ne permet que ces heureuſes effervescences d'eſprit, qui engendrent des propos agréables & utiles. On craint pour ſoi-même, lorſqu'on voit les autres couverts de ridicules & l'objet de la dériſion. Il faut accoutumer l'ame à une certaine vivacité qu'on puiſſe tempérer, & ne la faire agir que d'une maniere qui plaiſe à tout le monde. Alors les ſaillies réjouiſſent, intéreſſent, raniment la converſation, & n'excitent que de l'admiration. Mille fois un bon mot a réveillé des eſprits qui s'aſſoupiſſoient, & a diſſipé l'ennui. Si l'on goûte du plaiſir à entendre répéter ceux des Auteurs célebres, on doit bien en ſentir davantage

lorſqu'ils naiſſent ſur-le-champ.

L'eſprit poétique eſt plus propre aux bons mots, parcequ'il eſt moins méthodique & plus entrecoupé : ſes lueurs paroiſſent des étincelles qui ſortent d'un feu d'artifice. Lorſqu'on a de la verve, on trouve les ſaillies comme la rime, & cet exercice, excite continuellement l'imagination : mais il n'y a que la gaieté qui ſoit la mere de ces agréables *in-promptu* dont la Société fait ſon amuſement; il n'y a qu'elle qui folâtre ſans bleſſer la Sageſſe, qui critique ſans irriter perſonne, qui s'explique librement ſans choquer la bienſéance. La Philoſophie prend le ton pédant, la Poéſie celui de l'enthouſiaſme, la Politique ne parle qu'à demi-mot;

tandis que la gaieté s'exprime d'un ton modeſte & agréable.

Nous ne parlons point ici des bons mots que la ſuffiſance & l'impiété oſent produire contre la Religion, parceque nous ne croyons pas qu'on puiſſe appeller gentilleſſes, des blaſphêmes qui naiſſent d'un eſprit pervers, & ſouvent corrompu. On eſt bien miſérable, lorſqu'on ne ſait briller qu'aux dépens de la raiſon; bien étranger aux vrais plaiſirs, lorſqu'on goûte de la ſatisfaction à railler les choſes les plus ſaintes; & bien aveugle, lorſqu'au milieu de tant de folies qui donnent matiere à rire, on s'imagine ne pouvoir ſe réjouir qu'en s'égayant ſur les merveilles de la ſuprême Sageſſe. Les ridicules furent toujours la reſ-

ſource des petits eſprits : incapables de ſaiſir le grand, & de connoître le majeſtueux, ils ne s'attachent qu'à des ſuperficies ; ils s'imaginent en conſéquence qu'une Epigramme ou qu'un Roman doivent anéantir toute la Morale & toute la Foi.

Si l'on s'en tient à cette gaieté philoſophique que nous tâchons d'inſpirer, on n'entendra que des propos reſpectueux envers la Religion & les Loix, on ne rira que de choſes indifférentes, & l'on ne donnera d'eſſort à l'imagination que pour délaſſer l'eſprit. Il y a des perſonnes qui ſéduiſent par les charmes de leur converſation, & qui ne laiſſent jamais échapper, ni la moindre médiſance, ni la moin-

dre équivoque. D'ailleurs, jouer ſur les mots, c'eſt jouer la raiſon, & ôter la liberté de s'énoncer; comme penſent très-ſagement les Anglois, qui ne peuvent ſouffrir les pointes, ni les alluſions: cependant il y a certains bons mots qui, pleins de bons ſens & de génie, affectent néceſſairement une ame clairvoyante & ſenſible; de ſorte que ceux qui ne les goûtent pas, ſont imbéciles ou léthargiques. Le Cardinal Alberoni diſoit que certaines ſaillies étoient ſa pierre de touche pour juger de l'eſprit des autres; & il avoit raiſon.

CHAPITRE XIV.

Il n'y a point de vraie Gaieté ſans liberté.

JE n'entens ici par la liberté, ni cette faculté de choiſir, que les Scholaſtiques ne ceſſent d'embrouiller; ni ce pouvoir de faire le mal, que les libertins ont grand ſoin de préconiſer : mais une certaine maniere de penſer, qui rend l'ame indépendante au ſein même du Deſpotiſme. Les chaînes ont beau ſe reſſerrer, les cachots ſe fermer; le vrai Philoſophe n'eſt jamais captif, parcequ'il s'élance au-delà des priſons & de l'Univers. C'eſt en ſe détachant de tout, & en

ne tenant à rien, qu'on ſent cette heureuſe liberté qui nous rend à nous-mêmes, & qui ne craint que Dieu. L'ame connoît alors que toutes les Puiſſances du monde n'ont aucune priſe ſur elle, que ſes penſées ſont impénétrables, qu'elle n'en doit compte qu'à l'Etre ſuprême, & conſéquemment elle ſe réjouit d'avoir un ſi beau domaine; les paſſions & les ſens ſont nos Sujets, & il n'y a point de Royauté préférable à celle de les gouverner.

Or cette joie, qui ne doit ſon exiſtence, ni aux biens, ni aux honneurs, mais qui naît du fond du cœur, & qu'on peut dire inhérente à notre eſſence même, eſt cette vraie gaieté dont l'homme a beſoin

dans le cours des événemens. Il n'y a que les perſonnes puſillanimes qui ſe déconcertent facilement, & qui ſe troublent; leurs craintes & leurs eſpérances ne roulant que ſur des objets mobiles, ils n'ont pour baſe qu'un ſable mouvant : ainſi ces grains de pouſſiere que le vent éleve dans les airs, ne s'y ſoutiennent qu'un inſtant, & retombent en déſordre. Il eſt aiſé de conclurre, à la ſuite de ces réflexions, que le Religieux même, quoique lié par des vœux, ſera plus gai, & par conſéquent plus libre que les Riches & les Courtiſans, s'il penſe d'une maniere conforme à une ame immortelle. Ce qu'on fait avec plaiſir, ſe fait toujours gaiement.

On croiroit, à entendre tous les hommes, qu'ils jouiſſent de la liberté la plus entiere; mais ſi on les examine, on n'apperçoit que des captifs. Leurs grands mots de philoſophie & d'humanité, qu'ils ont continuellement ſur les levres, ne ſont que des termes dont ils ſe ſervent pour ſe déguiſer à eux-mêmes leur propre eſclavage. S'ils étoient en effet Philoſophes & humains, ils ne penſeroient qu'à étudier la Sageſſe, qu'à vivre avec ſimplicité, qu'à ſe ſecourir mutuellement: ainſi leur gaieté, comme leur liberté, n'eſt qu'une pure chimere.

Quelles entraves l'ambition & l'amour, ces deux funeſtes paſſions, n'ont-elles pas données à l'Univers! leur empire, plus for-

midable que celui des tyrans, nous tourmente, nous dévore, & nous fait mourir à tous les inſtans. L'ambitieux, cet être profane qui proſtitue ſon immortalité pour ne s'attacher qu'à des objets périſſables, ne goûte ni joie, ni paix; il veut toujours quelque bien apparent qu'il n'obtient jamais, parceque ſes deſirs vont toujours au-delà de ce qu'on lui accorde. L'amant, victime de ſon ardeur, eſt trop agité pour pouvoir aimer avec goût : dans les allarmes lorſqu'il ne voit pas l'objet de ſa paſſion, & dans le ſaiſiſſement lorſqu'il le contemple, il n'a plus une ame à lui, mais abandonnée aux jaloufies, aux méfiances, aux dégoûts, aux remords, aux inquiétudes, aux ſoins;

ſon eſprit s'égare dans le tems qu'il parle, ſon cœur ſe trouble en voulant trop aimer, & ſes yeux cherchent un bonheur qui fuit. C'eſt ainſi que les paſſions nous maîtriſent, & nous dépouillent de nous-mêmes pour nous revêtir de leurs caprices & de leurs frénéſies.

On voit les hommes les plus ſages devenir le jouet des femmes les plus extravagantes, révérer leurs vices comme des vertus, prendre leur tyrannie pour des attentions & pour des careſſes, s'enchaîner enfin de la maniere la plus honteuſe, en s'imaginant jouir de toute leur liberté. Combien de femmes font ſervir la Religion même à leurs paſſions, & ne parlent que la mo-

rale de Nicole & le Tourneux, dans le tems qu'elles ſont couvertes de rouge & de mouches pour ſurprendre des gens de bien, & les faire tomber dans leurs filets. Quel Comédien que l'amour !

Les libertins ſe croient libres, parcequ'ils s'abandonnent ſans réſerve à leurs mauvais penchans, comme ſi l'adhéſion au mal étoit une liberté ; alors ils ſe décident d'une maniere qui rend le cœur captif. Voilà comme on ſe croit indépendant en devenant eſclave, & comme l'Univers n'eſt qu'une vaſte priſon où chacun s'enchaîne à ſa paſſion, ſans le ſavoir, & ſouvent même ſans le vouloir ; voilà comme on ſe met dans le cas

de ne goûter jamais une vraie ſatisfaction.

Si l'on ne *jouit de ſoi-même*, ſelon l'expreſſion du grand Boſſuet, on n'a que des ris contraints, & qu'une apparence de liberté. C'eſt dans la poſſeſſion de notre ame, cette poſſeſſion douce & heureuſe qui ſurpaſſe tous les héritages de la terre, qu'on trouve la vérité qui nous délivre, & dont l'influence procure des joies inexprimables. Si les libertins nous diſent le contraire, ils nous permettront de ne pas les croire, & parce qu'étant au lit de la mort ils ont proteſté mille fois qu'ils n'avoient jamais eu de vrai bonheur, & parcequ'il n'y a que la bonne conſcience qui puiſſe réellement nous rendre heureux.

Dégageons la liberté de toute ce qui n'eſt point elle, & nous ſerons autant allarmés que ſurpris de ce fantôme d'indépendance que nous croyons le plus bel appanage de notre humanité ; nous verrons que cette triſteſſe & cet ennui qui de tems en tems s'emparent de notre ame, nous avertiſſent que nous tenons encore à des objets qui nous enchaînent. L'homme libre eſt celui qui ſe verroit dépouillé tout-à-coup de ſes terres, de ſes honneurs, & même de ſa réputation, ſans s'affliger. Une joie mobile comme l'air des Cours, ou comme le tems, peut être la joie de ceux qui ſe diſent Philoſophes; mais elle n'eſt pas celle des Sages, dont l'ame, toujours au-deſſus des aſtres & des

événemens, ne connoît & ne goûte que le bonheur immuable.

On ne sauroit croire comme on resserre de plus en plus notre liberté. Les modes, les visites, les jeux, les repas, sont autant d'entraves qui ne nous laissent plus vivre qu'au gré d'autrui. On n'est ni le maître de converser comme on veut, ni d'aller où l'on veut, ni de se retirer quand on veut; il faut absolument jouer dès qu'on arrive dans une maison où l'on n'alloit que pour converser, & s'ennuyer enfin lorsqu'on a besoin de se dissiper. Il semble que le monde ait un droit absolu sur nos plaisirs, sur nos goûts, sur nos biens, & même sur nos jours. Il décide; & ses prétentions ridicules, qu'on confond

avec les devoirs de Société, nous rendent preſque tous automates. Combien de perſonnes qui ſentent le poids d'une viſite ou d'un repas, & qui, dupes de l'uſage ou de leur complaiſance, perdent des heures qu'ils donneroient au plaiſir de quelqu'étude agréable ou de quelqu'aimable entretien !

Ne nous étonnons plus ſi la gaieté s'évanouit inſenſiblement : il n'y a de bonheur que la liberté, & nous vivons en eſclaves. Démocrite conſeille aux hommes de faire peu de choſes, s'ils veulent être heureux, & nous ne faiſons rien en faiſant beaucoup. Nous traitons les frivolités avec plus d'importance que les négociations ; & notre exiſtence, toute partagée entre des vi-

sites d'étiquette, & des jeux d'intérêt, ne nous laisse, ni le tems de penser, ni la liberté de nous réjouir. Les personnes qui connoissent le bonheur d'une honnête indépendance, (mais qu'elles sont rares!) ne s'engagent gueres que sous condition. Le hazard procure souvent plus d'amusemens que toutes les parties préméditées, & il est bon de lui laisser quelquefois le soin de nous distraire & de nous délasser. Souvent pour ne pas manquer à une parole donnée, on manque l'occasion d'un vrai plaisir. Je ne trouve rien de si désagréable que d'entrevoir un nombre de jours décidés par des invitations dont on ne peut se dispenser: n'est-ce pas abandonner sa vie à la disposition des autres, & se mettre

dans l'impoſſibilité de jouir de ſoi-même ?

Ce n'eſt pas la faute des gouvernemens, mais la nôtre, ſi nous vivons dans un aſſujettiſſement qui étouffe la gaieté, quoiqu'ils ne ſoient pas tous également propres à l'inſpirer. Le Deſpotiſme, par exemple, gêne trop la maniere de penſer ; & tout Etat Républicain inſpire trop le goût de la cabale & de l'intérêt ; il n'y a que la Monarchie, qui laiſſe aux Sujets la liberté de rire & le loiſir de s'amuſer. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de jetter un coup d'œil ſur les Pays qui partagent l'Europe : on verra qu'on ne rit pas à Amſterdam comme à Naples, à Londres comme à Vienne, ni en Pologne com-

me en France. Veniſe elle-même, qui paroît le centre des plaiſirs, ne vaut pas Milan pour l'agrément, parceque les efforts qu'on y fait en apparence pour ſe réjouir, ne ſont que des divertiſſemens de pure politique, qui ne ſatisfont, ni le cœur, ni l'eſprit. J'avoue que le vrai Philoſophe ſait s'amuſer partout; mais il n'en eſt pas moins vrai que la liberté, même extérieure, contribue beaucoup à la gaieté, & qu'on eſt doublement heureux lorſqu'on vit dans une honnête indépendance qui ſympathiſe avec la maniere de penſer. Ainſi on ne ſauroit trop s'eſſayer, avant que d'aller ſe confiner dans un Cloître, où les moindres exercices contrarient perpétuellement la volonté.

Ce genre de vie, qui n'a rien que d'agréable, lorſque la vocation n'eſt point équivoque, devient la torture de l'ame lorſqu'on s'engage légérement.

CHAPITRE XV.

L'Education pédanteſque nuit beaucoup à la Gaieté.

MALGRÉ cette multitude d'Ouvrages qui traitent de l'Education, je ne puis m'empêcher d'en dire un mot au ſujet de la gaieté : peut être ne ferai-je que répéter ; mais je m'en conſolerai, ſi, à force de rebattre les mêmes choſes, on veut bien ſe corriger. A peine un enfant vient-il de naître, qu'on s'empreſſe à l'expulſer de la maiſon paternelle, & à le confier à une payſanne, qui, ordinairement bruſque & intéreſſée, ne voit qu'un

Etranger

Etranger dans celui qu'elle nourrit, & gronde, & rit, ſans autre raiſon que ſon caprice ou ſon humeur. Les Gouvernantes ne ſuccedent, que pour paſſer d'une familiarité exceſſive aux plus rudes punitions, & pour défendre les choſes les plus raiſonnables, en permettant les plus ridicules.

Tel a été notre premier âge, & tel doit être celui de tous les enfans, (parceque la routine fait loi) juſqu'à ce que, venant à paſſer entre les mains des hommes, ils ne trouvent que des pédans, qui, armés de verges & de férules, préſentent les études comme un tourment, & rendent les récréations mêmes ennuyeuſes. Les plus beaux morceaux d'éloquence & d'hiſtoi;

re dont la lecture devroit toucher & ravir, n'inſpirent que du dégoût, parcequ'on les fait apprendre à titre de punition.

L'immortel Fleury, dans ſon Ouvrage ſur le choix des Etudes, dit très ſagement qu'on doit ſe ſervir du plaiſir, pour inſpirer le goût du travail à la jeuneſſe, & qu'on ne réuſſit que par la douceur & par l'aménité. Le célebre Rollin veut qu'on ne ſurcharge pas les Ecoliers d'inſtructions, & que les traits de morale naiſſent de l'occaſion. Il avoit ſans doute remarqué, lui qui connoiſſoit ſi bien les Colleges, que les jeunes gens qu'on ne ceſſe de prêcher ſont ordinairement pires que les autres. On émouſſe les vérités, à force de les

répéter. Le ſavant Lami dit dans ſes Entretiens, que ceux-là ſe trompent qui croient devoir porter le feu par-tout où ils voient du déſordre, & qui s'imaginent qu'il eſt honteux de laiſſer une faute impunie : il conſeille aux Maîtres de réjouir de tems en tems leurs écoliers, & de les engager à des jeux qui puiſſent les amuſer.

Les premieres impreſſions ne s'affacent preſque jamais : ſi les enfans entendent continuellement des plaintes & des cris, ils deviennent inſenſiblement plaintifs & grondeurs. Lorſqu'on eſt élevé par le caprice & par l'humeur, on a beſoin d'une ſurabondance de gaieté pour ſe maintenir affable & gai. Rien de plus admirable que la

conduite de Mentor envers Télémaque : ſa phyſionomie n'annonce que de la bonté, ſes leçons ne s'inſinuent qu'avec douceur ; ſes avis n'ont ni amertume ni rudeſſe, on voit qu'ils partent du zele & de l'amour ; ſes exemples ne ſont ni faſtueux, ni difficiles à imiter : qu'on le ſuive, & nous oſons aſſurer que l'éducation, beaucoup plus agréable, deviendra analogue à notre maniere de penſer. Tout jeune-homme ne ſupporte ſes Supérieurs qu'avec peine, à moins qu'ils ne temperent leur autorité par un viſage riant & par des manieres prévenantes. Les châtimens ſe dépouillent en quelque ſorte de leur rigueur, & de leur âpreté, lorſque celui qui en fait uſage paroît auſſi

fâché que celui qu'il punit. Il y a une façon d'adoucir les corrections, qui les rend supportables, & qui force les jeunes gens à convenir de leur néceſſité. Un Ecolier ſait très bien diſcerner ſi on le châtie avec juſtice ou par humeur; & quoique ſa colere éclate dans le premier inſtant, il s'avoue intérieurement coupable.

On regarde les enfans comme de jeunes plantes, & l'on a raiſon; mais il s'en faut bien qu'on les traite avec le même ſoin. On les expoſe à tous les caprices de la colere & de l'humeur, tandis qu'on met un oranger à l'abri du froid & du vent. Qu'arrive-t-il? Les vertus trop tardives ou trop précoces ne laiſſent que des ames nues, dont les paſ-

ſions s'emparent à l'envi, & les regrets deviennent tout le fruit de ces éducations trop auſteres. Ce n'eſt qu'avec une haleine ménagée à propos qu'on ranime une étincelle, comme ce n'eſt qu'à l'aide d'une douce roſée que les fleurs conſervent leur fraîcheur & acquierent leur beauté. La moindre grêle qui ſe répand ſur un parterre, en dérange toute la ſymétrie; on voit auſſitôt les tiges ſe courber, les feuilles ſe flétrir, & les nuances diſparoître : triſte image, mais bien ſenſible, de ce qui nous arrive lorſqu'on répand la terreur ſur nos premieres années : la colere fermente, altere notre caractere, aigrit notre humeur, ſouleve notre eſprit, & ne

cauſe que du déſordre & du dégoût.

Je ne prétens pas qu'on doive toujours rire & pardonner; ce ſeroit un autre inconvénient qui rendroit les enfans fantaſques, difficiles & téméraires: mais il y a un juſte tempérament dans l'éducation de la jeuneſſe, qui conſiſte à paroître en colere ſans l'être, à ne lever qu'avec peine la main qui frappe, à l'arrêter au plutôt, & à ſouffrir d'un pareil contretems. Platon vint à bout de corriger ſon neveu en ne lui faiſant aucun reproche ni aucune réprimande, mais en lui montrant toujours un viſage tranquille & riant. Il arrive ſouvent qu'on châtie les enfans parcequ'on n'a pas la patience de ſouffrir, de

ſorte qu'on ſe recherche ſoi-même plutôt que leur bien, lorſqu'on les gronde, ou lorſqu'on les punit.

Nos premieres années ſont le printems de notre vie; & parceque les talens ſe développent, & parceque la gaieté, répandue dans nos cœurs & ſur nos viſages, nous rend alors les êtres les plus fortunés. Mais le chagrin s'empare de notre ame, & le dégoût nous engourdit dans la pratique de nos devoirs, ſi des Précepteurs trop ſéveres nous menacent & nous inquietent; nous redoutons leur vue, nous ne travaillons qu'en tremblant, & nous ne voyons arriver le moment de l'étude qu'avec effroi. Ainſi la bonne humeur, ſi naturelle à la jeuneſſe, s'aigrit

peu-à-peu, l'on ne sort du College que pour abhorrer les études & les Maîtres, & souvent pour être farouche, & cruel. Il y a dans la plupart des Ecoles une barbarie sourde, qui, pour être usitée, n'en est pas moins redoutable, & qui ne s'accorde, ni avec la Religion, ni avec la raison. Nous tremblons encore au récit de ce qu'il nous en a couté pour apprendre quelques mauvais mots de Latin, & nous ne voudrions pas rajeunir au prix d'essuyer les mêmes peines & les mêmes chagrins.

Je voudrois qu'un Pere, en véritable ami de ses enfans, fût leur premier Précepteur, & qu'avec un air riant & des manieres enjouées il leur apprit à chérir la

ſcience ainſi que la vertu. Le cœur s'ouvre ſans réſerve, & reçoit tous les préceptes, lorſque c'eſt l'aménité qui les dicte. On s'accoutume à rire quand on voit rire ſes maîtres, on goûte un vrai plaiſir dans la pratique de ſes devoirs, & la gaieté devient l'humeur dominante. Quel eſt le pere, s'il penſe, qui ne préfere un enfant même étourdi, à un fils ſombre, & taciturne.

Nous ne ſommes propres, ni aux affaires, ni aux devoirs de Société, ni aux exercices mêmes de Religion, lorſque la triſteſſe nous gagne; de ſorte qu'il eſt plus important qu'on ne s'imagine de rendre l'éducation douce & aimable. On ſait reſter chez ſoi & vivre avec ſoi, lorſqu'on ſait être gai;

au lieu qu'on traîne ſon exiſtence comme un fardeau, quand on s'abandonne à la mélancolie. » Riez ſouvent, » dit Marc-Aurele, & vous ſerez heureux.

Cette maxime ne s'eſt jamais mieux vérifiée que dans l'auguſte Perſonne de *Staniſlas* Roi de Pologne, qui par une gaieté toujours raiſonnable, & toujours égale, ſe fit ſon bonheur au milieu des plus grands revers, comme il fait celui de tous ceux qui ont la gloire, & l'avantage de l'approcher.

CHAPITRE XVI.

La Grandeur doit être tempérée par la Gaieté.

CE n'eſt pas ſans raiſon que Pline le Jeune, dans ſon admirable panégyrique de Trajan, nous peint cet Empereur comme ayant l'art de contenter ſon Peuple par un air riant. Il n'y a point de moyen plus propre à mériter des éloges, & à captiver l'amour, que de ſe préſenter avec un viſage gracieux, où la ſérénité ne paroît point empruntée. Les Petits alors, dans une juſte confiance, s'élevent juſqu'aux Grands, & ne s'apperçoivent plus de cet intervalle qui les ſépare, & qui pour l'ordinaire humilie.

La grandeur, quelque légitime qu'elle ſoit chez ceux qui en ſont revêtus, bleſſe preſque toujours l'amour propre des Inférieurs. On ne voit qu'avec peine ſon égal devenir ſon Supérieur; & ſi l'on n'oſe pas fronder les Grands, on affecte au moins une certaine Philoſophie qui ſe croit en droit de les mépriſer impunément. Ce ſont autant de révoltes ſourdes, excitées par l'envie ou par la vanité, & que les gens en place ſavent prévenir, lorſqu'ils ont le précieux avantage d'être humains: alors, oubliant ce qu'ils ſont par hazard, ils ne s'occupent que de ce qu'ils doivent être par réflexion; alors, s'abaiſſant à proportion que le rang les éleve, ils ſe mettent au niveau de tout le monde.

C'eſt un malheur d'être trop ſérieux, lorſqu'on a quelqu'empire ſur les autres; car le Public toujours malin, prend pour orgueil ce qui n'eſt ſouvent que l'effet du tempérament. On éprouve que les grandeurs ont je ne ſais quel poiſon ſecret qui décompoſe les caracteres, & que ceux mêmes qui déclament avec plus de force contre l'ambition, deviennent horriblement ambitieux lorſque la fortune commence à les favoriſer. Bientôt un front ſourcilleux, une démarche altiere, un ton abſolu, répandent un air d'arrogance ſur toutes les actions, & l'on n'apperçoit plus que des hommes qui oublient l'humanité.

Je ne ſais comment on a pu imaginer que les dignités avoient be-

soin de hauteur & de fierté pour se faire révérer. Ne voit-on pas que le Ciel n'est beau que lorsqu'il est serein, & que plus, on se communique, plus on se concilie les cœurs? Chacun murmure en secret contre le Superbe qu'il encense. On ne fréquente les Cours que par intérêt, lorsque les Souverains sont inaccessibles : il faut respecter les hommes; si l'on veut qu'ils s'humilient. Une physionomie ouverte attire & prévient, & souvent un simple sourire arrache des hommages, que l'amour propre refusoit.

Les Grands sont comptables au Public des dispositions de leur ame, & il n'y a que la gaieté qui puisse les développer d'une maniere agréable : elle déride les fronts, elle adou-

cit les regards & ne laiſſe à l'orgueil ni à l'humeur aucun moyen de ſe prévaloir. La majeſté, lorſqu'elle s'annonce ſous un air riant, ſemble l'image de Dieu même, cet Etre ſuprême & bienfaiſant, qui nous ſoulage, qui nous vivifie, & qui ſe laiſſe approcher des plus vils mortels. Le Laboureur oublie ſes ſueurs, l'Artiſan ſes travaux, le Militaire ſes bleſſures, le Courtiſan ſes veilles, lorſqu'ils ont le bonheur de voir leur Maître ſourire, encourager, récompenſer. Tout un Royaume prend une face riante, quand le Monarque ſe rend acceſſible, & ſe fait gloire d'être affable & compatiſſant. Ainſi on goûte une vraie félicité, ſous les Loix de cette auguſte Souveraine, dont le front

toujours ſerein annonce la clémence & l'affabilité, de cette Souveraine, à qui l'on voudroit rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépouille ſi gracieuſement en faveur de tous ceux qui l'approchent : mais je me tais, bien certain que mes Lecteurs reconnoîtront auſſitôt la grande Princeſſe que je n'oſe nommer, & qu'ils ſuppléeront à l'impuiſſance de mes expreſſions.

Les Princes n'étant point des êtres inutiles ou indifférens, ils doivent diſpoſer leur démarche, leurs regards, leur rire, leurs propos, de maniere qu'il n'y ait rien dans leur extérieur qui n'exprime la munificence & la généroſité. L'air ſombre & ſérieux n'empêche pas l'ame d'être bienfaiſante ; mais il diminue,

plus qu'on ne s'imagine, le mérite du bienfait. Eh, qu'en coûte-t-il pour paroître humain envers ſes freres, lorſqu'on l'eſt réellement; & ſi on a le malheur de ne pas l'être, ne devient-on pas un hors d'œuvre, pour ne pas dire un monſtre, dans la Société? Nous ne ſommes nés que pour faire du bien, & le Commerce de la vie exige une maniere de le faire, qui ne ſympathiſe, ni avec le regret, ni avec l'humeur. Ah, ſi les Grands connoiſſoient toutes les louanges que leur méritent les moindres airs de bonté, ils ne ſe préſenteroient jamais qu'avec un viſage riant, & l'affabilité leur ſeroit plus précieuſe que tous les titres d'Excellence & d'Alteſſe. La grandeur & le faſte ne cauſent que de l'envie & de

l'étonnement, mais la bienfaiſance excite la reconnoiſſance & l'admiration. On redoute les éclairs parcequ'ils ſont ſuivis du tonnerre, & l'on ſe plaît à contempler l'Aurore qui annonce un beau jour.

Il n'y a perſonne qui ne fixe les Grands pour examiner leur maintien, & qui ne murmure en ſecret s'il ne déſigne pas la bonté. Et quelle eſt cette bonté! Une inclination de l'ame à faire du bien, & à vouloir continuellement en faire, qui ſe développe à tout inſtant par des traits qu'on ne peut méconnoître. Lorſqu'on eſt généreux, affable & compatiſſant, on entend à demi mot, on devine les malheurs de ſes freres, on ſouffre juſqu'à ce qu'on les ſoulage, on craint de chagriner les per-

ſonnes les plus mépriſables en apparence, & l'on ſe multiplie en autant de largeſſes qu'il y a de beſoins. Si on lit les Hiſtoires, on verra que les Princes clémens, qui ſe communiquerent avec plaiſir, furent en quelque ſorte les Dieux de l'Univers, & que les Peuples leur ſacrifierent leur encens & leurs vies. Avec quelle ſatisfaction ne voit-on pas encore ſur les médailles des Titus & des Trajan, ces traits de bonté qui embellirent leurs viſages, & qui leur concilioient, dès le premier abord, l'admiration & l'amour?

Je ne ſais comment les Auteurs qui ont écrit ſur les moyens d'augmenter la Puiſſance des Etats, n'ont pas indiqué l'affabilité, comme une reſſource capable d'élever

& d'agrandir : tout Souverain qui s'humaniſe, & qui daigne rire & parler, double les forces de ſa Monarchie; ſa vie devient celle de tous ſes Sujets, par le ſoin qu'ils prennent de l'illuſtrer & de le conſerver. » La clémence affermit le Trône » des Rois, dit Salomon, & la miſé» ricorde & la vérité ſont leur ſalut. Si ceux à qui l'on confie l'éducation des Princes connoiſſoient les reſſources de la bonté, ils l'inſpireroient comme le grand art de régner; mais la plûpart des Gouverneurs n'ayant pour tout mérite qu'une ridicule gravité, croient un Prince accompli lorſqu'il eſt ſérieux. Cependant nous pouvons nous féliciter de voir aujourd'hui l'Europe reſpirer, ſous l'empire de

ſes Maîtres, un air de joie & de liberté. Il n'y a pas juſqu'en Ruſſie, où les Deſpotes ſont devenus des Peres, & où la clémence & la généroſité, ſous le nom de l'immortelle *Eliſabeth*, ont donné des exemples que l'Hiſtoire n'avoit point fournis juſqu'alors. Le goût des modes, tout frivole qu'il eſt, contribue à cette heureuſe métamorphoſe. On a pris inſenſiblement les manieres aiſées des François, comme on en prenoit les habits. Eh, quels biens n'en réſultent-ils pas ? Les Peuples & les Souverains mêmes en ſont plus heureux ; il n'y a rien de plus triſte que l'étiquette & l'orgueil.

Ainſi ces hommes ſolemnels qui ne connoiſſent d'exiſtence que la

repréſentation, ſont bien plus punis que ceux qu'ils humilient. Ils perdent le plaiſir de la converſation, de la confiance, de l'amitié: on ne les viſite que par intérêt, on ne leur parle que par bienſéance, on ne les écoute qu'à regret, on s'attriſte en les abordant, on ſe réjouit en les quittant. Les gens en place qui connoiſſent les reſſorts du cœur humain, & qui ont intérêt de les faire mouvoir pour le bien des Etats, ne manquent pas de s'humaniſer: ils ſavent qu'on ne vient à bout de pénétrer les cœurs, qu'en converſant & en riant. Bien des Ambaſſadeurs n'ont ignoré des choſes eſſentielles, que pour avoir voulu conſerver une morgue ridicule, ſi pitoyable aux yeux des gens ſen-

ſés. Liſez les Memoires de Sully, & vous en trouverez pluſieurs exemples,

Qu'auroient dit les Anciens à la vue d'un Grand infatué de ſa grandeur, eux qui ne ceſſent de recommander l'affabilité envers les moindres Domeſtiques ? Le grave Caton rioit volontiers avec ſes ſerviteurs, & ne cherchoit qu'à les rendre heureux : tel étoit Cicéron ; tels étoient les Romains ; tels ſont ceux qui ſavent ſe reſpecter eux-mêmes, en honorant l'humanité également précieuſe dans tous les individus. Lorſque la grandeur n'eſt pas tempérée par la gaieté, l'orgueil & l'humeur ſe mêlent d'une maniere étrange, & l'on devient un objet d'averſion. Qu'il eſt

beau

beau de ſe voir environné de Sujets ou de Serviteurs dont on a mérité l'amour par des attentions & par des bienfaits, & qu'on eſt à plaindre lorſqu'on ne goûte pas ce bonheur ! Il faut vivre avec ſes gens comme avec des amis malheureux, ſelon l'expreſſion d'un illuſtre Auteur. L'air impérieux de certains Maîtres eſt une eſpéce de tyrannie ; & la grandeur, telle qu'on la ſuppoſe, n'eſt qu'une petiteſſe, lorſqu'on ne la ſoutient que par la hauteur. » Aimez la fami-
» liarité, dit le célebre Vauvenar-
» gues : elle apprend à connoître
» les hommes ; elle rend l'eſprit
» ſouple, délié, modeſte & mania-
» ble ; elle déconcerte la vanité, &
» nous donne de l'expérience.

CHAPITRE XVII.

La Médiocrité eſt la ſituation la plus analogue à la Gaieté.

LA médiocrité, telle qu'un ſentier entre une montagne & un précipice, ſavoir les embarras de l'opulence & les horreurs de la pauvreté, conduit au bonheur. Les riches, incorporés avec tous les objets qui les environnent, ſentent une plénitude accablante, dont ils ne peuvent ſe délivrer; & les malheureux, ſéparés en quelque ſorte de l'Univers, éprouvent un vuide que toutes leurs larmes & tout leur déſeſpoir ne ſauroient remplir. Ainſi les uns ne rient que

par grimace, & les autres que par un oubli momentané de leur existence.

C'eſt donc au ſein de la médiocrité qu'il faut chercher cette joie uniforme & tranquille que le Sage chérit comme un tréſor. A l'abri des ſecouſſes qu'excite la fortune, des inquiétudes dévorantes que cauſe l'ambition, on coule ſes jours au milieu des ris & de la paix, & l'on trouve en ſoi-même ſon bonheur. Si la liberté, comme nous l'avons dit, eſt la mere de la gaieté, il n'y a point d'état plus libre que la médiocrité. Ni les yeux de l'envie, ni ceux de la pitié, ne portent point leurs regards cruels ſur la condition des hommes qui vivent dans une honnête ſimplici-

té. Ils s'habillent ſelon leur goût, parcequ'ils ne ſont eſclaves, ni des modes, ni du cérémonial; ils marchent librement au milieu du plus grand monde, parcequ'ils ne craignent, ni la critique, ni l'humiliation; ils parlent avec franchiſe, & rient de ce qui leur plaît, parcequ'ils ne connoiſſent, ni la politique, ni la grandeur. L'ame s'éclipſe en quelque ſorte au ſein des miſeres & des biens, pour faire place à des plaiſirs ou à des chagrins criminels; mais elle jouit d'elle-même, lorſqu'on n'eſt ni trop pauvre, ni trop opulent.

D'ailleurs, la médiocrité, n'ayant, ni la fierté de la plûpart des riches ni leur duplicité, engendre cette aimable cordialité qui fait qu'on ſe

communique ſans réſerve, qu'on parle ſans fard, & qu'on rit ſans apprêt. Les Patriarches, dont l'âge fut nommé le ſiécle d'or, ne poſſéderent leur ame en paix, que parceque le luxe & la cupidité n'avoient point encore établi leur funeſte empire. Que j'aime à me les repréſenter au milieu de leur famille, dont ils faiſoient l'admiration & les délices ! on croit voir les vertus mêmes tenir conſeil, & ſe communiquer mutuellement leur tranquillité, leur joie, leur innocence.

Tout ce qui eſt extrême, détourne le cœur de ſa pente. Nous ne jouiſſons du calme & de la ſérénité, que lorſque dans un équilibre, qui n'eſt balancé ; ni par l'ivreſſe des plaiſirs, ni par la tyrannie des

beſoins, nous goûtons en quelque ſorte notre ame, & nous ſentons le bien de notre exiſtence & de nos facultés : ainſi la médiocrité doit avoir le premier rang ſur toutes les conditions qui partagent le monde. Quels avantages ne procure-t-elle pas ? On voit à ſa ſuite cette gaieté naturelle qu'elle produit, & dont elle forme ſon bonheur. Qui eſt-ce qui n'a pas lu, ſoit en Proſe, ſoit en Poéſie, les charmes de la médiocrité ? Ils ſont tels, que Salomon lui-même oublioit toute ſa gloire & tous ſes plaiſirs pour les deſirer. Ah ! quand on n'eſt comptable de ſes actions qu'à Dieu ſeul, quand on peut dire qu'on ne craint que lui, quand on n'attend ſon plaiſir & ſa fortune que de ſa maniere de penſer,

quand on vit étranger aux révolutions du tems & du sort, & qu'on apperçoit sa carriere jusqu'à la fin, telle qu'elle peut être, sans revers sans agitation, on éprouve une joie qui éclate tout naturellement, & qui se communique nécessairement.

C'est ainsi que la gaieté se renouvelle & s'accroît dans la médiocrité, tandis que le riche, au sein des embarras, & le pauvre, au sein des douleurs, n'ont qu'une ame engourdie. Il y a trop d'idées qui se croisent chez les Grands, pour qu'ils puissent jouir d'eux & se livrer aux douceurs de la Société; & il n'y en a pas assez chez les malheureux, toujours occupés de leur

indigence, pour qu'ils aient le loiſir de ſe diſtraire. Ajoutez que l'eſprit & le cœur des riches ſe ſéparent en quelque ſorte, pour errer chacun ſelon ſon goût; & il faut le concert de l'un & de l'autre, lorſqu'on veut véritablement ſe réjouir.

On ne ſauroit rire du fond de l'ame, ſitôt que le bonheur ſuit le cours de l'argent; & c'eſt l'état des Grands & des Petits, qui toujours occupés de beſoins, ou de ſuperfluités, ne penſent qu'au moyen de ſe procurer les aiſances de la vie. Les uns, à la vérité, veulent ſimplement ſe vêtir, & les autres s'orner, mais avec une même avidité qui annonce une égale indigence: ce ne ſont pas tant les objets

qui nous affectent, que la maniere dont nous les enviſageons.

Revenons donc à la médiocrité, comme à une condition qui, entre les roſes & les épines, n'offre que de ſimples agrémens. Laiſſons à la vanité la honte de croire qu'il n'y a de bonheur qu'au comble des honneurs. Les Romains ne trouvoient pas la félicité au milieu de leurs plus grands triomphes, mais dans les ſillons qu'ils traçoient, lorſqu'oubliant leur grandeur, ils venoient eux-mêmes conduire la charrue. Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon qu'Horace appelle heureux, celui qui, loin du tumulte des affaires & du bruit des Cours, cultive paiſiblement le champ de ſes Peres.

Ajoutons que s'il faut de la Philosophie pour avoir une vraie gaieté, elle se trouve communément dans la médiocrité. Presque tous les Sages que l'Antiquité révere, ne furent, ni pauvres, ni opulens: ils vécurent sans humiliation & sans éclat; & conséquemment ils goûterent les douceurs de la paix. Les jours ne sont agréables, que lorsqu'il ne fait, ni trop chaud, ni trop froid. Ainsi les biens ne satisfont, que lorsqu'ils se trouvent dans une juste mesure.

Ce n'est pas seulement à l'égard des biens, que la médiocrité a tant d'avantages. On gagne souvent beaucoup à n'être, ni trop sublime, ni trop savant, pourvu que l'imagination ne soit pas étouffée sous

un gros bon ſens. La diſette des idées, ainſi que leur abondance, ne nuit point à la joie, mais beaucoup à la gaieté ; parceque l'une eſt un ſentiment durable, & l'autre ne fait que paſſer. L'ame joyeuſe ſe tranſporte, & l'ame gaie s'épanouit.

On ne diſtingue point aſſez la gaieté de la joie. Il y a des perſonnes joyeuſes qui ne ſont pas gaies, & ſouvent même celles qui paroiſſent les plus ſemillantes, ont un fond de mélancolie. Quand on a beſoin des occaſions pour être gai, on ne l'eſt réellement pas ; cependant il faut travailler à ranimer la gaieté lorſqu'on ſent qu'elle échappe.

CHAPITRE XVIII.

La Méfiance détruit la Gaieté.

LE plus terrible malheur qui puiſſe arriver à l'homme, c'eſt d'être méfiant : il ſe tourmente lui-même, autant qu'il tourmente les autres ; & après avoir été la dupe de ſes oreilles & de ſes yeux, qu'il promene de toutes parts pour tout ſavoir, il voudroit ignorer ce que ſon inquiétude lui a appris. On reconnoît facilement que rien n'eſt plus oppoſé à cette ſituation turbulente, que la gaieté, qui toujours agréable, & toujours tranquille, ne recherche que ce qui conſole & ce qui réjouit.

Il faut bien ſe perſuader qu'il n'y a perſonne dont on ne diſe du mal; que plus on a de mérite, & plus on excite l'envie; que les Grands, les Sages, enfin Dieu lui-même, ſont ſouvent l'objet de la ſatyre & du blaſphême. Il en eſt ainſi des ouvrages, qui, quelqu'excellens qu'ils puiſſent être, trouvent toujours des contradicteurs. Mais la méfiance, cette puſillanimité d'ame, qui ſe choque du moindre mot, & ſouvent du moindre coup d'œil, ne réflechit point: on la voit inquiette, & toujours curieuſe, errer çà & là, pour ſe faire un aliment continuel de doutes & de ſoupçons, que l'imagination réaliſe.

Seroit-il poſſible de rire dans une telle ſituation? Et la gaieté, qui ſe

contente de prendre les hommes comme ils ſont, pourroit-elle ſubſiſter au milieu de tant d'allarmes ? Ah, lorſqu'on eſt gai, on rejette toute idée de chagrin, on ſe perſuade que les perſonnes qu'on fréquente aiment de bonne foi, & l'on appréhende de découvrir des défauts, ou d'apprendre des rapports capables d'altérer une heureuſe harmonie. » Je ſerois bien faché, diſoit » Sixte Quint, d'aller aux enquêtes » ſur tout ce qu'on dit de ma perſonne : je connois la bizarrerie des eſprits, & j'ai aſſez vécu pour ſavoir » m'en moquer.

C'eſt par cette raiſon que les perſonnes de mérite ne peuvent ſouffrir les rapports, à moins qu'elles ne ſoient obligées par état de s'informer de la conduite des autres. Alors

ce n'eſt plus, ni inquiétude, ni curioſité ; mais un devoir légitime, qui exige de la vigilance.

La mauvaiſe conſcience ne ſauroit abſolument s'allier avec la gaieté, & l'on a ſurement des reproches à ſe faire lorſqu'on s'inquiete des diſcours d'autrui. En effet, qu'importe au Philoſophe ſi on l'obſerve, & ſi l'on s'entretient de ſes actions : toujours également raiſonnable & religieux, il ſe comporte en ſecret comme en public ; ſes geſtes & ſes regards, loin d'être un langage muet d'impoſture & d'orgueil, n'annoncent que ſageſſe & candeur. Il n'y a que les hypocrites qui cherchent à captiver les langues, parcequ'ils redoutent la vérité.

Mais pour bien connoître le ca-

ractere odieux de l'homme inquiet & méfiant, il faut voir dans Télémaque le portrait de Pygmalion. Quels troubles, quelles allarmes, quels ſoupçons ! on apperçoit un Prince, qui à force de ſe dévorer lui-même, en craignant tout & voulant tout ſavoir, devient le jouet de ſes illuſions, & change ſes penſées en autant de fantômes, qui tantôt excitent la colere, & tantôt l'effroi. Il n'appartient qu'au cœur tranquille & à l'eſprit droit de goûter la paix, & conſéquemment la gaieté. On ſe fait une chaîne d'idées riantes, lorſqu'on ſe confie à la Religion ; & loin de vouloir approfondir ce que les autres penſent, on cherche à l'ignorer. Si nous ſavions véritablement vivre en nous-mêmes, cette ſeconde exiſ-

tence, mille fois plus utile & plus agréable que la premiere, nous rendroit insensibles aux médisances ou aux calomnies; mais toujours hors de notre propre cœur, nous errons à l'aventure, sans savoir où nous fixer.

La méfiance suppose toujours un très petit esprit, parceque, lorsqu'on peut raisonner & s'occuper, on se suffit en quelque sorte, & l'on n'a besoin, pour passer le tems, ni d'épier, ni d'interroger. Aussi voyons-nous la curiosité mise au rang des vices qui deshonorent un galant homme, quoiqu'elle ne soit qu'un ridicule chez les femmes. Il y a tant de choses nécessaires à savoir, & dont la connoissance est aussi agréable qu'utile, qu'il faut être insensé de les négliger pour courir

après des chimeres. Soyons les ſcrutateurs de nous-mêmes; & nous n'aurons beſoin, ni de queſtions, ni de rapports, pour deviner combien on nous eſtime, & ce que nous pouvons réellement valoir.

Il faut pourtant prendre garde d'être la duppe de ſa conſcience. On peut avoir de très bonnes intentions, & faire beaucoup de mal. Auſſi n'y a-t-il point de fanatiſme plus redoutable, que l'obſtination de ces perſonnes qui oppoſent toujours leur conſcience, pour toute raiſon. Le Sage examine, prend conſeil, ſe défie de ſes lumieres, & ſe fait gloire de ſe retracter, lorſqu'il reconnoît la moindre mépriſe; parceque le Sage, rempli d'une gaieté philoſophique, n'écoute ni la fierté, ni l'humeur.

CHAPITRE XIX.

Des Moyens d'entretenir la Gaieté, & peut-être de l'acquérir.

CETTE gaieté, ſi chere à l'humanité, & que la plupart des mélancoliques voudroient ſouvent obtenir aux dépens de tout leur bien, n'eſt rare, que parceque la triſteſſe prend la teinte de toutes les paſſions, pour s'inſinuer dans les cœurs, & triompher de leur foibleſſe. Tantôt rage & tantôt langueur, tantôt haine & tantôt amour, elle ſemble imiter le tems dans ſes orages & dans ſes brouillards, & répandre ſucceſſivement la grêle & la pluie, la neige & les frimats.

C'eſt la triſteſſe qui pour l'ordinaire nous émeut & nous trouble, au moment même que nous la croyons loin de nous. Comme il ne faut qu'une mauvaiſe digeſtion ou qu'une inſomnie pour l'introduire, ſouvent elle coule ſourdement dans nos veines, & elle jette notre ame dans l'abattement ou dans la confuſion.

Mais qui eſt-ce qui pourroit définir cette triſteſſe qui engourdit les facultés du corps & de l'eſprit, qui décolore les viſages, qui éteint les yeux, & qui glace le cœur? Ses accès, plus ou moins violens, décompoſent en quelque ſorte l'homme, & ne lui laiſſent d'autre ſentiment de ſon exiſtence que le chagrin d'exiſter; ſes idées, telles que

ces vapeurs noires qui s'exhalent du fond des marais, répandent un brouillard épais sur toute la raison; ses affections n'ont pour objet qu'une indifférence universelle à l'égard de tous les plaisirs, & ses goûts consistent à ne rien goûter. On se fuit lorsqu'on est triste, & l'on aime à s'enfoncer dans une profonde rêverie; on voudroit se distraire de l'objet de sa douleur, & l'on s'applique à le rappeller; on craint d'espérer, & l'on se livre au désespoir; on croit enfin ses peines plus terribles que tous les maux; & l'image qui semble la moins hideuse, est celle de la mort qu'on desire & qu'on invoque.

Une situation aussi redoutable exige sans doute des remedes; mais

où les puiſerons-nous? Il faudroit connoître le paſſage de l'eſprit au cœur, & nous vivons dans une parfaite ignorance de nous-mêmes; il faudroit avoir un ſyſtême fixe de bonheur & de tranquilité, & nous errons continuellement à deſſein de trouver quelque ſatisfaction; il faudroit s'armer de patience & de courage au milieu des afflictions, & nous nous abandonnons aux moindres douleurs qui ſe font ſentir.

Il n'y a rien, dans le moral & dans le phyſique, qui ne ſoit également ſoumis à l'analyſe & au calcul; les paſſions ont leur nuances, ainſi que les couleurs, leurs degrés, ainſi que la chaleur. Mais ſans continuer ce parallele qu'on pourroit pouſſer

loin, il ſuffit de caractériſer les diverſes affections qui tourmentent l'ame, ou qui l'engourdiſſent, & qui néceſſairement excluent la gaieté. Combien n'y a-t-il pas de différentes ſortes de triſteſſes, dont on doit tâcher de ſe garantir? Triſteſſe de tempérament, d'humeur, d'ennui, d'inquiétude, d'envie, d'amour, d'infortune, de ſcrupule, de déſeſpoir, de repentir; autant de paſſions qui nous accablent & qui nous déſolent: mais entrons en détail.

Triſteſſe de Tempérament. Celle-ci, quoique la plus difficile à déraciner, en tant qu'elle dépend de l'organiſation du corps, peut néanmoins ſe guérir juſqu'à un certain point. En faiſant choix d'un ré-

gime analogue à notre conſtruction, ainſi que de l'air & de l'eau, ces deux grands mobiles qui nous réparent ou qui nous conſervent dans l'équilibre des ſolides & des fluides, on trouve un puiſſant ſecours contre les affections hypocondriaques. Je conſeillerois donc à ceux qui ſont attaqués de ce mal, d'uſer d'une nourriture légère, de ſouper très ſobrement, d'éviter les liqueurs, ainſi que les ragoûts, dont la complication engendre néceſſairement la bile, & conſequemment la mélancolie. Les mêts trop ſucculens épaiſſiſſent le ſang, cauſent des obſtructions, & gênent en quelque ſorte l'ame dans ſes fonctions: c'eſt pourquoi certains Inſtituteurs d'Ordres Religieux défendent

fendent par leur Regle la chair des quadrupedes ; c'eſt pourquoi la Loi de Moyſe interdiſoit aux Juifs l'uſage du porc & des viandes noires. La maniere de nourrir notre corps influe prodigieuſement ſur nos idées. Le célebre Lemery, dans ſon Dictionnaire des Drogues ſimples, dit que *les pommes chaſſent la mélancolie ;* leur acide diviſe ſans doute les humeurs, & les atténue : auſſi ai-je remarqué que les perſonnes qui aimoient les fruits étoient ordinairement gaies ; ce qu'on peut prouver par l'exemple des jeunes gens. Les fruits humectent, rafraîchiſſent, ſe digerent très facilement, & ſervent à la digeſtion des autres alimens : ils furent l'unique nourriture du premier homme

dans le tems qu'il étoit à la ſource des délices; ce qui démontre leur bonté.

Le vin de Champagne, ainſi que le caffé, ſont d'autres moyens propres à rappeller la gaieté; mais pourvu qu'on n'en faſſe pas d'excès. Les remedes les plus efficaces perdent leur vertu, quand on les emploie trop ſouvent. Les Turcs prennent ſans riſque des doſes d'opium, qui nous feroient mourir ſur-le-champ.

Quant au chocolat, j'oſe dire qu'il contribue beaucoup à la mélancolie; c'eſt un breuvage mixte tellement épais & vaporeux, que la plûpart de ceux qui en font uſage ſont obligés de boire de l'eau incontinent après. D'ailleurs, on peut

voir chez les Italiens, & chez les Eſpagnols, trop adonnés à cette boiſſon, qu'elle n'inſpire pas l'allegreſſe; car ces deux Nations n'ont pour l'ordinaire qu'une ſuperficie de gaieté : c'eſt un diamant qui brille ſur un fond rembruni. Il n'en eſt pas ainſi du tabac : il réveille & réjouit ceux que la triſteſſe aſſoupit ; mais ce n'eſt que lorſqu'on en prend de loin en loin.

Si ces précautions ne réuſſiſſent pas, il faut ſe procurer un appartement gai, monter ſouvent à cheval, aller à la chaſſe, laſſer enfin le corps pour délaſſer l'eſprit. Le feu, par ſon activité, peut auſſi s'appeller un remede contre l'hypocondrie; mais je parle d'un feu qu'on voit pétiller dans une che-

minée, & non d'un feu caché qui ſe conſume ſourdement dans un poële. Les Chartreux, par cette raiſon, s'ennuient moins l'Hyver que l'Eté. Le feu fixe, intéreſſe, tient compagnie, favoriſe les réflexions, & procure le plaiſir de tiſonner. Cet amuſement, je l'avoue, n'eſt gueres connu qu'en France; mais il n'en eſt pas moins réel.

Triſteſſe d'Humeur. Il n'y a rien de plus compliqué que cette triſteſſe, puiſqu'elle a ſouvent trois ou quatre cauſes différentes. Le climat, le tempérament, l'éducation, la tournure d'eſprit, ſont autant de raiſons qui engendrent l'humeur: cependant l'attention ſur ſoi-même, vient à bout de corriger ces malheureux défauts. On reconnoît,

lorſqu'on réflechit, que chaque homme n'étant qu'un membre de la Société, doit contribuer au bien du corps, & qu'il eſt autant dangereux que ridicule, de ne ſuivre de loix, que celles du caprice. D'ailleurs, il faut penſer qu'on ne peut tourmenter les autres ſans ſe tourmenter ſoi-même, que les accès d'une mauvaiſe humeur nuiſent plus à la ſanté que des accès de fievre, qu'on dévient enfin le fléau de ſes parens, de ſes domeſtiques, de ſes amis mêmes, lorſqu'on paroît alternativement ſombre ou fâché. Il faut s'accoutumer à une certaine affabilité, qui détruit inſenſiblement l'humeur. Rien n'eſt plus pitoyable que d'afficher la triſteſſe, ſans avoir aucune raiſon de s'attriſ-

INSTITUTION UNIVERSITY OF OX

ter; & telle eſt l'humeur : elle décompoſe tout-à-coup l'ame & le viſage d'une perſonne qui n'a aucuns motifs de ſe chagriner. Si l'on travaille à détruire des maladies qu'on n'a pu empêcher, pourquoi ne travailleroit-on pas à diſſiper ces airs mornes & affligeans qui font le déſeſpoir de la Société. Il s'agit de ne s'attacher qu'à des idées riantes, & de n'entrevoir jamais les objets que du beau côté. » Réflechiſſez, » dit Marc-Aurele, en vous levant » le matin, que vous aurez affaire » avec toutes ſortes de caracteres, » que votre ame n'eſt née, ni pour » être eſclave, ni pour être automate, & que vous ne pouvez la rendre heureuſe & libre, que par » une maniere agréable de penſer.

J'ajouterai qu'on doit éviter les minuties, lorſqu'on veut ſe garantir de l'humeur. La plûpart des femmes ne paſſent rapidement de la joie à la triſteſſe, que parce qu'elles ſont minutieuſes. Tout ce qui eſt petit & frivole, eſt ſujet à mille incidens qui engendrent néceſſairement des tracaſſeries & des contradictions. L'eſprit philoſophique ſimplifie les choſes, ne s'occupe que du grand & du vrai, & ſe rit conſéquemment des querelles & des rapports, dont les petits génies ſont leur aliment. L'humeur ne raiſonne point, & nous ſommes nés pour raiſonner; l'humeur nous agite & nous trouble, & nous devons vivre dans le calme; l'humeur nous rend odieux,

& nous devons nous faire aimer.

Triſteſſe d'Ennui. Rien n'eſt plus redoutable que cet ennui, qui, tenant l'homme entre une plénitude & un vuide, ne lui laiſſe en quelque ſorte qu'une exiſtence indéciſe, & des deſirs ſans objet. Mais quel remede oppoſer à cette maladie de l'ame? La plûpart des perſonnes ne s'ennuient que parcequ'elles ne ſavent tirer parti, ni de leur entendement, ni de leur mémoire, ni de leur imagination. Mais n'avons-nous pas une multitude de penſées, de ſentimens & d'idées, qui, ſe diverſifiant à l'infini, nous préſentent des tableaux ſur leſquels nous pouvons nous fixer? Quand on veut rentrer en ſoi-même on y forme un entretien qui applique ou

qui amuſe, & qui fait que, ſelon l'expreſſion de Cicéron, on n'eſt jamais moins ſeul, que lorſqu'on eſt ſeul. Quelles idées l'immenſité de l'Etre ſuprême ne fournit-elle pas à l'homme qui réfléchit? Le cercle de cet Univers, tout limité qu'il eſt, nous offre une carriere, où les penſées ſe reproduiſant de toutes façons, nous élevent, nous étendent, nous multiplient.

Si ces moyens ne ſuffiſent pas, ou paroiſſent inacceſſibles aux yeux du Vulgaire, ſortons hors de nous, & dans quelque lecture, ou dans quelque travail, nous trouverons des remedes efficaces contre l'ennui. Il n'y a que le déſœuvrement & la lenteur à penſer qui nous découragent, & qui nous engourdiſ-

ſent. On n'eſt gai, que lorſqu'on ſait s'occuper; & pour que les occupations ne laſſent point, il faut les varier. Une étude agréable doit ſuccéder à une étude ſérieuſe; rien ne fatigue plus les hommes, que la monotonie. La maniere de paſſer le tems, décide de ſon prix. Toute perſonne attentive à repouſſer l'ennui, trouve dans chaque heure, & peut-être dans chaque minute, une nouvelle façon de s'amuſer. Nos devoirs, nos bienſéances, nos beſoins, nos méditations, nos entretiens, nos affaires, nos projets, nos promenades, en un mot, tout, juſqu'à nos ſonges mêmes, forme une telle ſucceſſion d'événemens, qu'il n'eſt pas concevable comment on s'ennuie. Soyez ſolitaire & ſo-

ciable, méditatif & agiſſant, ſérieux & enjoué; & vous trouverez en vous-même & dans les autres, une reſſource inépuiſable contre le dégoût. Une année n'eſt qu'un jour aux yeux de celui qui s'étudie, & la raiſon veut que tout homme travaille à ſe connoître.

Triſteſſe d'inquiétude. On eſt bien à plaindre, lorſqu'on ne ſait pas ſe poſſéder. Ces impatiences qui nous mettent ſi ſouvent mal avec nous-mêmes, & qui nous rendent odieux à nos domeſtiques ou à nos amis, annoncent une vraie puſillanimité. L'inquiétude n'eſt qu'un nouveau mal, qu'on joint à celui qu'on ſent. Si l'on penſoit qu'il n'arrive rien que ce que la Providence a déterminé, & que ce qu'elle a jugé nous

être le plus avantageux, on ſe ſoumettroit ſans peine à tous les événemens. Les Italiens diſent que le monde appartient aux flegmatiques, & ils ont raiſon : *Il mondo appartiene à li flegmatici.* Lorſqu'on impoſe ſilence à ſes paſſions, on devient Roi de l'Univers, & l'on ne trouve plus d'obſtacles dont on ne triomphe, ou par la prudence, ou par la réſignation.

L'homme qui s'inquiete n'eſt qu'un roſeau que l'imagination promene comme elle veut : tout en idées noires, dont il ſe nourrit, il n'exiſte, pour ainſi dire, que d'une maniere entrecoupée. Cela vient de ce qu'on ſe livre trop à la diſſipation. Appliquons-nous ſoli-

dement, & nous ſerons tranquilles. Ce n'eſt en effet que le tourbillon des affaires ou des minuties, qui nous agite, & qui nous tire hors de nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à examiner un événement dans toutes ſes ſuites & dans tous ſes rapports; mettre les choſes au pire, pour n'être point ſurpris; penſer que ce qui nous arrive a été avant nous, ſera après & eſt auſſi commun que les roſes au Printems & les fruits en Eté: il faut ſe figurer que le chagrin n'étant pas dans l'ame, mais dans l'opinion, la plupart de nos maux ne ſont qu'une pure idée; qu'enfin, d'être bien ou mal à ſon aiſe, comme d'être plus ou moins content, c'eſt la même choſe à la fin de l'an-

née, & ſouvent à la fin du jour. Les Sages ouvrent l'avenir lorſque le préſent les inquiete, & ils ne conſiderent plus leurs chagrins que comme un inſtant de douleur qui eſt paſſé. Si l'on anticipoit le jugement qu'on porte d'un événement fâcheux deux ou trois mois après, on ſe trouveroit toujours dans une ſituation paiſible, & conſéquemment deſirable. Tels ſont les remedes qu'on doit oppoſer à cette triſteſſe d'inquiétude, qui ſemble aliéner la raiſon, & qui ſouvent nous jette dans l'abattement & dans le déſeſpoir.

Triſteſſe d'Envie. Le plus cuiſant de tous les chagrins, eſt peut-être celui-ci. L'homme qui ſe laiſſe conſumer par l'envie ſe dévore en

quelque ſorte lui-même, comme il voudroit dévorer la fortune & la réputation de ceux dont il ne peut ſouffrir la proſpérité. Cette triſteſſe étant le partage des ames baſſes, quoiqu'elle ſoit la belle paſſion des Grands, pourroit ſe guérir par le moindre effort de raiſon. Pour peu en effet qu'on réfléchiſſe, on ſent qu'en enviant le bonheur des autres, on ſe chagrine inutilement, & qu'on eſt ſeul la dupe d'un pareil chagrin : la perſonne qu'on voit avec peine au comble des honneurs, ne perd rien de ſon éclat; & l'envieux même augmente ſon triomphe. Ainſi l'envie n'étant, ni une vengeance capable de nuire, ni une paſſion qui procure le moindre avantage, elle doit ſe

mettre au nombre des folies.

S'il n'y a que la vertu qu'on ait raiſon d'envier, ſi l'on n'eſt heureux que lorſqu'on regarde tous les hommes comme ſes amis & ſes freres, on a bien des torts quand on s'abandonne à des deſirs qui deſhonorent l'humanité. La félicité d'autrui ne troublera jamais la nôtre, ſi, penſant en êtres raiſonnables, nous mettons notre plaiſir à converſer avec nous-mêmes & à nous poſſéder. Quiconque réfléchit, craint l'élévation, & ſe réjouit véritablement de voir paſſer à d'autres perſonnes les inquiétudes & les embarras, toujours inſéparables de la grandeur. Oppoſons à l'envie une juſte défiance de notre propre mérite, une ſoumiſſion en-

tiere à tous les événemens; & rien ne ſera capable de nous faire convoiter ce qui n'eſt point à nous. On manque à un des premiers Commandemens de la Loi, ſitôt qu'on deſire le bien d'autrui.

Il n'y auroit point d'envie, s'il n'y avoit, ni orgueil, ni ambition : ainſi devenons humbles & indifférens aux vanités du monde ; & nous voilà guéris. Mais comment y parviendrons-nous ? Seneque nous l'enſeigne, lorſqu'il dit qu'en s'anatomiſant ſoi-même, & les choſes du monde, on apprend à connoître ſa miſere, & la caducité des objets terreſtres.

Triſteſſe d'Amour. Cette triſteſſe détruit tellement la gaieté, que celui qui en eſt atteint ſe conſume

à force de regretter ou de desirer. Sa crainte a l'effroi de la terreur, sa langueur les accès de la rage; son espérance même, les allarmes du désespoir. Il ne trouve au fond de son cœur qu'un tombeau qui semble avoir englouti pour jamais tout sentiment de plaisir, & il n'a plus d'autres pensées que des inquiétudes & des soupçons.

On croira peut-être que cette maladie ne peut se guérir que par des remedes violens; & l'on se trompera. Il en est de l'amour comme des tentations, dont on ne se débarrasse qu'en y faisant peu d'attention, & en les mépriſant. Une simple idée, telle que celle de l'éternité, a souvent écarté l'image des plaisirs les plus séduisans. Je

voudrois donc que ceux qui ſont accablés de cette triſteſſe d'amour, eſſayaſſent de ſe diſtraire tout doucement d'un tel objet, ſoit en voyageant, ſoit en converſant ; ſoit en travaillant : je voudrois qu'ils s'interrogeaſſent ſur les avantages qu'ils attendent de leur ſituation, parceque bientôt ils verroient qu'elle ne peut produire que des ſyndéreſes & des dégoûts.

» Lorſque l'ame eſt pleine d'elle-
» même, dit Epictete, elle ne cher-
» che point à former des liaiſons
» indiſcretes & dangereuſes, &
» conſéquemment elle évite le cha-
» grin de n'être plus aimée, ou d'a-
» voir trop aimé ». Ainſi nous devons nous remplir d'une Philoſophie Chrétienne, dont les princi-

pes puiſſent fixer le cœur & l'épurer. Il faut toujours croire qu'on ne nous aime que par caprice, & toujours craindre d'aimer par paſſion : alors l'amour ne devient point exceſſif, & l'on trouve dans ſon commerce le même calme que dans celui de l'amitié. Si l'on penſoit que le corps de la perſonne qu'on chérit n'eſt qu'un peu de terre organiſée, que ſon ame n'a rien de plus merveilleux que toutes les autres ames, que ſon eſprit ne vaut pas mieux que tant de livres excellens qu'on peut parcourir, que ſes vertus enfin peuvent d'un moment à l'autre ſe ternir, on n'aimeroit qu'avec modération, & l'on ne s'affligeroit que raiſonnablement de la perte d'un tel amour.

Ces remedes ne plairont pas autant que ceux d'Ovide, mais ils ſont plus efficaces. Le grand art conſiſte à retenir ſon cœur; autrement on n'a qu'une ombre d'exiſtence, & l'on n'aime que pour éprouver du chagrin. Un amour impétueux n'eſt pas de durée, & finit ſouvent par la haine. L'ame ſe déſeſpere auſſi violemment qu'elle avoit eſpéré. Les jeunes gens paſſionnés ne goûteront pas ces réflexions : mais attendons le retour de leur raiſon; & alors ils conviendront de ces vérités.

Triſteſſe d'Infortune. Il y a quatre ſortes d'infortunes, dont tous les maux dérivent, mais que tout homme peut toujours ſupporter, lorſqu'il veut faire uſage de ſon

courage & de ſa raiſon : l'indigence, qu'on ſurmonte par le mépris des richeſſes ; les revers, dont on triomphe par la réſignation ; la maladie, qu'on ſupporte par la patience ; la mort de nos amis, ou l'approche de la nôtre, qu'on enviſage ſans frayeur à l'aide de la Religion. Si vous êtes pauvre, penſez que tous les biens ne ſont qu'une fumée ; que les riches n'ont pas un autre ſoleil que vous, ni un corps plus parfait ; qu'il eſt égal à la fin d'un repas d'avoir mangé les viandes les plus exquiſes, ou les mets les plus communs, de n'avoir bu que de l'eau, ou d'avoir bu du vin ; qu'on ne porte pas deux habits, quoiqu'on en ait cent ; qu'on n'occupe pas deux places, quoi-

qu'on poſſede d'immenſes Palais ; qu'enfin on a des beſoins à proportion de ſes domeſtiques & de ſes tréſors.

La nature ſimple, ſe contente de peu, & quand même on viendroit à manquer de pain, ce ne ſeroit pas en s'abandonnant au chagrin, ni en murmurant, qu'on guériroit un tel mal. La triſteſſe, loin de ſoulager, jette dans l'abbattement ; & ôte en cela les moyens de ſe tirer d'embarras. Tous les chagrins du monde, comme on dit vulgairement, ne payeroient pas la moindre dette. Si l'on prétend n'être pas maître de ne point s'affliger, c'eſt une illuſion. Une ame immortelle a toujours en elle-même de quoi ſurmonter les malheurs

d'une vie momentanée. On manque de raiſon & de foi, lorſqu'on ſe décourage. Job ſe trouva ſur un fumier, & il fut patient.

Si vous avez des diſgraces, penſez qu'il n'y a rien de ſi frivole que les honneurs ; que la gloire n'eſt qu'une choſe arbitraire ; que les dignités ne ſont agréables que pour ceux qui les voyent & qui n'en jouiſſent pas, & qu'elles aboutiſſent à une Oraiſon funebre : penſez que les exils n'ont rien de plus triſte ; que toute la terre elle-même, qui n'eſt pas notre patrie ; que les priſons ne ſauroient captiver une ame toute ſpirituelle, qui ſe repand où elle veut, qui s'élance au-delà des aſtres & des mers, & qui trouve en elle-même des reſſources

ſources qui ne tariſſent point ; qu'enfin il faut ſe corriger, ſi l'on eſt juſtement puni, ou blâmé, & chercher ſon plaiſir dans le témoignage de ſa conſcience, ſi l'on a le bonheur d'être innocent.

Il n'y a que l'ame qui ſoit réellement à nous, & conſéquemment tous les revers qui ne ſauroient nous en dépouiller, doivent nous paroître indifférens. Le moment du bonheur ſeroit ſouvent celui de la diſgrace, ſi l'on ſavoit en profiter ; mais au lieu de jouir de ſa liberté, on s'enchaîne encore davantage. Combien de Miniſtres, en perdant leur place, pourroient s'attacher des perſonnes de mérite, qui n'ont de défaut que l'infortune, & goûter

avec eux les délices de la vraie Philosophie ! cependant l'expérience nous apprend que leur chûte ne les rend pas Philosophes.

Si vous avez des maladies, pensez qu'il est plus surprenant de se conserver en santé, que d'avoir des infirmités ; que nous ne naissons que pour souffrir, & qu'on souffre au double, lorsqu'on se livre au chagrin ; que les douleurs sont une réponse de l'immortalité que nous attendons ; qu'on engourdit ses maux par la force de l'imagination, & qu'on les oublie par le secours de la Religion ; qu'enfin les maladies sont l'épreuve d'une ame Chrétienne, ou l'expiation d'une ame criminelle.

Epicure, qui ne déraiſonna pas toujours, dit que dans ſes ſouffrances il n'entretenoit jamais ceux qui le venoient voir du mal qu'il enduroit, mais qu'il paſſoit le tems à diſcourir des principes des choſes, & ſur-tout à prouver que l'ame, en participant aux douleurs du corps, ne doit pas perdre ſa tranquillité. Il eſt vrai que ſi l'on s'occupoit moins de ſes infirmités, on ſouffriroit moins. L'eſprit, ſoit en méditant, ſoit en converſant, a des moyens de ſe diſtraire de tout ce qui peut l'affliger. Lorſqu'on a une gaieté de caractere & de raiſon, elle ſe conſerve juſqu'au milieu des plus vives douleurs; on ſe plaint, mais d'une maniere qui n'annonce, ni l'impatience, ni le déſeſpoir.

Si la mort de vos amis, ou l'idée de la vôtre, vous attriſte & vous trouble, penſez que ceux qui meurent ne font que nous précéder & que nous les rejoindrons ; que la Foi ne connoît que des vivans ; que la vie la plus courte, ainſi que la plus longue, ſe trouvant toujours, entre un paſſé & un avenir, il eſt égal de ne vivre que trente ans, ou d'en vivre cent ; que les jours d'un Philoſophe, dans quelque tems qu'ils finiſſent, ſont toujours complets ; qu'il n'importe à l'homme que d'avoir bien vécu ; qu'il n'y a rien de digne de nos deſirs que la poſſeſſion de Dieu, & qu'on n'y peut parvenir qu'en mourant ; qu'enfin, comme le dit Platon, on ne doit pas plus s'affliger de ſe voir

dépérir, que d'appercevoir les feuilles tomber en Automne & les fleurs ſe faner.

Si les Grands avoient le privilege de ne point mourir, je concois qu'on pourroit réellement s'attriſter; mais tout homme apporte en naiſſant le germe de ſa mort. C'eſt donc une folie de ſouhaiter qu'une choſe qui doit être eſſentiellement n'arrive pas. D'ailleurs, pourquoi nous affliger d'un événement que nous avons nous-mêmes deſiré ? Il n'y a perſonne qui n'ait eu quelquefois envie de mourir. Si nous voulons vivre pour écouter & pour voir, n'avons-nous pas vu & entendu tout ce qui peut ſurvenir ? Les ſiécles ne ſont qu'une continuelle ré-

pétition; & ce monde n'eſt qu'un théâtre, où des Acteurs ſe ſuccedent, & ne font que changer de nom. Les uns ont un rôle plus court, les autres plus long: mais de même que celui qui n'a joué qu'un Acte dans une Comédie n'eſt pas plus triſte que celui qui en a joué cinq, on ne doit pas s'affliger de vivre moins que ſon voiſin.

Triſteſſe de Scrupule. Il n'y a peut-être pas une plus rude épreuve pour l'ame que ce genre de chagrin, qui jette dans l'abattement. Il faut, lorſqu'on en ſent les approches, s'armer de toute ſa raiſon, évaluer le bien & le mal, & s'en faire une juſte idée. Les ſcrupules, lorſqu'ils ne ſont pas fondés, ne conſiſtent que dans une opinion

bizarre ; & le moyen de les guérir, c'eſt de les confronter avec les regles immuables de la Loi. Je ſais que la plupart des Auteurs qui ont donné des remedes contre les ſcrupules, témoin le célebre Duguet, n'ont fait que les augmenter. Mais ſi l'on a ſoin de ſimplifier les choſes, on ne trouvera des péchés que dans la tranſgreſſion des préceptes, & l'on craindra d'être dupe de ſa fantaiſie ou de ſon obſtination, toutes les fois qu'on ſe ſentira arrêté dans le chemin de la vertu. C'eſt ſouvent en mépriſant les tentations, qu'on acquiert une force d'eſprit qui nous met au-deſſus des événemens, des minuties, & de nous-mêmes. Il n'y a pas d'apparence que la triſteſſe de ſcrupule devien-

ne épidémique ; & si nous en parlons, ce n'est peut-être que pour deux ou trois personnes qui ont besoin de ces réflexions : car, hélas, que ne se permet-on pas dans ce siecle pervers !

Tristesse de Désespoir. Cette tristesse, à proprement parler, n'est que l'excès des différentes tristesses dont nous venons de donner une idée. Ainsi je ne parle point de ce prétendu désespoir, dont le mot se trouve à tout moment dans la bouche des petits Maîtres & des femmes du bon ton, & qui n'a pour objet que des futilités. Il suffit, pour le corriger, d'en rire, ou de le mépriser.

Toute notre vie n'est qu'une succession d'espérances, qui, plus ou moins fortes, ne se dé-

truiſent jamais qu'en renaiſſant ! mais ſi l'on craint d'être contredit & de trouver des obſtacles, il ne faut eſpérer que ſobrement, c'eſt-à-dire, avec une telle diſcrétion, qu'on ne ſoit point étonné de voir échouer tous les projets. Quiconque penſe que tout eſt ici-bas mobile, incertain, ſujet à mille incidens, ne trouve jamais l'occaſion de ſe déſeſpérer. La gaieté, je le ſais, ſe figure toujours un avenir gracieux, & quelquefois même ſe repaît d'agréables chimeres ; mais lorſqu'elle eſt philoſophique, comme elle doit l'être, elle met de la raiſon juſques dans ſes rêves. Penſez donc que c'eſt une folie de vouloir qu'une choſe arrive parceque

vous l'avez imaginé, & que le chagrin que vous en reſſentez ne ſauroit être qu'un ſurcroît de peines. On ne gagne, en ſe déſeſpérant, que l'avantage de devenir ſuicide, ou fou. Il n'y a point une lâcheté plus grande, que de ſuccomber à la douleur. L'héroïſme conſiſta toujours à triompher des obſtacles & des maux. Les ſeuls imbécilles ont droit de prendre la frénéſie pour du courage, & la miſanthropie pour de la raiſon. On doit abſolument éviter la ſolitude lorſqu'on s'afflige avec excès, & ſe diſtraire de l'objet dont la privation ou la vue cauſe une extrême triſteſſe. Vous y réuſſirez ſi vous ſavez vous faire une occupation, tantôt en parcourant un Livre, & tantôt en vous

promenant, mais toujours avec quelqu'ami qui sache vous égayer à propos, sans paroître vouloir se roidir contre votre chagrin.

Les amusemens d'un Philosophe varient à l'infini : une Brochure qui paroît, une Lettre qu'on reçoit ou qu'on écrit, une nouvelle qui se débite, le renouvellement des saisons, la diversité des physionomies, des passions, des intérêts, le changement des fortunes, la rapidité des événemens, les riens mêmes, sont autant d'étude ou de jeux dont le Sage sait tirer un bon parti, & sur-tout aujourd'hui plus que jamais, puisque les Villes & les Cours nous fournissent des révolutions & des phenomenes qui n'arrivoient pas autrefois dans l'espace de dix

ou douze siecles. Les hommes, par leur malice & par leur frivolité, ont entassé tant de faits extraordinaires, que notre histoire paroîtra tout à la fois pitoyable & ridicule, & que nous sommes bien stupides si nous n'y trouvons pas matiere à rire ou à réfléchir.

Tristesse de Repentir. Je ne parle point ici de cette tristesse absolument nécessaire lorsqu'on a péché; mais de ces regrets inutiles sur des démarches, ou des méprises, qu'on ne peut plus réparer. N'est-ce pas en effet à pure perte qu'on s'afflige d'avoir manqué sa fortune, ou d'avoir mal employé son tems? Tous nos desirs ne feront pas rétrograder des années, ni renaître les occasions qui ont échappé. Le

passé n'existe plus que par réminiscence, & nulle autorité ne peut faire qu'il n'ait pas été.

C'est donc s'attrister en insensé, que de souhaiter une chose que la raison & l'ordre empêchent de desirer. Le passé ne nous est profitable, qu'autant qu'il nous sert de leçon pour l'avenir. Pensez, dit Platon, à ce que vous faites, & non pas à ce que vous avez fait; l'un est une réalité, & l'autre une chimere. Vous avez été maître d'agir, lorsque vous agissiez; mais il n'y a plus de liberté après l'action: tout se trouve renfermé dans les decrets de la Providence. Rien n'arrive, que ce qu'elle a voulu, & nos malheurs feront peut-être notre plus grand bien.

C'eſt ainſi que la gaieté Philoſophique écarte toutes les idées affligeantes, pour ſe faire un ſyſtême de félicité conſtante, & à toute épreuve; c'eſt ainſi que trouvant toujours en elle-même des motifs de conſolation & de joie, elle laiſſe aux hommes terreſtres les inquiétudes & les embarras; c'eſt ainſi qu'on voit l'aigle planer dans les airs, & s'élever juſqu'aux nues, tandis que la timide hirondelle ne fait que raſer la terre.

Nous n'avons pas la préſomption de croire que nos remedes contre la mélancolie rendront les hommes gais, puiſque, ſelon l'expreſſion de Madame de Maintenon, il n'y a rien qu'on oublie auſſi vîte

qu'un livre : mais du moins on conviendra qu'ils pourroient opérer cette merveille, si l'on vouloit faire des efforts. La tristesse n'est souvent qu'une nonchalance, qui, devenant habitude, engourdit les facultés de l'esprit & du cœur. On ne pense à rien, parcequ'on n'a pas le courage de penser.

Si, selon l'avis de Platon, on mettoit l'Univers sous ses pieds, on s'épargneroit tous les chagrins qui nous accablent & qui nous désespèrent. Il n'y a réellement que notre attachement aux vanités du monde, qui nous rend esclaves des moindres minuties, sensibles à la plus petite perte, & victimes de la plus légère infortune. Diogene étoit plus content qu'Alexandre,

s'il n'étendoit pas ſes deſirs au-delà de ſon tonneau.

Marc-Aurele, qui s'eſt efforcé de nous prémunir contre les accidens de la vie, veut que nous examinions les hommes, pour apprendre à mépriſer leurs jugemens. Après avoir prouvé que preſque tous les chagrins viennent de la haine que nous avons les uns pour les autres, il démontre que nos occupations ne ſont que des rapports, des querelles, des jeux d'enfans, & notre eſprit une ſource inépuiſable de préjugés, de ruſes & de calomnies. Il demande enſuite ſi ce n'eſt pas être inſenſé, que de s'affliger à la vue de pareilles miſeres. » L'ame, ajoute-t-il, doit » être comme un ſoleil, qui ſe ré-

» pand par-tout ſans affoiblir ſa » lumiere, & qui diſſipe en un inſ- » tant les nuages & les brouillards.

Si les hommes étoient indifférens pour les choſes indifférentes, comme dit Socrate, ils auroient bien moins d'inquiétudes & de remords; car ce n'eſt qu'en ſe faiſant un fantôme de mille puérilités, qu'ils ſe livrent à la douleur. Nous nous rions de l'enfant qui pleure la perte d'une dragée, ou le renverſement d'un château de cartes, & nous ne ſommes certainement pas plus ſages, lorſque nous regrettons la perte de nos biens ou de nos honneurs. « Il n'y a » que certaines folies hors d'œuvre, » dit très-bien Fontenelle, qu'on » relegue aux petites maiſons,

» tandis que les plus grandes ſont » à la mode, & donnent le ton » dans l'Univers.

Cela ſe voit d'une maniere ſenſible dans les Ouvrages qui paroiſſent ſucceſſivement. Les uns, fruit d'une mauvaiſe humeur qu'on prend pour de la Philoſophie, les autres, fruit d'une ſingularité qu'on nomme bel eſprit, déguiſent les plus monſtrueuſes extravagances ſous l'apparence de ſyſtêmes, & n'enſeignent qu'un ridicule Epicurianiſme, ou qu'un Stoïciſme outré, qui détruiſent également la vraie gaieté. Ce n'eſt que dans les ouvrages avoués par la Religion, qu'on apprend à connoître cette joie pure & tranquille qui fait les délices du Sage. Les Au-

teurs qui favoriſent les paſſions, & qui ne laiſſent à leurs Lecteurs que des railleries ou des doutes ſur un article auſſi eſſentiel que la Religion, ne cauſent que du trouble & des remords. Le premier inſtant peut ſéduire, & cauſer quelque ivreſſe qu'on prend pour le bonheur; mais bientôt le charme ceſſe, &, crainte d'être trop crédule, on devient le triſte jouet de l'impiété, c'eſt à dire de la ſituation la plus oppoſée au vrai plaiſir. Lorſque le Prophete a dit qu'il n'y avoit point de paix pour les impies, il a prononcé un oracle dont les libertins mêmes reconnoiſſent à chaque inſtant la vérité.

La Religion eſt tellement liée avec notre ame, quelque choſe

qu'on faſſe pour la détruire, qu'elle ne peut s'éteindre dans un cœur qu'aux dépens de la tranquillité. Si l'on ne trouve pas, en entrant dans le monde, l'affaire de la Religion décidée par une autorité irrévocable, & qui a tous les caracteres de l'eſprit divin, on éprouve des perplexités qui déſolent, ou l'on vit en bête qui ne ſent rien. C'eſt pourquoi nous ne ſaurions trop chérir & trop eſtimer le Chriſtianiſme, qui, nous forçant par des preuves éclatantes à reconnoître ſon autenticité, ne laiſſe à la raiſon, ni doute, ni prétexte.

Si la lecture eſt néceſſaire pour diſſiper l'ennui, & conſerver la gaieté, il ne faut donc s'attacher qu'à des livres qui maintiennent la

bonne conſcience & le calme des paſſions. Tous ces Romans, que la jeuneſſe recherche avec tant d'avidité, ne procurent pas de bonheur plus réel que ces Palais de Fées dont ils font ſi ſouvent la deſcription. On ſeroit bien plus difficile dans le choix des Ouvrages qu'on parcourt pour ſe diſtraire, ou pour s'appliquer, ſi l'on ſavoit combien ils influent ſur nos mœurs & ſur notre félicité ; ils deviennent un nouvel air que nous reſpirons. Mille goûts & mille préjugés, dont nous ne pourrions ſouvent rendre raiſon, doivent leur exiſtence à nos lectures : « elles s'i-» dentifient avec l'eſprit, dit So-» crate, comme les alimens avec le corps.

Il y a certains Livres que je voudrois voir entre les mains de tout le monde, Livres qui rendent l'ame à elle-même, & qui conséquemment inſpirent la vraie gaieté. Tel eſt celui de *Saraſa*, que nous avons déja cité, & qui a pour titre *l'Art de toujours ſe réjouir*. Je ſuis étonné de ce que cet Ouvrage Latin, qui n'eſt point une facétie, mais le traité d'une Philoſophie toute Chrétienne, n'ait pas été traduit en François, & je ſuis encore plus ſurpris de ce qu'il ne ſe trouve pas dans les plus célébres Bibliotheques de Paris : cependant ce Livre eſt auſſi propre à corriger les hommes de leur frivolité, qu'à leur inſpirer une véritable gaieté.

Après avoir parlé de l'influence

que les lectures ont ſur nos mœurs, nous dirons encore un mot des Sociétés. Ce ſont elles qui décident ſouvent, & pour toujours, des ſatisfactions ou des chagrins que nous goûtons. Ne ſommes-nous pas perdus, ſi nous nous livrons au caprice & à l'indiſcrétion de ces femmes oiſeuſes & babillardes qui ne connoiſſent de langage que les reproches & les rapports; ou à ces hommes étourdis, qui, pour vouloir être par-tout, ne ſe trouvent en aucun endroit, & qui, à force de chercher le bonheur, ne ſe donnent pas le temps de le fixer? La vraie gaieté n'exiſte, ni dans le ſein des querelles, ni dans le centre de la diſſipation: elle laiſſe aux paſſions, qui n'ont que le

masque de ses plaisirs, les alternatives de bonne & de mauvaise humeur, de folie & de misantropie; elle se concilie tout le monde, & sur tout le sexe, dont la décence & l'aménité font l'honneur & l'agrément des Sociétés.

Nous devenons insensiblement la copie des personnes que nous fréquentons: c'est par cette raison que les grandes Villes ont un avantage considérable sur les petites. Les différentes Cotteries qu'on y trouve, laissent la liberté du choix: & d'ailleurs, plus il y a de monde dans un endroit, moins il y a de caquets & de rapports, & plus on a le loisir de s'appliquer. Mais n'importe où l'on vive, lorsqu'on sait jouir de soi-même; car alors on se suffit,

ſuffit, ſi l'on n'a pas la reſſource des compagnies. Toute perſonne, dans quelque Pays qu'elle exiſte, & dans quelque Condition qu'elle ſe trouve, ne peut avoir une vraie gaieté, ſi elle n'habite pas avec ſoi. Ces hommes qu'on voit toujours courir de maiſons en maiſons, & qui regardent leur demeure comme un pis aller, ne font que charmer leur ennui, dans le temps même qu'ils paroiſſent ſe réjouir au mieux. On ne ſauroit être heureux, quand on va mendier ſon bonheur. Mais ce bonheur doit avoir pour baſe l'amour de la paix.

O vous, qui vous livrez à toutes les folles joies du monde, ou qui vous abandonnez à la miſantropie,

n'envierez-vous pas au moins cette gaieté raisonnable que je viens de décrire, & que je tâche d'exciter? laisserez-vous plus long-tems votre ame en proye aux préjugés & aux goûts bizarres. Tout nous inspire l'allégresse; les oiseaux, par leur ramage, les eaux, par leur murmure, les fleurs, par leur beauté, les astres par leur éclat: & ce n'est qu'entre les brouillards de l'Hiver, & les orages de l'Eté, qu'on trouve une heureuse sérénité.

Le sérieux, que la plupart des hommes prennent pour la Sagesse, & qu'ils affichent comme l'honneur de la raison, n'est souvent qu'un fruit du tempérammment, ou qu'un défaut d'idées. Il suffit d'exa-

miner leur extérieur, & l'on vient à bout d'en connoître la cauſe. On s'apperçoit alors que le ſérieux des paſſions ardentes eſt ſauvage & ſombre, de même que le ſérieux d'une perſonne bornée paroît froid, lâche, oiſif, & que celui d'une ame timide n'a preſque jamais de maintien.

Développons notre ame, ouvrons notre cœur, & nous aurons en partage la gaieté propre à nous rendre heureux & chers à la Société. Notre être, tout ſimple qu'il eſt, ſe mélange avec tant d'affaires, tant de paſſions, tant d'idées, que nous ne jouiſſons jamais que d'un quart de nous-mêmes. Oh! ſi nous connoiſſions les reſſources de notre eſprit, ſi nous pouvions ſuivre

notre ame juſqu'où elle peut aller, quelle carriere de plaiſirs & de proſpérités ! Le ſeul bonheur d'exiſter, & de ſentir ſon exiſtence, comble de joie toute perſonne qui penſe.

Qu'il eſt charmant, qu'il eſt admirable, de ſe voir environné de plantes qui croiſſent, qui fleuriſſent, qui fructifient; de ruiſſeaux qui coulent, qui murmurent; d'animaux qui volent, ou qui rampent, qui nagent, ou qui marchent; & de ſe trouver la ſeule créature qui penſe, qui combine, & qui analyſe l'Univers ! Lorſqu'on fait ces réflexions, on donne un intérêt aux choſes les moins importantes, on ſe complaît dans l'uſage de la vie tel que le Ciel nous l'accorde, & l'on éprouve cette gaieté raiſon-

nable dont dépend notre bonheur.

Oserois-je espérer que mes Lecteurs, qui, séduits peut-être par le titre de cet Ouvrage, se flattent d'y trouver un nouveau moyen de frivolité, pourront enfin, aidés de mes réflexions, comprendre & goûter les avantages de cette gaieté philosophique, qui adoucit la sagesse trop austere, qui réprime la dissipation immodérée, qui rend la vertu aimable, qui augmente les douceurs de l'amitié, qui détruit l'envie, qui plaît à tout le monde, qui charme les douleurs, qui assaisonne les plaisirs, qui maîtrise les passions, & qui nous met au-dessus de tous les événemens? Mais si la consolation de la Philo-

ſophie par Boëce, ſi les Livres de Marc-Aurele, ſi les réflexions de Séneque, n'ont pas eu cet heureux ſuccès, puis-je me flatter de réuſſir.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Définition de la Gaieté*, page 1

CHAP. II. *Des différentes sortes de Gaieté*, 17

CHAP. III. *De la Gaieté philosophique*, 39

CHAP. IV. *La Gaieté s'accorde parfaitement avec la Vertu*, 61

CHAP. V. *La Gaieté est l'ame de la Société*, 87

CHAP. VI. *La Gaieté est nécessaire aux Gens d'étude*, 113

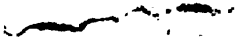
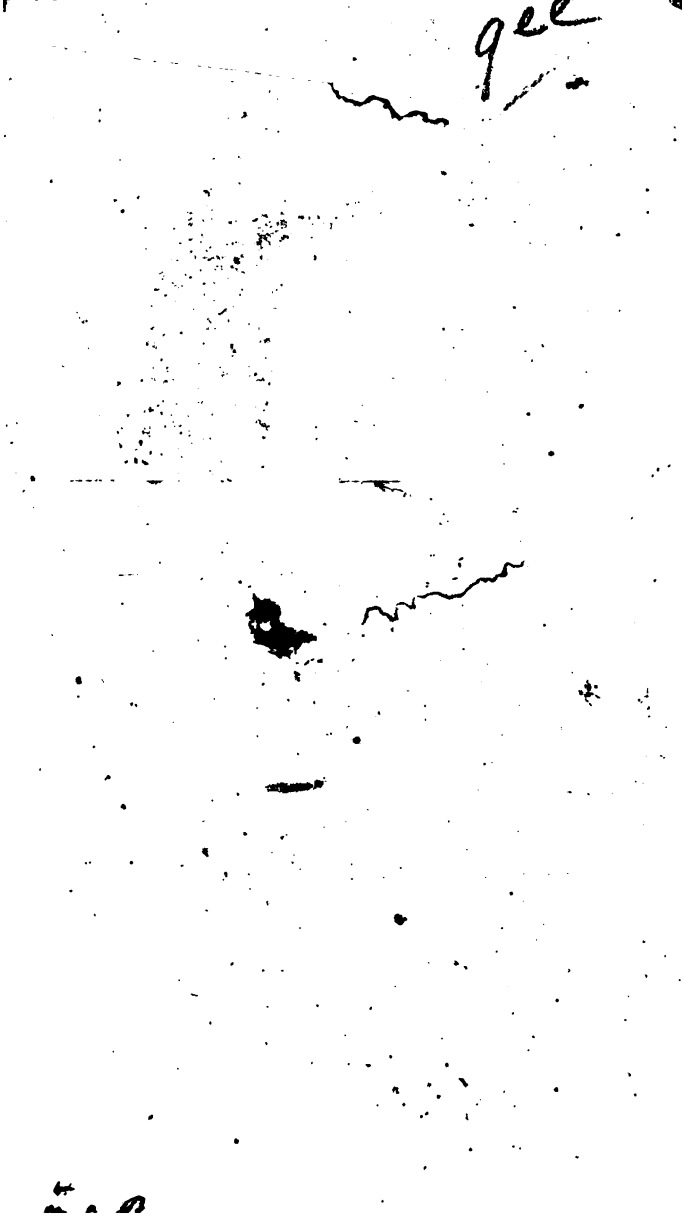
CHAP. VII. *La Gaieté contribue beaucoup à la santé*, 132

CHAP. VIII. *Des Plaisirs*, 150

CHAP. IX. *Des Cotteries*, 164

CHAP. X. *Des Jeux*, 186
CHAP. XI. *Des ris*, 196
CHAP. XII. *Du Chant*, 207
CHAP. XIII. *Des bons mots*, 214
CHAP. XIV. *Il n'y a point de vraie Gaieté ſans liberté*, 225
CHAP. XV. *L'Education pedanteſque, nuit beaucoup à la Gaieté*, 240
CHAP. XVI. *La Grandeur doit être tempérée par la Gaieté*, 252
CHAP. XVII. *La Médiocrité eſt la ſituation la plus analogue à la Gaieté*, 266
CHAP. XVIII. *La Méfiance détruit la Gaieté*, 276
CHAP. XIX. *Des Moyens d'entretenir la Gaieté, & peut-être de de l'acquérir*, 283

Fin de la Table.



59603657